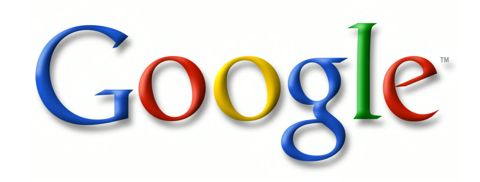
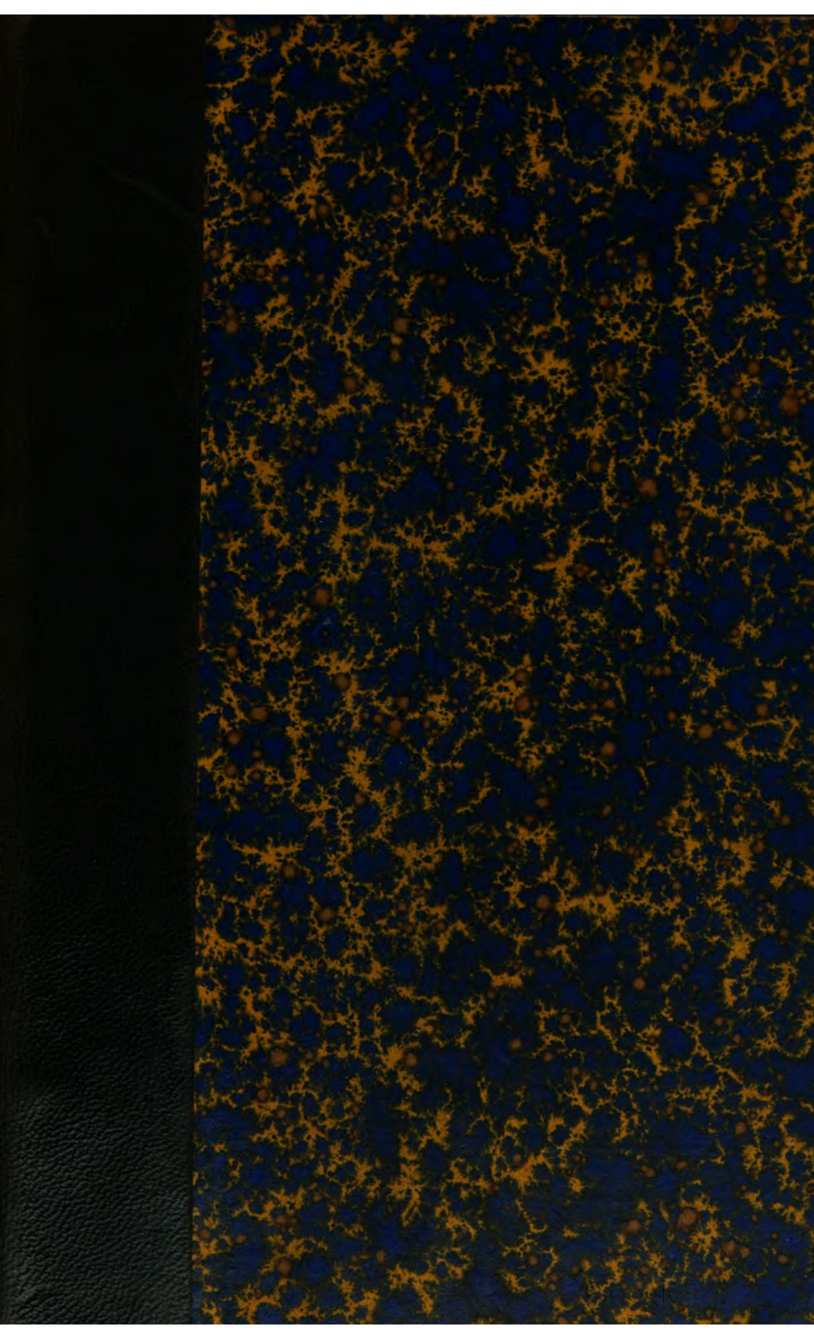
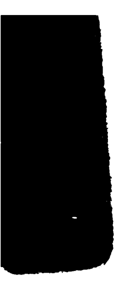








ADOLPHE D'AVRIL

LA CHANSON DE ROLAND

Traduite du vieux français

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION



PARIS
JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE
15, RUE DE TOURNON, 15

MDCCCLXVII

LA CHANSON

DE

ROLAND

IMPRIMERIE L. TOINON ET Ce, A SAINT-GERMAIN.

LA CHANSON
DE
ROLAND

Traduite du vieux français

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

ADOLPHE D'AVRIL



PARIS
JOSEPH ALBANEL, LIBRAIRE
15, RUE DE TOURNON, 15

—

MDCCCLXVII

INTRODUCTION

I



SUR LES ORIGINES

Les peuples indo-européens ou arians ont une tradition épique commune. Cette tradition a revêtu différentes formes, suivant les temps et suivant les conditions intérieures ou extérieures de leur existence. Mais c'est un type commun de héros, c'est une aventure identique, qui ont servi de base aux mythes comme aux épopées des Indiens, des Perses, des Grecs et des Germains. Les définitions abstraites ne donnent qu'une idée insuffisante de cette tradition, qui s'expliquera plus facilement par l'indication successive des traits communs à toutes les épopées. Nous parlerons d'abord des Indiens et du poëme

de Valmiki, intitulé : *Ramayana*, dont M. Fauche vient de publier une traduction française. Nous en donnerons une analyse assez étendue, parce que le *Ramayana* est, de tous les poëmes connus, celui où on peut le mieux reconnaître l'idée indo-européenne, surtout si l'on laisse de côté les épisodes et si on néglige la partie sentimentale et pittoresque, pour essayer de dégager le sens mythique dans sa pureté.

DE L'ÉPOPÉE INDIENNE

Dans la mythologie indienne, les bons génies sont désignés sous divers noms, et notamment sous le nom de Souras; ils sont divisés en classes nombreuses. Les mauvais génies ou démons sont les Asouras. Ils comprennent aussi de nombreuses catégories : le démon du *Ramayana* appartient à la classe des *Raksasas*. Essayons de préciser d'après les traits épars dans ce poëme et dans le *Maha-Barata*, ce que sont les démons Raksasas. Ils sont ténébreux; ils ont la voix rude et l'audace du crime; ils sont noirs, et l'on compare la figure de l'un d'eux au ciel quand un nuage lui prête sa couleur; ils ont l'oreille en fer d'épieu; ils sont vils et tortueux, combattant avec les armes de la fraude. On les assimile au serpent, et leurs ennemis à un célèbre oiseau nommé Garouda, mangeur de serpents; enfin, ils sont anthropophages et magiciens. En résumé, ce sont des êtres malfaisants, d'une force

extraordinaire, caractérisés par l'idée de l'hiver, des ténèbres et du reptile. La lutte contre eux, est la lutte de la lumière contre l'obscurité, de l'oiseau contre le serpent, de l'ange contre le démon (1).

Or, les mauvais génies ou démons, et entre autres les Raksasas, ont fait la guerre aux dieux, comme les Titans de la Grèce (2). Les dieux ont été vainqueurs avec le secours des bons génies ; ils ont été aussi aidés dans cette lutte par quelques mortels, et même par des animaux. L'un des démons vaincus, le Raksasa Ravana, s'étant livré à des macérations extraordinaires, a conquis des mérites proportionnés et a exigé une grâce de Brama, l'Être existant par lui-même :

Que ni les dieux ni les anachorètes, ni les Gandharvas, ni les Yaksas, ni les Raksasas, ni les Nagas même ne puissent me donner la mort.

Brama, contraint par le mérite des macérations, n'a pu

---

(1) Dans le *Maha-Barata*, Rama est appelé « le soleil qui dissipe la nuit du monstre aux dix têtes. » Tome IV, p. 49. — Voir le *Ramayana*, tome II, p. 278 ; — VI, 29, 160 et 176 ; VIII, 192 et 393 ; — X, 148. Ces citations du *Ramayana*, comme celles qui suivront, sont empruntées à la traduction de M. Fauche, 9 vol. in-12. Paris, Benj. Duprat. — Sur la nature des Raksasas, telle qu'elle résulte des Védas, voyez *Croyances et Légendes de l'antiquité*, par Maury. Paris, 1863, p. 101 et 102 ; — *Quelques observations sur le mystère du serpent chez les Indous*, par T. Pavie, dans le *Journal Asiatique* de mai-juin 1855. — Voir aussi le premier volume du *Maha-Barata* et l'ouvrage de M. Eichoff : *Poésie héroïque des Indiens*. Paris, 1860.

(2) Cette lutte est racontée fréquemment et de plusieurs manières

lui refuser cette faveur, que Ravana tourne au mal. Les dieux vont alors trouver Brama, et lui adressent cette prière :

Nous, par qui ta parole est respectée, nous avons tout supporté de ce Ravana, qui écrase de sa tyrannie les trois mondes où il promène l'injure impunément. Enorgueilli de ce don victorieux, il opprime indignement les dieux, les anachorètes, les Asouras et les enfants de Manou (*les hommes*). Là où se tient Ravana, la peur empêche le soleil d'échauffer, le vent craint de souffler et le feu n'ose flamboyer... Accablé par sa vigueur indomptable, Kouvéra défait lui a cédé Lanka (*l'île de Ceylan*). Sauve-nous donc, ô toi qui reposes dans le bonheur absolu ; sauve-nous de Ravana, le fléau des mondes. Daigne, ô toi qui souris aux vœux du suppliant, daigne imaginer un expédient pour ôter la vie à ce cruel démon.

Le but de l'action est clairement indiqué par ces strophes ; c'est un dernier épisode de la guerre des Titans et des dieux, et il s'agit d'imaginer un moyen de se défaire de Ravana. Brama l'indique en faisant remarquer que le démon a omis, par orgueil, de demander à être préservé des coups des hommes. « C'est donc par la main d'un homme, dit Brama, qu'il faut immoler ce méchant (1). »

---

dans les poëmes indiens, avec différents épisodes et divers incidents. Voir les premiers volumes du *Maha-Barata*, notamment le troisième, p. 458 et suiv., et le quatrième, p. 388.

(1) Ce besoin du concours de l'homme pour la destruction d'un ennemi des dieux et des mondes, se manifeste sous une autre forme dans la guerre contre Vritra. Le tonnerre dont il sera foudroyé, doit être fabriqué avec les os d'un homme. L'anachorète Dadhitcha fait le sacrifice de sa vie à la demande des dieux, et leur aban-

Mais où trouver un homme capable de lutter contre Ravana? En ce moment survient le fortuné Vishnou, l'un des membres de la trinité indienne. C'est à lui que Brama avait pensé dans son âme pour la mort du tyran des mondes. Il invite Vishnou à une incarnation héroïque.

Or, pendant que cette scène se passait dans le ciel, le roi d'Aoude, nommé Daçaratha, offrait un grand sacrifice pour obtenir des dieux la grâce d'avoir des fils. C'était un de ces hommes qui avaient aidé autrefois les dieux contre les démons. Vishnou consent à s'incarner comme fils de Daçaratha. Ce fils sera Rama (1).

Mais pour engager la grande lutte, il était nécessaire de préparer à Rama ses compagnons futurs. Sur l'invitation de Brama,

Tous les dieux se mettent à procréer des fils d'une vigueur égale à celle qu'ils possédaient eux-mêmes. C'étaient d'héroïques singes, capables de se métamorphoser comme ils voulaient... Tous les généraux se distinguaient par leur immense vigueur au milieu des armées.

Malgré leur puissance extraordinaire, ces singes sont

---

donne ses os. *Maha-Barata*, tome III, page 458 à 460. Non-seulement le sang est nécessaire pour la rédemption du monde; mais il faut que la victime soit consentante. C'est une sorte de révélation ou d'intuition du sacrifice de Jésus-Christ. Si les Juifs avaient massacré Notre-Seigneur par surprise, il n'y aurait pas eu rédemption. Il fallait un homme-Dieu, consentant à sa passion et en appliquant les mérites au salut du monde. Voir aussi pour une incarnation d'Indra en Arjouna et pour la nécessité du concours de l'homme, le *Maha-Barata*, tome IV, p. 137, 139, 220, 288.

(1) *Ram.*, I, p. 114. Ces incarnations, si fréquentes dans la mythologie indienne, s'appellent des *Avatars*.

des êtres inférieurs, mais associés à la grande œuvre pour laquelle Vishnou s'est incarné en Rama. Rama, de son côté, ne peut accomplir son œuvre sans le secours de ces êtres qui lui sont inférieurs, comme les Myrmidons d'Achille et les nains de Sigurd. Il y a là une grande leçon d'harmonie sociale.

Cependant Rama grandit; il a déjà reçu des dieux des armes surnaturelles; le moment est venu de lui choisir une femme; celle dont il va rechercher la main, est Sita. La naissance de Sita a présenté des circonstances extraordinaires; elle n'a pas reçu le jour dans le sein d'une femme; cette vierge charmante est née d'un sillon ouvert pour le sacrifice. On pressent que Sita sera la femme de la fatalité. Rama l'épouse après l'épreuve de l'arc que personne n'a pu tendre, et qu'il brise par sa force prodigieuse. Mais bientôt le roi Daçaratha, à la suite d'un vœu imprudent, est contraint par l'une de ses femmes de priver son fils aîné de sa succession, et de l'exiler dans les bois. Rama obéit. Sita, qui est un modèle de dévouement, de piété et de tendresse, l'accompagne dans cet exil. Rama, pendant qu'il erre dans les bois, a occasion de punir sévèrement une Raksasa, qui, pour se venger, excite dans le cœur de son frère le désir de posséder Sita. Or, ce frère, c'est Ravana lui-même. A l'aide d'un stratagème dont Rama est dupe par la faute de sa femme (1), Ravana

(1) Dans le *Maha-Barata*, Draaupadi lance de même Bhimasena, son époux, dans une aventure terrible, à la recherche de lotus qui l'avaient charmée. Tome IV de la traduction de M. Fauche, page 24.

enlève Sita et l'emporte à Lanka, malgré la résistance du roi des vautours, un vieil ami du roi Daçaratha. Cet enlèvement est le nœud de l'action, comme celui d'Hélène dans les poëmes homériques. Alors Rama rencontre les auxiliaires que lui ont préparés les dieux. Le roi des singes, Bali, a enlevé la femme de son frère Sougriva. Rama fait alliance avec Sougriva, tue Bali à la manière dont Pandarus débarrasse Pâris de Ménélas, rend à Sougriva sa femme, et entraîne les singes à la conquête de Lanka. Cet épisode a beaucoup de rapports avec l'*Iliade*. Rama n'a pas reculé devant le rôle de condottiere, ce qui est, du reste, parfaitement dans les mœurs de l'épopée ariane (1) et des temps chevaleresques, puisque le Cid et Duguesclin ont eu des aventures de ce genre.

Un singe ou ours nommé Djambavat, un vétéran de la guerre des Titans, a le caractère de Nestor; un autre, nommé Hanoumat, joue le rôle d'Ulysse. Rama a construit, avec les singes, un pont qui l'amène sous les remparts de Lanka. Les combats commencent après qu'un prétendant au trône de Lanka a montré et nommé à Rama les chefs des Raksasas dans une scène qui rappelle encore l'*Iliade* (2). Ici se place une aventure, qui est très-caractéristique de la donnée générale de l'épopée indo-européenne ou ariane. Rama et son frère Lakshmana, le Patrocle de l'Achille indien, ont été, dans le combat, percés

---

(1) Voir *Raoul de Cambray*, page 270, et *Garin le Lohérain*, page 226 de la traduction de M. Paulin Pâris.

(2) Tome VIII, page 248.

par des serpents que la magie a transformés en flèches. Ces serpents tiennent les deux héros couchés et comme enchaînés. On chante leur mort dans Lanka, on la pleure dans le camp des alliés.

Mais, dans le même instant, le dieu du vent s'approcha des héros gisant et leur souffla ces mots à l'oreille : « Rama, Rama aux longs bras! souviens-toi dans ton cœur de toi-même. Tu es Vishnou, le bienheureux incarné dans ce monde pour le sauver des Raksasas! Rappelle-toi seulement l'oiseau Garouda à l'immense vigueur qui dévore les serpents, et soudain il viendra ici vous dégager l'un et l'autre de cet affreux lien où vous ont enchaînés les serpents.

Rama entendit le langage du Vent et pensa au céleste Garouda, la terreur des serpents. Au même instant, il s'élève un vent avec des nuages accompagnés d'éclairs... Un instant s'était à peine écoulé que... Garouda, à la grande force, flamboyait au milieu du ciel. A la vue de l'oiseau qui vient, tous les reptiles de s'en aller çà et là. Et les serpents, qui se tenaient sous la forme de flèches sur les corps de ces deux robustes et nobles hommes, disparaissent dans le creux de la terre.

Enfin Rama engage une lutte suprême avec Ravana. Voici quelle part y prennent les dieux :

Ravana s'était retiré à l'écart, et, par la vertu de sa magie, il avait créé un char éblouissant pareil au feu, muni complétement de projectiles et d'armes, aussi épouvantable à voir que Yama (*Pluton*), le trépas et la mort... Monté dans ce char, le roi à dix têtes assaillit Rama. « Il est inégal, dirent les Gandharvas, les Danavas et les dieux, ce combat où Rama est à pied sur la terre et Ravana monté dans un char. » A ces paroles des immortels, Indra d'envoyer sur-le-champ à Rama son char conduit par son cocher Matali...

Alors Matali, cocher de l'immortel, adressa à Rama ces paroles : « Indra t'envoie, pour la victoire, ce char fortuné, exterminateur des ennemis, et le grand arc fait à sa main et cette cuirasse pareille au feu, et ces flèches semblables au soleil et ces lances de fer luisantes, acérées. Monte donc, héros, dans ce char céleste et, conduit par moi, tue le démon Ravana, comme jadis, avec moi pour cocher, Indra fit mordre la poussière aux démons. »

Rama, saisi d'une religieuse horreur, se mit à la gauche du char et décrivit autour de lui un salut solennel ; il fit ses révérences à Matali, et songeant qu'il était un dieu, il adora les dieux avec lui.

Alors s'éleva, char contre char, un terrible, un prodigieux combat (1).

Aussitôt les Asouras et les dieux (*comme les dieux de l'Olympe au jour de la mort d'Hector*) rallumèrent entre eux leur ancienne guerre, et, voyant ces épouvantables présages, ils entrecroisent des acclamations passionnées : « Victoire à toi, Ravana! s'écriaient d'un côté les Asouras. « Victoire à toi, Rama! s'écriaient d'un autre côté les dieux mainte et mainte fois.

Bientôt les Rishi (*anachorètes*) du plus haut rang, les Siddhas, les Gandharvas et les dieux intéressés à la mort de Ravana, se rassemblent pour contempler ce duel en char... En même temps s'élèvent des prodiges terribles, épouvantables, qui annonçaient la défaite de Ravana et le triomphe de Rama. (*Suit le récit de ces prodiges.*) Rama, versé dans la science des présages, fut transporté d'une joie suprême à la vue de ces heureux augures ; et, l'esprit en repos, il déploya dans la bataille une irrésistible vigueur (2).

(1) Tome IX, ch. LXXXVI.
(2) Tome IX, pages 245-261.

Enfin, conseillé par le cocher Matali, Rama décoche à Ravana le trait d'Indra et le tue.

Au moment où fut tué ce Raksasa, l'ennemi du monde, le tambour des dieux résonna bruyamment au milieu des airs. Un immense cri s'éleva du sein même du ciel : « Victoire! » et le vent, chargé de parfums célestes, souffla de sa plus ravissante haleine. Une pluie de fleurs tomba du firmament sur la terre et le char de Rama fut tout inondé de fleurs diverses aux suaves odeurs : les mélodieuses voix des immortels joyeux criaient au milieu des airs : « Bien, bien (1)! »

Sita est délivrée ; mais, considérée comme impure, elle subit victorieusement l'épreuve du feu avec l'intervention des dieux.

Ainsi s'est accomplie la rédemption du monde. Le dieu incarné, qui en est l'instrument, a souffert pour s'être uni à la femme fatale. A la vérité, dans la version qui nous est parvenue, il ne meurt pas ; mais cette circonstance obligée de l'aventure du rédempteur arian est représentée par l'épisode cité de Garouda, qui est probablement le reflet de quelque tradition plus ancienne sur la captivité de Rama, sa descente aux enfers ou sa mort. Il y a des scènes analogues dans le *Maha-Barata*. Krishna, pendant son combat contre Çâlva, reste quelque temps enseveli sous des rochers (2). Il arrive une aventure semblable à Arjouna (3).

---

(1) Tome IX, pages 270 et suiv.
(2) Tome III de la traduction de M. Fauche, p. 124.
(3) T. IV, p. 135.

DES ÉPOPÉES IRANIENNE, GRECQUE ET GERMANIQUE

Les traditions de la Perse reposent sur l'antagonisme d'Ormuz et d'Ahriman, considérés le premier comme auteur, le second comme ennemi de la lumière. La lumière est envisagée elle-même comme le bien en soi, et les ténèbres comme le mal absolu. Le pays des enfants de la lumière est la terre d'Ormuz, l'*Iran;* au delà est un autre pays, une contrée de ténèbres et de malice, la terre d'Ahriman, le *Touran*. Là, dans les déserts, dans les steppes, errent les barbares, ordinairement nomades, ennemis éternels de l'Iran. L'idée fondamentale de cette mythologie est un dualisme de la lumière et des ténèbres; c'est une lutte entre les deux principes, qui doit se terminer par la défaite du génie des ténèbres, devenu tel par envie, mais qui a été bon aussi dans l'origine (1).

Les traditions poétiques de la Perse ont été réunies, vers l'an 1000 de notre ère, dans le *Schahnameh* ou le livre des rois, dont M. Mohl publie une traduction. Ce poëme ne renferme pas une action unique. C'est l'histoire légendaire des Iraniens depuis leur arrivée en

(1) *Histoire des religions de l'antiquité,* par Creuzer. Édition de M. Guignaut, tome I, pages 314 à 322.

Perse jusqu'à la conquête de ce pays par les Arabes. Mais on retrouve l'idée de l'épopée ariane dans l'opposition constante de l'Iran au Touran et dans les détails de la vie des héros. Le plus important de tous, Rustem, s'unit à une femme inférieure, qu'il a prise dans le Touran, le pays des ténèbres. Il en est puni en tuant lui-même, sans le savoir, le fils qu'il a eu de cette femme. Il est toujours en lutte contre les Divs, qui sont les mauvais génies. Il meurt par trahison comme Sigfried et Roland.

Le souvenir de la lutte des Titans et des dieux domine toute la mythologie grecque, comme nous l'avons signalé dans celles de l'Inde et de la Perse. Le héros lumineux, le dieu de la lumière, combat le serpent ou dragon de la terre et des ténèbres. Il en est vainqueur, mais, d'après une tradition presque générale, il meurt de ses blessures et descend aux enfers pour renaître plus glorieux. Phœbus-Apollon est le type des premiers héros de la Grèce. On a souvent comparé Rama à l'Hercule grec. Hercule meurt victime de la femme inférieure à laquelle il s'est uni. Jason marche à la conquête du trésor maudit, de la toison d'or; Médée, la femme fatale, le fait périr. Persée descend de Jupiter; ses armes sont surnaturelles: il a pour monture le cheval Pégase, presque un demi-dieu; il conquiert aussi le trésor gardé par un serpent; il délivre la vierge captive et finit de mort tragique. Achille est le petit-fils de Jupiter. Le destin l'entraîne dans les combats. Il s'allie à Ménélas pour reconquérir la femme fatale, comme Rama s'est fait l'auxiliaire du roi des singes. Ses armes sont merveilleuses, ses chevaux aussi. Il n'est vulnérable qu'au talon, comme Isfendiar

aux yeux, dans le *Schahnâmeh*. Il meurt à l'œuvre et sa mémoire est divinisée dans les régions hyperboréennes, où s'est établi le culte de Jason et de Persée (1).

La donnée de l'*Iliade* est bien inférieure à celles qui précèdent, surtout à celle d'Apollon : elle est singulièrement humanisée. La tradition est descendue des hauteurs du mythe pour se renfermer dans le cercle plus étroit et moins élevé d'une ancienne chronique nationale. Elle a, cependant, tant d'analogie avec l'épopée des bords du Gange, que lorsque les Grecs disaient qu'on avait traduit Homère dans l'Inde, on est tenté de croire qu'ils avaient lu l'œuvre de Valmiki (2).

Mentionnons encore que Circé et Calypso rappellent la femme fatale dans l'*Odyssée*.

Dans le monde scandinave, le dieu Balder est le plus ancien représentant de l'idée d'un héros surhumain, champion de la lumière contre les ténèbres et qui doit mourir victime en triomphant des puissances infernales, pour renaître un jour. Mais comme ce mythe n'a pas laissé de trace directe dans l'épopée, nous nous attacherons spécialement au Sigurd scandinave, qui, en se transformant, est devenu le Sigfried de l'épopée germanique des *Niebelungen*.

Un être appartenant au monde inférieur, ténébreux, infernal, le nain Fafnir, qui s'est changé en dragon, est le gardien d'un trésor maudit, d'un trésor fatal,

---

(1) Ozanam, *Études germaniques*, tome Ier.
(2) Ampère, *Revue des Deux-Mondes*, tome LI, page 1010.

conservé dans une peau d'outre qui rappelle la toison d'or (1).

Il existait alors un jeune héros, descendant d'Odin, de la race des princes de la lumière; il s'appelait Sigurd; il n'a rien d'historique et diffère en cela des autres héros germaniques, de Théodoric, par exemple, et de Charlemagne. Il avait un cheval doué d'intelligence; ses armes avaient été forgées par les puissances surnaturelles. Mais il lui avait été prédit, comme à Achille, qu'il mourrait jeune. Il attaque le dragon Fafnir et le tue. En se baignant dans son sang, il devient invulnérable, excepté entre les deux épaules, à une place qu'une feuille de tilleul empêcha d'être mouillée. Il mange le cœur du monstre et en apprend à connaître le langage des oiseaux. Cette science lui sera aussi funeste que la possession du trésor fatal.

Les oiseaux lui révèlent qu'une divinité guerrière, une Valkyrie, pour avoir désobéi aux dieux, est enfermée dans un cercle de feu où elle dormira jusqu'à ce qu'un mortel vienne la délivrer et la prendre pour femme. Sigurd délivre Brunehilde et lui promet de l'épouser; mais, avant de tenir cette parole, il se laisse entraîner à une aventure dans le pays des Niflings, les princes des ténèbres, et il se fait leur auxiliaire; bientôt, sous l'empire d'un breuvage

(1) L'habitation de Kouvéra, dans les montagnes qui donnent l'or et les pierreries, est remarquable. On voit ainsi l'origine de cette opinion si ancienne et si répandue, qui fait garder par des monstres et des esprits les trésors cachés au sein de la terre. Creuzer, édit. Guignaut, tome Ier, page 249.

magique, il oublie Brunehilde et épouse la sœur des princes des ténèbres, Gudruna, la Krimhilde de l'épopée germaine. Sigurd offense mortellement Brunehilde en employant la ruse afin de lui faire épouser un frère de Gudruna. Pour se venger, la Valkyrie excite son mari et ses beaux-frères à s'emparer du trésor fatal de Fafnir. L'un d'eux frappe entre les deux épaules Sigurd qui périt pour avoir possédé ce trésor et pour avoir épousé la femme inférieure. Gudruna épouse Attila pour venger la mort de Sigurd et pour reconquérir le trésor de Fafnir. Accusée d'infidélité, elle est forcée de se purifier par le feu, comme Sita. Mais la tradition populaire attend toujours la résurrection de Sigurd comme celle de Balder (1).

QUELQUES MOTS SUR L'ORIGINE DES ÉPOPÉES

Les rapprochements qui viennent d'être signalés, ne peuvent être attribués ni au hasard, qui n'a jamais rien produit de pareil, ni à une imitation servile où il n'y aurait pas cette variété. Ces rapprochements supposent l'existence d'une tradition commune, ou historique ou purement mythique, également recueillie, mais diversement développée par les différents peuples d'origine

(1) *Gudrun*, deutsches Heldenlied. — Ozanam, *Études germaniques*, tome Ier, pages 228 et suivantes.

indo-européenne. Ces peuples qui gardaient tant d'autres traces d'une éducation commune, retinrent donc aussi ce sujet éternel de leurs chants. C'est toujours la lutte du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres, de la vie et de la mort : d'un côté, la puissance du mal s'introduisant sous la figure du serpent avec l'aide de la femme; de l'autre côté, le héros, incarnation de la nature divine, subissant la mort pour la vaincre, et pour expier une ancienne malédiction. « Ici, dit Ozanam, je crois reconnaître ce mystère, qui fait depuis six mille ans la préoccupation du monde, qui est au fond de toutes les religions, comme la religion est au fond de toutes les épopées. La lutte, la chute et la rédemption formeraient le texte d'un premier récit, dont tous les autres ne seraient que des variantes et des épisodes (1). » Cette opinion est celle qui voit dans la tradition mythologique et épique les débris d'une révélation primitive. On doit reconnaître que la même manière d'exprimer la même pensée se trouve dans les livres des Hébreux et des chrétiens. Les textes sacrés, où le mal est représenté par le serpent et les ténèbres, sont bien connus :

Et Dieu dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit parmi tous les animaux et les bêtes de la terre. » — Vous êtes tous les fils de la lumière et les fils du jour : nous

---

(1) Tome I, page 242. — Joseph de Maistre a dit : » Le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris, sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable et le salut par le sang. » (*Eclaircissement sur les sacrifices.*)

n'appartenons pas à la nuit et aux ténèbres. — Vous étiez autrefois les ténèbres, mais maintenant vous êtes la lumière dans le Seigneur (1).

Mais ce qu'il y a peut-être de plus saisissant dans ce genre, c'est le passage suivant de l'Apocalypse :

Un grand combat s'est fait dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon; et le dragon combattait et ses anges avec lui, et ils ne prévalurent pas, et ils perdirent leur place dans le ciel. Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent antique qui est appelé diable et Satan, qui séduit tout l'univers; et il fut précipité sur la terre et ses anges furent renvoyés avec lui. Et j'entendis une grande voix dans le ciel disant : « Maintenant, le salut du monde est accompli! »

Ne croit-on pas lire le combat de Rama contre Ravana? Dans le *Maha-Barata*, un personnage raconte qu'ayant commis le péché d'orgueil, il a été précipité sur la terre et changé en serpent (2).

J'ai été souvent frappé de la manière dont plusieurs peintres et quelques sculpteurs chrétiens ont rendu, en l'adaptant à d'autres sujets, l'idée de l'épopée des Arians, dont nous venons de rappeler les traits caractéristiques. Il y avait, par exemple, dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, à Spinelli, une composition religieuse que l'on pourrait prendre pour la représentation de l'un des der-

(1) Genèse. — Épîtres de saint Paul.
(2) Tome IV, page 165.

niers chants du *Ramayana*. Dans le haut du tableau, le Père éternel est assis sur un trône, d'où l'*Être existant par lui-même*, comme diraient les poëmes indiens, contemple la lutte. A sa droite, est un essaim d'anges armés; à sa gauche, se tiennent d'autres anges qui semblent l'adorer et l'implorer. Au-dessous du Père éternel, l'archange Michel, comme Rama en présence de Brama, combat le roi ailé des démons. La beauté et surtout la sérénité du champion de Dieu contrastent avec la laideur et avec les hideuses contorsions de son ennemi, armé, comme Ravana, de plusieurs têtes sifflantes. On sent que la fureur de ses attaques se brisera contre le bouclier de l'archange, et que le monstre n'échappera pas à l'épée qui va tomber sur lui. Ce combat occupe le centre de la composition. A droite et à gauche de ce groupe, qui est colossal, des anges plus petits percent des démons de leurs lances et les précipitent. Le plan inférieur est occupé par d'autres démons qui tombent, la tête la première, sur la pierre nue ou dans les abîmes entr'ouverts.

Mais c'est surtout l'œuvre de Raphaël d'Urbin qui reproduit admirablement la donnée de l'épopée ariane. Ses trois tableaux de saint Michel et de saint Georges, que l'on voit au Louvre, sont la reproduction plastique la plus ressemblante, la traduction la plus fidèle de l'héroïsme moitié divin et moitié humain de Sigurd, de Rustem, et surtout de Rama, dont le poëte a dit, comme pour inspirer le génie de Raphaël :

Le beau jeune homme avait l'air de sourire en présence de tous les Raksasas; mais sa colère ne rendait que plus

difficile à soutenir la flamme de son regard, aussi flamboyant que le feu à la fin d'un âge du monde. Toutes les divinités du bois frissonnèrent en le voyant rayonner de splendeur (1).

L'opinion qui rattache l'épopée indo-européenne à une révélation primitive, n'est pas celle de la plupart des Allemands. Ces écrivains font dériver la tradition épique de la lutte des éléments. D'après eux, le mythe commun à tous les peuples indo-européens aurait pour origine la simple constatation d'un fait météorologique qui leur aurait inspiré l'admiration et la reconnaissance. Tout pourrait se résumer dans cette formule : « Le soleil se lève le matin ; il dissipe les nuages qui se résolvent en pluie, et il se couche le soir pour reparaître le lendemain. » A l'aide de la philologie, on croit être arrivé à démontrer que le héros épique et son ennemi ne sont que des personnifications du soleil et des nuages, de la chaleur bienfaisante et de l'humidité (2).

Si cette opinion était fondée, on n'en serait pas moins porté à admettre que le mythe ou la donnée épique avait déjà pris une forme humaine avant la dispersion des peuples arians, et cela à cause des ressemblances, trop frappantes pour être fortuites, qui existent dans la manière dont tous ces peuples ont reproduit, dans leurs

(1) Tome IV, page 172.

(2) Consulter à ce sujet l'essai de *Mythologie comparée de Max Müller*. Voir aussi les études de M. Michel Bréal sur les mythes de Cacus et d'Œdipe dans la *Revue archéologique* et *Croyances et Légendes de l'antiquité*, par Maury, pages 97 à 145 et suiv.

mythes et dans leurs épopées, la donnée originelle, que cette donnée repose sur l'observation météorologique ou sur une révélation primitive. Il est incontestable également que, dans tous les poëmes arians, cette donnée a été rattachée à un fait historique ; mais il est encore bien difficile de reconnaître si c'est un fait unique, accompli avant la dispersion de la race, ou bien si chaque branche de la race européenne, emportant avec elle l'impression mythique pure et sans mélange historique, l'a adapté séparément à un grand événement de ses annales particulières. Cette dernière supposition est la plus probable.

SUR LA COMMUNAUTÉ DES SENTIMENTS

Non-seulement les héros indo-européens ont une origine commune, mais ils se ressemblent de la manière la plus saisissante sous le rapport des mœurs et des sentiments :

Les héros de la caste des guerriers, amis de leurs devoirs, pensent que l'arc n'est dans leurs mains que pour servir à la défense des affligés (1).

Ce discours de la femme de Rama ne paraît-il pas emprunté à quelque héroïne des bords du Rhin ou de la

(1) *Ramayana,* tome IV, page 70 de la traduction de M. Fauche.

Seine? La ressemblance est telle qu'un homme instruit, mais partant d'un point de vue faux, M. Delécluze, a pu soutenir que le moyen âge chrétien avait copié les poëmes de la Perse (1). C'est une grave erreur; mais on comprend, jusqu'à un certain point, qu'on ait pu la commettre. On en jugera par les paroles du héros Rustem, d'après la traduction de M. Mohl :

Je suis le vainqueur des lions, le distributeur des couronnes. Quand je suis en colère, que devient le roi Kaus? Qu'est donc Kaus pour qu'il porte la main sur moi? C'est Dieu qui m'a donné la force et la victoire, et non pas le roi. Le monde est mon esclave, et mon cheval Rakscli mon trône; mon épée est mon sceau, et mon casque mon diadème; le fer de ma lance et ma massue sont mes amis; mes deux bras et mon cœur me tiennent lieu de roi. Je rends brillante la nuit sombre; avec mon épée, je fais voler les têtes sur le champ de bataille. Je suis né libre et ne suis pas esclave : je ne suis le serviteur que de Dieu.

Dans le *Maha-Barata*, Youddishthira, « le roi sage à la grande splendeur et le plus vertueux de Kourouïdes, » demande à Markandeya :

Dans quel devoir me faut-il rester, anachorète, pour bien défendre les créatures? De quelle manière dois-je vivre, afin de ne pas manquer au devoir qui est propre à ma condition? — Sois miséricordieux, répond Markandeya, bon pour toutes

(1) Dans son livre *Mahomet et le Koran,* M. Barthélemy Saint-Hilaire commet la même erreur en attribuant l'origine de la chevalerie à l'influence arabe.

les créatures, sans médisance, pur. Dis la vérité, sois doux et dompté, complais-toi dans la défense de tous les êtres (1).

Les prescriptions suivantes sont extraites d'un livre indien, antérieur à la rédaction du *Schahnameh* et à l'invasion des tribus germaniques en Occident :

Ne jamais quitter le combat, protéger le peuple, honorer les prêtres, tel est le suprême devoir des guerriers, celui qui assure leur félicité. Que nul homme en combattant ne frappe son ennemi avec des flèches méchamment barbelées, ni avec des traits empoisonnés, ni avec des dards de feu. Que, monté dans un char ou chevauchant sur un coursier, il n'attaque pas un ennemi à pied, ni celui qui demande la vie à mains jointes, ni celui dont la chevelure dénouée obscurcit la vue, ni celui qui, épuisé de fatigue, s'est assis sur la terre, ni celui qui dit : « Je suis ton captif! » ni celui qui dort, ni celui qui a perdu sa cotte de mailles, ni celui qui est désarmé, ni celui qui est aux prises avec un autre ennemi. Telle est la loi antique et irréprochable des guerriers. De cette loi nul ne doit jamais se départir quand il attaque ses ennemis dans la bataille.

Le comte de Gobineau, qui cite dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* ce fragment du *Manava-Dharma-Sastra*, n'a-t-il pas raison quand il dit que cette page est animée du plus pur esprit chevaleresque?

Le héros Arjouna, dans le *Maha-Barata,* a renversé un Gandharva, espèce de centaure, contre lequel il com-

(1) Tome IV, page 235.

battait. La femme du vaincu s'avance vers Youddishthira, le frère du vainqueur :

« Sauve-moi, dit-elle, et rends à mon époux sa liberté. » Youddishthira dit à Arjouna : « Qui pourrait tuer un ennemi vaincu dans le combat, dépouillé de sa renommée, sans force, n'ayant plus qu'une femme pour défenseur? Ami, rends-lui sa liberté. »

Arjouna de parler ainsi : « Reçois la vie; va-t'en; cesse de t'affliger, Gandharva. Youddishthira te fait grâce (1). »

Dans le combat de Krishna contre Çâlva, le héros dit :

Le guerrier, né dans la famille Vrishni, n'abandonne jamais le champ de bataille; il ne frappe pas un homme renversé à terre ou qui dit : « Je me rends à toi! » ni une femme, un enfant ou un vieillard, ni un guerrier sans char, ou qui fuit, ses armes et ses dards brisés....

Que dira le meurtrier de Madhou quand il me verra fuyant, retiré du combat, blessé par derrière? Que vont me dire de concert les épouses des guerriers Vrishnides (2)?

Dans le même poëme, Youddishthira dit :

Je me conduis sans considérer le fruit des œuvres. J'accomplis mon devoir, non à cause de sa récompense, les yeux fixés sur la conduite des gens de bien... Qui veut traire la justice, obtient le fruit de la justice. Ne doute pas de la justice; l'homme qui doute de la justice suit la voie des brutes (3).

---

(1) Tome II, pages 90 et 159 de la traduction de M. Fauche.

(2) *Maha-Barata*, tome III, page 112.

(3) Ibid., page 155.

Voici quelques fragments du *Ramayana*, inspirés évidemment par le même esprit :

C'est l'éternel devoir des hommes nés dans la famille des rois : étouffe ici l'injustice et remplis ton devoir, qui est la protection des créatures....

Jadis, il fut un monarque puissant appelé Kouça, issu de Brama et père de quatre fils renommés par leur force. Kouça dit un jour : « Mes fils, il faut vous consacrer à la défense des créatures (1). »

La femme de Rama rappelle que son époux aime jusqu'à ses ennemis, et elle le nomme « le devoir incarné. » Mais c'est Sita elle-même qui présente ce dernier caractère de la manière la plus touchante. Ainsi, quand elle est prisonnière, Hanoumat lui propose de l'enlever, sur son dos, de l'île de Lanka. Elle répond, comme Virginie :

Il ne sied pas que l'épouse de ce Rama, aux yeux de qui le devoir siége avant tout, monte sur le dos d'un être qu'on appelle d'un nom affecté au sexe mâle. Non, il ne convient pas que moi, vouée au culte de mon époux, je touche les membres de n'importe quel mâle autre que Rama. Si, une fois, sans protecteur, prisonnière et n'étant pas maîtresse de moi-même, il est arrivé que j'aie touché malgré moi le corps de Ravana, est-ce un motif pour que je fasse librement la même chose à présent (2)?

---

(1) Tome I, pages 180 et 208.

(2) A ma connaissance, Sita est la seule, dans l'épopée indienne, qui donne l'exemple de ce chaste scrupule. Ainsi, dans le pèlerinage aux Tirthas, la belle Draaupadi se laisse porter plusieurs fois sur le dos d'un raksasa. *Maha-Barata*, tome IV de la traduction, page 58.

Le caractère le plus persistant et le plus général des épopées arianes, c'est le respect de la femme et son importance dans la société. Qu'on passe en revue les héroïnes épiques depuis l'épouse de Rama jusqu'à la fiancée de Roland, on y reconnaît sous différents aspects le véritable idéal de la femme avec tous ses attraits : la piété, la beauté, l'intelligence, la passion, la tendresse, la pudeur, l'héroïsme, le sentiment du devoir, enfin avec tout ce qui peut inspirer le respect et l'amour (1)!

SUR LES TRADITIONS GERMANIQUES

Attachons-nous particulièrement aux Germains. Tacite rapporte qu'ils avaient des chants traditionnels sur des matières héroïques. Jornandès dit aussi que les Germains célébraient les faits de leurs ancêtres par des chants qu'ils accompagnaient du son des instruments.

Chacun des peuples germaniques adaptait la grande tradition épique de la race aux faits et aux personnages de sa propre histoire. Mais il faut se garder de croire que ces divers chants nationaux soient restés l'apanage exclusif de chaque groupe de population : il s'était formé,

(1) *La femme dans l'Inde antique*, par Mlle Clarisse Bader. Paris, B. Duprat, 1864. — Le *Maha-Barata*, tome IV, pages 292 et 397 de la traduction.

au contraire, un trésor de poésie commun à tous les peuples du nord de l'Europe. Ce fait a été mis en lumière par Amédée Thierry, dans un travail relatif aux traditions poétiques sur Attila. L'historien rappelle ce fait cité par Paul Diacre, que, de son temps, les légendes poétiques sur Alboin circulaient non-seulement chez les Lombards, mais encore chez les Bavarois et les Saxons, et dans les autres pays de la langue teutonique. On a conservé aussi une lettre par laquelle Théodoric annonçait au roi des Franks, Clovis, l'envoi d'un joueur de harpe que celui-ci avait demandé. C'est pour cela, comme le fait observer avec tant d'à-propos le même écrivain, qu'il ne faudra pas s'étonner de voir, par exemple, des souvenirs qui n'ont pu naître que sur les bords du Dniester et du Pô, consacrés par les poëtes de la Norwége, et, en revanche, des idées, des symboles exclusivement scandinaves, s'implanter dans les traditions historiques des autres peuples germains. C'est ce qui est arrivé notamment pour la tradition scandinave de Sigurd, qui est entrée dans le poëme allemand connu sous le nom de la *Détresse des Niebelungen*.

Non-seulement ce poëme renferme le souvenir des anciens mythes que les Indo-Européens ont apportés avec eux du lieu qui a été le séjour commun à toute la race ariane dans une haute antiquité, mais il contient les traditions héroïques des Franks, des Burgondes et des Goths (1).

---

(1) Laveleye, dans l'introduction à une nouvelle et excellente traduction des *Niebelungen*.

Ceci étant, on est naturellement amené à se demander si les Franks ont pu arriver en Austrasie et dans la Gaule avec la mémoire vide de ces traditions si chères à tous les Indo-Européens, et particulièrement aux Germains. Peut-on admettre que les Franks, en passant le Rhin, aient effacé immédiatement de leur mémoire des impressions si intimes et si profondes; s'ils allaient les oublier, ces souvenirs ne devaient-ils pas être ravivés par les invasions de Franks, qui se sont succédé depuis le ve siècle jusqu'à la séparation complète du royaume d'Austrasie, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où s'accomplissent les exploits de Charles Martel, et où jaillit la première source de l'épopée chevaleresque du moyen âge? Cette seconde supposition n'est pas plus admissible que la première; elle serait, d'ailleurs, en contradiction avec les témoignages de l'histoire.

Nous avons vu que Théodoric, roi des Ostrogoths, envoyait un chanteur à Clovis. Le poëte Fortunat parle aussi de chants en langue barbare et écrits avec des caractères barbares. Un manuscrit du viiie siècle, trouvé à Fulda, dans la France austrasienne, contient, en dialecte frank, le chant essentiellement barbare d'Hildebrand et d'Hadebrand. Ce morceau, dit avec raison M. Amédée Thierry (1), nous montre l'épopée germanique orientale circulant en Gaule à l'époque mérovingienne, et accommodée au dialecte frank. Le poëme d'Ot-

(1) *Histoire d'Attila*, tome II, page 281.

fried sur le Christ, populaire parmi tous les Germains, était écrit dans le même dialecte.

Les témoignages relatifs à l'époque carlovingienne sont encore plus concluants. Eginhard dit que Charlemagne fit mettre par écrit les antiques chants barbares par lesquels étaient célébrées les guerres et les actions des anciens rois. Louis le Débonnaire, à la vérité, renonça à ces chants et ne voulut plus qu'on les fît apprendre. Cette prohibition même prouve que les poëmes recueillis par Charlemagne ne contenaient pas seulement les cantilènes héroïques sur les exploits des Franks, mais aussi les traditions païennes qu'ils avaient apportées en Gaule (1).

Par cette boutade d'une dévotion inintelligente, le fils de Charlemagne n'était pas seulement infidèle à la tradition de sa race et de sa nation comme aux exemples de son glorieux père, mais il allait contre la coutume et l'esprit de l'Église occidentale, qui a donné asile aux traditions guerrières si propres à entretenir la noble fierté des Germains. On ne peut conserver aucun doute à cet égard, et il en devait être ainsi. Pas plus dans le monde germanique que dans la Judée, le christianisme ne s'était annoncé comme venant détruire les anciennes traditions, mais comme se faisant fort de les expliquer et de les accomplir. Le christianisme ne rejetait pas le dogme de la lutte du bien contre le mal; il admettait ainsi ce qu'il y a de plus intime et de plus constant dans les anciennes

---

(1) Gaston Pâris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 51, 108 et 119.

religions. Lorsqu'elle crut n'avoir plus rien à craindre pour la foi, l'Église s'appliqua elle-même à sauver des débris désormais inoffensifs : elle fit, pour les œuvres germaniques, exactement ce qu'elle faisait pour celles des Romains et des Grecs. Aussi, presque toutes les œuvres importantes du monde germanique ont-elles été conservées, presque toutes les collections ont-elles été compilées par des religieux, quel que fût le sens de ces ouvrages (1).

La légende, toujours si précieuse à consulter, vient confirmer ce fait. Saint Liudger, contemporain de Charlemagne, fils d'un chrétien de la Frise, voyageait de village en village. Un jour qu'il avait reçu l'hospitalité chez une noble dame, et pendant qu'il mangeait avec ses disciples, on lui présenta un aveugle nommé Bernlef, que les gens du pays aimaient parce qu'il savait bien chanter les récits des anciens temps et les combats des rois. Le serviteur de Dieu pria l'aveugle de se trouver le lendemain en un lieu qu'il lui marqua. Quand il aperçut Bernlef, il descendit de cheval, l'emmena à l'écart, entendit sa confession, et, faisant le signe de la croix sur ses yeux, lui demanda s'il voyait. L'aveugle vit d'abord la main du prêtre, puis les arbres et les toits du hameau voisin. Mais Liudger exigea qu'il cachât ce miracle. Plus tard, il le prit à sa suite pour baptiser les païens, et il lui enseigna les psaumes pour les chanter aussi au peuple.

---

(1) Mickiewicz, *les Slaves*, tome Ier, page 139. — Gobineau, *Essa sur l'inégalité des races humaines*, tome IV, page 85.

Des témoignages irrécusables établissent d'ailleurs que les anciens poëmes ont été élaborés dans des couvents, soit en latin, soit en français. Aussi les trouvères, pour garantir leur véracité, se réfèrent-ils toujours à quelques récits conservés dans un monastère, comme celui de *Gérard de Rousillon* :

Et pour ce au latin me vuil du tout aordre,
Quar en plusieurs mostiers le lisent la gent d'ordre.
Cilz qui ne m'en croira, à Ponthière s'en voise,
A Vezelay aussi.

Or, la tradition d'où est sorti ce poëme est essentiellement germanique (1).

Si, au temps de Charlemagne, les Franks n'avaient pas oublié les chants communs à tous les peuples germaniques, s'ils les recueillaient et les conservaient avec vénération sous la direction de l'Église et de la royauté, ces chants ont-ils pu rester étrangers à l'inspiration d'où est née l'épopée française, sous l'influence des exploits de Charles Martel et de son petit-fils?

SUR L'ORIGINE DE L'ÉPOPÉE FRANÇAISE

L'opinion qui attribuait à l'épopée française une origine provençale, et qui a été mise en avant par Fauriel,

(1) Édition Mignard, pages 6, 290 et 306.

n'a pas réussi à se faire accepter. Les poëmes français dont la scène se passe dans le Midi n'appartiennent pas plus aux Provençaux que la culture arabe de la Transoxiane au IVe siècle de l'Hégire n'appartient aux Bokkariens. Nos poëmes épiques sont bien d'origine germanique, qu'ils soient nés en Aquitaine, en Normandie ou en Provence (1). Mais il s'agit de rechercher sous quelle forme les Franks ont apporté dans les Gaules le mythe épique de la race indo-européenne, c'est-à-dire comme nous l'avons déjà formulé : le mythe du dieu incarné pour la rédemption et uni à la femme fatale, le mythe du héros lumineux triomphant du serpent, le champion des ténèbres, et succombant lui-même après sa victoire (2).

Les savants allemands, et après eux M. de Laveleye, dans son introduction aux *Niebelungen*, s'accordent à reconnaître l'origine franque de la fable de Sigurd ou Sigfried. Les rois dont le héros descend règnent dans le Franken-land ; ils résident dans les Pays-Bas, dans le Nieder-land. Or, au commencement du Ve siècle, les Franks Saliens étaient établis dans cette île des Bataves, et les Burgondes entre Worms et Mayence. C'est l'époque où l'antique fable scandinave devait se chanter sous la

(1) Léon Gautier, *les Épopées françaises*, tome Ier, pages 10, 21, 27, 298.

(2) M. Gaston Pâris constate plusieurs transmigrations d'anciens mythes dans l'épopée française. *Histoire poétique de Charlemagne*, pages 108 et 431.

forme qui a été conservée dans le poëme de *Gudrun*. Aussi Sigurd est-il appelé le héros du Nieder-land, c'est-à-dire des Franks des Pays-Bas.

La tradition épique que les Franks avaient apportée dans la Gaule, est donc celle de leur héros national, Sigurd ou Sigfried. En outre, il est à peu près certain que le cycle des *Niebelungen* fit partie des chants recueillis par Charlemagne (1).

Si les Franks sont arrivés dans les Gaules avec le souvenir de leur Sigurd, si nos ancêtres n'ont pas oublié sur notre sol cette tradition si intime, si ancienne et si chère, quel est le personnage de nos épopées chevaleresques qui a revêtu le caractère du héros indo-européen? Où est notre Rama, notre Achille, notre Rustem, notre Sigurd? Poser une telle question, c'est y répondre. Ce héros, c'est le préfet de la Marche de Bretagne, tué à Roncevaux; c'est le Frank Hrodlandus, c'est Roland. Du moment que l'on étudie le personnage de Roland à ce point de vue, on reconnaît qu'il procède de la même inspiration que les autres héros de l'épopée indo-européenne. Il est le champion de la vérité et de la lumière; il combat l'élément ténébreux, le mal absolu, représenté alors par le Sarrasin. Roland combat les Sarrasins, et il meurt lui-même sans avoir été vaincu; car il les a vus fuir, et il a gardé son épée. Nous voilà entrés à pleines voiles dans la donnée de l'épopée indo-européenne.

Roland est un héros français; oui, M. Vitet l'a dit avec

(1) G. Pâris, ouvrage cité, page 51.

raison, il représente la France; mais c'est parce que la France du moyen âge représente elle-même l'épopée indo-européenne; Roland en est l'incarnation française. Il n'a rien des caractères des héros historiques poétisés; il ne ressemble à aucun de ceux qui ont vécu, comme Théodoric, Guillaume au Court Nez, Charlemagne, Frédéric Barberousse, le Cid, Duguesclin, Don Sébastien de Portugal, Marko Kraliévitch, sur lesquels l'imagination populaire a enfanté des légendes. C'est à peine, du reste, si Roland est mentionné dans l'histoire. Son contemporain Éginhard, parlant de la défaite de l'arrière-garde de Charlemagne à Roncevaux, dit seulement que « dans ce combat, Roland, préfet de la Marche de Bretagne, périt avec beaucoup d'autres (1). » Roland n'est donc pas un héros de l'histoire, mais de la poésie (2).

En général, le héros indo-européen n'est pas le roi; il appartient toujours à la descendance la plus illustre, mais il n'est pas le chef des chefs. Ainsi, ce n'est pas

---

(1) On trouvera les divers passages relatifs à la bataille de Roncevaux dans la préface et à la page 205 du glossaire de M. F. Michel. Paris, 1837. — Voir aussi *Histoire littéraire de la France*, tome XXII, page 730, où l'on émet l'idée que les premiers auteurs des poëmes sur Roncevaux ont chanté la défaite essuyée dans les Pyrénées par l'armée de Dagobert II. Il y eut une troisième défaite des troupes françaises dans les défilés des Pyrénées et à Roncevaux même en 824.

(2) Il ne s'agit pas d'attribuer à Roland une origine indienne : nous pensons que Roland provient, non pas de Rama ou de Krishna, mais de la source commune à tous les héros indo-européens et qu'il procède directement de Sigurd.

Rama, mais Daçaratha qui représente la splendeur de la royauté indienne. Il en est de même dans le *Maha-Barata* et dans le *Schahnameh*. A côté du héros Rustem, il y a le roi de Perse, Kaus ; à côté d'Achille, Agamemnon : ce n'est pas le roi des rois, mais le fils de Pélée, qui peut tuer Hector et accomplir l'œuvre de la prise de Troie. C'est Parceval, avec ses compagnons, et non pas le roi Arthur, qui conquerra le Saint-Graal. Dans la *Chanson de Roland*, à côté de ce héros, nous trouvons aussi le roi des rois, l'empereur *droit*, c'est-à-dire légitime, celui qui a le droit de commander à tous, Charlemagne.

Non-seulement Roland est, d'une manière générale, le héros de la tradition indo-européenne, mais il a passé par la Scandinavie : il dérive de la même source que la tradition des *Niebelungen*. Les rapports de Roland avec Sigurd, et même avec Sigfried, ont déjà été indiqués. Tous les deux sont destinés à mourir, et ils meurent par leur imprudence ; ils sont jeunes ; leur mort est annoncée par des présages ; leurs armes sont merveilleuses ; ils occupent la même place dans le souvenir des peuples, et leurs tombes ont été fouillées par la curiosité passionnée des âges suivants.

On a beaucoup disserté sur l'origine du traître Gane ou Ganelon. Je ne pense pas, comme M. Génin, que ce soit un évêque dont le nom ait été ainsi arrangé. Je crois que Gane ne reproduit aucun personnage de l'histoire de France ; mais qu'il est le type du héros qui devient traître. Il représentait si bien ce type que l'imitateur hollandais d'une de nos chansons de geste l'introduit avec le même

caractère dans une action postérieure à la bataille de Roncevaux (1).

Mais ce type du héros traître ne se trouve-t-il pas avec les mêmes caractères dans le personnage de Hagen? Tous les deux font périr le héros lumineux. Ils ne sont pas des traîtres vulgaires, mais des héros de premier ordre. En effet, il est impossible de trouver plus de grandeur que n'en offrent les scènes dans lesquelles Hagen brave Krimhild et Gane le roi Marsile. Il faut bien remarquer aussi qu'à l'origine Gane, comme Hagen, était purement et simplement le champion de la cause ennemie, que les vainqueurs ont fini par transformer en traître proprement dit. Du reste, dans la seconde partie des *Niebelungen*, Hagen est aussi le véritable héros; il y remplit le rôle d'Ulysse. Quant aux noms de Hagen et de Gane, ils se ressemblent extérieurement plutôt que dans leur constitution intime, et il serait difficile de faire sortir l'un de l'autre, si la langue des Français était restée germanique, auquel cas l'aspiration qui commence le nom de Hagen et sur laquelle est l'accent, n'aurait pas disparu; mais la prononciation des Celtes, qui a prévalu dans les Gaules, répugne à cette aspiration : elle a pu la supprimer ou la transformer. En la supprimant, il reste Gen ou Gane, dont Ganelon est un diminutif de formation tout à fait néolatine.

La translation du Burgonde Hagen dans l'épopée fran-

(1) *Huon de Bordeaux*, édition de Guessard et Grandmaison, pages XI et 171.

çaise est la manière la plus raisonnable d'expliquer l'origine et la persistance de la tradition qui fait de Gane un Mayençais et qui a édifié sur cette donnée toute la *fausse geste* (1). Mayence était le séjour des Burgondes, au moment de l'entrée des Franks dans la Gaule.

Enfin Hagen apparaît avec son propre nom dans le poëme latin de *Walter d'Aquitaine*, dont l'origine est germanique (2). Hagen se trouve à la cour d'Attila avec un Aquitain nommé Walter, en qualité d'otage. Or, dans le poëme des *Niebelungen*, Hagen raconte qu'il a été, pendant sa jeunesse, à la cour du roi des Huns. Hagen, il est vrai, est un Frank dans *Walter*, mais ce poëme est en latin, peut-être traduit d'une autre version postérieure à l'arrivée des Burgondes en France, auquel cas Frank voudrait dire Germain du Nord. Or, si le véritable Hagen de la tradition germanique, est entré dans le poëme aquitain de *Walter*, pourquoi ne serait-il pas venu dans celui de Roland (3)?

On ne trouve dans *la Chanson de Roland* aucune trace des deux femmes dont la rivalité est le nœud de l'action dans la *Saga* scandinave et dans les *Niebelungen*. On peut se l'expliquer. Les Franks ont apporté en Gaule la tradition primitive et non pas celle qui a suivi et dans

---

(1) Voir à la page [illegible] de ce volume.

(2) G. Pâris, page 51, et L. Gautier, page 37.

(3) M. Hertz, dans sa préface à la traduction allemande de la *Chanson de Roland*, indique que Gane a plus d'un rapport avec le traître de la légende des *Niebelungen*.

laquelle Brunehilde est sacrifiée à l'épouse légitime. Cette dernière version aurait pu être adoptée par la France chrétienne, mais en est-il ainsi de la version dans laquelle la Valkyrie païenne représente l'élément supérieur tandis que l'épouse légitime représente l'alliance du héros de la lumière avec un élément inférieur? L'influence cléricale, dont nous avons signalé l'intervention puissante, n'a-t-elle pas dû, tout en conservant la fable même, s'appliquer à en faire disparaître cette donnée devenue à ses yeux impure? On croit que la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut a contribué à raviver et à préciser les traits de Krimhilde et de Brunehilde. Il a pu en être ainsi dans les autres parties du monde germanique; mais, en France, ces événements ont dû contribuer, au contraire, à faire oublier les héroïnes du poëme, par cela même qu'on les aurait confondues avec les reines de l'histoire (1).

De ces coïncidences mythologiques, de ces témoignages empruntés à l'histoire, de ces rapprochements poétiques, nous nous croyons autorisé à conclure que Roland procède de Sigurd, de l'idée commune à toute la race indo-européenne. Assurément, si on le compare à Sigurd et surtout à Rama, le type primitif paraît singulièrement défiguré dans notre chanson; mais il ne l'est

(1) Dans l'opéra de *Roland à Roncevaux*, M. Mermet a reproduit la donnée de la femme fatale, qui est cause de la mort du héros; s'il n'eût été gêné par les habitudes frivoles du public, l'ingénieux librettiste eût sans doute donné plus de consistance et de portée à cette heureuse inspiration.

pas plus que dans la dernière version des *Niebelungen*, dans le *Schahnameh* et dans l'*Iliade*. De tous les héros épiques aujourd'hui connus, Rama et Krisnah sont les seuls qui aient conservé à peu près intact le caractère rédemptif de la tradition originelle (1). Tous les autres l'ont plus ou moins perdu et par les mêmes raisons.

L'une de ces raisons est que la tradition mythique a été partout adaptée à quelque événement de l'histoire particulière d'un peuple, ce qui a dû nécessairement rétrécir le point de vue. L'autre raison est l'adoption d'un dogme religieux, ne devant supporter, à côté de lui, que dans une certaine mesure des rapprochements ou des contradictions qui pouvaient offrir des dangers réels pour la foi. Si ces causes n'ont pas produit les mêmes effets dans l'Inde, ou du moins à un degré aussi sensible, il faut l'attribuer au génie particulier des Arians-Indous, qui n'a jamais séparé clairement le dogme, la légende, la mythologie, la météorologie, la vie des saints et l'histoire.

Ainsi que l'a remarqué le savant Max Müller (2), le mythe de Sigurd projette ses rayons sur les rois de Bourgogne, sur Attila et sur Théodoric. Mais ce ne sont pas, comme il le dit, ses derniers rayons. Les derniers rayons émanés de Sigurd sont ceux qui entourent comme d'une auréole la figure de Roland. C'est pourquoi cette figure

---

(1) Par la manière dont Hanoumat, dans le *Maha-Barata*, raconte à son frère l'aventure de Rama, on voit que, même dans l'Inde, les rhapsodes postérieurs avaient perdu de vue le sens mythique du *Ramayana*. Tome IV de la traduction de M. Fauche, page 44.

(2) *Essai de Mythologie comparée*, page 88 de la traduction.

occupe une si grande place dans l'imagination du peuple, qui consent, qui travaille même à transformer ses héros, mais qui ne les oublie pas facilement, et qui a tant de peine à les remplacer. C'est ce qui fait que, même dans les versions les moins parfaites, le Poëme de Roland domine les plus belles chansons de geste d'une hauteur incommensurable et d'un air si étrange.

Du reste, un héros peut procéder de la paternité la plus glorieuse, une aventure peut appartenir à l'ordre le plus sublime; mais il n'en résulte pas nécessairement que l'œuvre qui célèbre ce héros ou qui raconte cette aventure soit digne elle-même d'une si noble origine; le résultat contraire se voit trop souvent : ainsi un sujet véritablement épique se rencontre quelquefois dans le plus infime de nos romans d'aventures. Mais il ne faut pas exagérer l'importance de ce point de vue. On est trop disposé aujourd'hui à confondre la grandeur morale d'une époque ou d'une nation avec sa valeur artistique, et à exalter outre mesure la seconde en négligeant la première. S'il est exact de dire que les peuples les plus nobles, les Indo-Européens ou Arians, ont été seuls aptes à produire de véritables épopées, il faut en même temps reconnaître qu'il y a quelque chose de contingent et de secondaire dans le fait même de cette production.

Ce qui fait la grandeur de la Grèce, ce n'est pas d'avoir produit Homère, mais d'avoir su concevoir Achille. Il aurait pu arriver que les cantilènes populaires d'où l'*Iliade* est sortie, n'eussent pas été recueillies par un Homère et coordonnées par d'habiles grammairiens; mais il n'y aurait à tirer de là aucune conséquence contre

la grandeur morale de l'Hellade aux premiers jours de son histoire. Qui sait même si le moment où un artiste se substitue au génie vivant de la nation, pour cristalliser sous une forme plus ou moins heureuse l'idéal commun, n'est pas aussi le moment où cet idéal commence à être délaissé et où bientôt il ne sera plus saisi que par le côté artistique? L'Héllène, qui s'enthousiasmait sincèrement, qui sentait croître sa propre énergie en entendant une cantilène peut-être rude et grossière, et qui s'en inspirait pour essayer de suivre lui-même les traces du Péléide, n'était-il pas plus véritablement grand que le lettré des temps postérieurs auquel Homère cache Achille, qui ne cherche pas son idéal dans le héros, mais dans le poëte, à qui l'épopée inspire non plus la noble passion d'imiter le fils de la déesse, mais le désir inférieur et toujours impuissant d'écrire aussi une *Iliade*, pour accoler son nom à celui d'Homère? Préférons Rama à Valmiki, saint Louis à Joinville, Sigfried à l'évêque de Passau, et mettons Roland au-dessus de son trouvère du XIIe siècle, comme Achille au-dessus de son Homère. Sous ce rapport, les enfants ont le sens beaucoup plus juste que les lettrés, parce que la faculté de l'assimilation domine chez eux le sens critique. Ce que j'ai tenu à indiquer ici, c'est que la véritable grandeur de la France au moyen âge est d'avoir conçu ou plutôt conservé le type de Roland et d'en avoir fait son idéal. Si l'on était ramené à reconnaître que notre épopée nationale est inférieure par quelque côté à celle d'un autre peuple, au point de vue de l'art, il n'y aurait rien à en conclure contre la véritable grandeur de nos ancêtres : ce ne serait qu'un accident artistique.

II

CONSIDÉRATIONS HISTORIQUES

Avant d'indiquer quelle a été dans son ensemble notre œuvre épique au moyen âge, avant de rechercher les sentiments et les idées qui y sont exprimés, avant d'en caractériser et d'en apprécier la forme, il est utile de préciser les rapports de nos poëmes chevaleresques avec l'histoire, de faire ressortir en quoi ils se sont conformés à la vérité des faits, et sous quelles influences ils ont pu s'en écarter.

DU CHRISTIANISME

On sait que l'Église adopta les Franks dès leur arrivée en Gaule, même avant leur conversion, et qu'elle contri-

bua puissamment à établir leur prépondérance sur les autres barbares. « Ce sont les évêques, dit Gibbon, qui ont fait le royaume de France. » Clovis commence la restauration de l'empire d'Occident en recevant la confirmation de l'Église en même temps que l'investiture impériale. « *Et sis corona nostra,* lui écrit le pape Anastase, *gaudeatque mater Ecclesia de tanti regis, quem nuper Deo peperit, profectu. Lætifica ergo, gloriose et illustris fili, matrem tuam et esto illi in columnam ferream.* » L'invitation ne fut pas vaine. Aussitôt après leur conversion, les Franks s'enrôlent au service du christianisme. Le nom de la sainte Trinité figure dans le préambule de leurs capitulaires. Bientôt l'image de saint Pierre est peinte sur leur oriflamme (1). Les ambassadeurs franks demandent à Constantinople la délivrance du pape Vigile; des miracles favorisent la marche de leurs armées, parce que leurs guerres sont religieuses, d'abord contre les Bourguignons ariens, ensuite, et à plus forte raison, contre les Lombards, oppresseurs de l'Église, contre les Saxons, les Avares, les Slaves idolâtres et contre les Sarrasins infidèles. Les Franks deviennent au nord, à l'est et au sud les grands arrêteurs des invasions dans le monde chrétien. L'exploit le plus éclatant de cette résistance est la victoire de Charles Martel qui sauva l'Europe de la conquête des musulmans.

Arrêter les barbares et les convertir, telle est donc la

(1) *Histoire littéraire de la France*, tome XXII, page 774; — la *Chanson de Roland*, édition Müller, vers 3094.

mission que les Franks ont accomplie depuis Clovis jusqu'à Charlemagne, et cette mission émanait de la papauté, autant que celle de saint Columban ou de saint Boniface. D'un autre côté, c'est la France qui a affranchi définitivement l'Église du régime romain, et qui, en établissant son pouvoir temporel, a assuré pour dix siècles l'indépendance du spirituel. Aussi comprend-on que, lorsque le pape plaçait sur la tête du roi barbare la couronne d'Occident, le peuple poussât cette acclamation : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat* (1).

Il n'est pas étonnant non plus qu'une poésie originaire de ces exploits à la fois guerriers et religieux, et revifiée par les croisades, se rattache directement à la papauté. Sous ce rapport, nos chansons de geste sont la traduction en chants populaires de la célèbre mosaïque de Latran dans laquelle saint Pierre donne l'étole à Léon III et l'étendard à Charlemagne. Aussi, dans la *Chanson de Roland*, l'empereur, avant de marcher contre l'émir Baligant,

> Recleimet Deu et l'apostle de Rome.

De même, Guillaume au Court Nez,

> Deu reclama et le baron saint Père
> Qui le deffende de la gent pautonière.

(1) Ozanam, *Études germaniques*, tome II, pages 60, 64, 133 et 145.

Renouart, dans le même poëme de la *Bataille d'Aleschamps,* s'écrie :

> **En Deu me fi et el baron saint Pière.**

C'était l'un des cris les plus ordinaires de nos chevaliers. Je rappellerai aussi que, dans l'énumération des conquêtes de Charlemagne, le trouvère de la *Chanson de Roland* rapporte qu'il a conquis au pape le tribut de l'Angleterre.

On a accusé Charlemagne d'avoir pesé sur le chef de l'Église, mais cette appréciation est au moins exagérée. S'il a mérité d'être appelé « le sergent de Dieu » et, comme Constantin, mais à plus juste titre, « l'évêque du dehors ; » s'il a été le bouclier et l'épée de l'Église, il a respecté sa liberté au dedans, et fait appliquer ses canons. « Les Capitulaires, dit D. Pitra, ont laissé intacte la suprématie de l'Église ; dictés et délibérés avec des évêques, ils n'ont, le plus souvent, réglé que ces questions mixtes où l'accord des deux puissances est indispensable (1). » Il faut ajouter que nos premiers rois, s'ils pesaient sur les élections ecclésiastiques, étaient peu disposés à dogmatiser. Ce sont les plus mauvais, notamment Chilpéric Ier, qui l'ont essayé.

D'ailleurs nos poëmes chevaleresques ont été composés trois siècles après les événements qu'ils racontent. Ils reproduisent l'idéal, non du siècle de Charlemagne, mais

---

(1) *Des canons et des collections canoniques de l'Église grecque.* Paris, 1858.

de l'époque où Louis VII écrivait à Henri II : « Je suis roi tout aussi bien que le roi d'Angleterre, mais je ne pourrais pas déposer le plus petit clerc de mon royaume (1). » Le souffle de Nicolas Ier et de Grégoire VII a passé sur le monde chrétien. Au point de vue des rapports du spirituel avec le temporel, les poëmes français se meuvent dans une atmosphère plus normale, plus épique, si je puis m'exprimer ainsi, que le *Ramayana*, et surtout que le *Maha-Barata*, qui a les allures d'un plaidoyer clérical, ce qui est une mauvaise condition pour la beauté et l'harmonie d'un poëme (2).

TURPIN OU DU CLERGÉ

Comment s'est introduit, dans la *Chanson de Roland* et ailleurs, cet étrange personnage de Turpin, archevêque de Reims, que le trouvère a rendu si touchant et si épique ? Pour le bien comprendre, il faut se rappeler qu'il y eut successivement, dans les premiers temps de la monarchie, deux types de prélats : d'abord l'évêque gallo-romain, et ensuite l'évêque frank.

---

(1) Cité par Hippeau, dans l'introduction à la *Vie de saint Thomas le Martyr*. Caen, 1859.

(2) Voir notamment pour le *Maha-Barata*, le tome III, à la page 137.

Les évêques gallo-romains, comme le témoignent leur poésie et leur prose, donnaient dans tous les raffinements du bel esprit, et ils employaient trop souvent des formes adulatrices envers les maîtres de la terre. Assurément, ces prélats ne manquaient pas de vertus; ils ont eu le courage d'un saint Loup, d'un saint Aignan, celui d'un pasteur qui se dévoue pour sauver son troupeau; leur héroïsme était celui du martyre. Mais il n'y eut pas, sous les premiers Mérovingiens, beaucoup d'exemples du genre d'énergie dont saint Nicétius fit preuve, lorsque, en présence du roi d'Austrasie, Théodebert, il interdit à ceux de ses leudes qui étaient excommuniés, l'entrée de la cathédrale de Trèves.

Les barbares étaient entrés de bonne heure et en assez grand nombre dans la vie monastique, et y avaient apporté leur fierté et leur indomptable énergie qu'ils y tournaient au bien. Charles Martel opéra une véritable révolution, lorsqu'il fit arriver aux évêchés des seigneurs de race franque. Il y eut en Germanie des apôtres qui étaient neveux de Pépin le Bref, qui avaient siégé dans les conseils de Charlemagne et commandé ses armées, comme saint Adalhard et saint Wala. Ce dernier dormait en plein air dans un sillon, avec une selle pour oreiller. L'idéal chevaleresque s'était substitué à celui des catacombes (1).

---

(1) H. Martin, *Histoire de France*, tome II, page 186. — Montalembert, les *Moines d'Occident*, tome II, page 272, 500 à 573. — Ozanam, *Études germaniques*, tome II, page 270-273.

La papauté prit parti contre cette nouvelle forme de l'épiscopat, qui, sauf l'hérédité, assimilait le monde ecclésiastique au monde féodal. Dès le règne de Charlemagne, et notamment aux conciles de 743, de 803 et de 813, il était fait défense aux évêques d'aller à la guerre ; mais ils continuèrent à se battre, parce qu'ils étaient d'une race guerroyante et parce qu'ils craignaient, s'ils ne le faisaient pas, que les biens de l'Église ne fussent envahis par les laïques. Sans nous ériger en apologistes de cet état de choses, il nous sera permis de faire remarquer que l'attitude belligérante et les habitudes chevaleresques des prélats avait, du moins, pour résultat de maintenir l'indépendance et la dignité du pouvoir ecclésiastique. D'ailleurs, le caractère religieux ou défensif de la plupart des guerres explique, justifie peut-être les entraînements guerriers auxquels les évêques franks n'étaient pas capables de résister.

Ainsi, quelques années même après le concile de Mayence, les prélats avaient recommencé à conduire leurs vassaux à la guerre. L'évêque d'Albi, en 844, détruisit, à la tête des populations de son diocèse, les troupes qui l'avaient envahi. Les abbés de Saint-Quentin et de Saint-Ricquier périssaient dans cette même guerre (1). Rien de plus remarquable que le rôle attribué par une tradition, qui est historique, à saint Émilien, évêque de Nantes, qui vint détruire un corps de Sarrasins

(1) H. Martin, tome II, pages 346 et 428.

auprès de la ville d'Autun (1). Il est inutile de citer d'autres faits, puisque la coutume était générale et se perpétua si bien qu'à la bataille de Bouvines les exploits guerriers de l'évêque excitèrent plutôt l'admiration que la surprise. Les ordres chevaleresques avaient continué et entretenu cette tradition.

La poésie s'inspira donc de l'histoire pour représenter les prélats sous cette forme. Ainsi, dans la geste des Lorrains, l'abbé de Saint-Amand veut jeter le froc pour venger la mort de Bégon. Turpin est le type le plus complet de ce genre de prélats, aussi bons prêtres que grands batailleurs :

Par granz batailles e par mult bels sermons,
Cuntre païens fut tuz tens campiuns....
Des les Apostles ne fut unc tel prophète
Pur lei tenir et pur humes atraire.

Cependant, cent ans après Charlemagne, certains prélats qui avaient porté les armes en ressentaient déjà des remords et des scrupules. Francon, évêque de Liége, qui avait combattu de sa personne contre les Normands, ne crut pas qu'il lui fût permis de toucher les choses saintes avec des mains qui avaient répandu le sang des hommes. Il fit prier le pape, et il en obtint d'ordonner deux de ses clercs pour remplir à sa place les fonctions épiscopales (2). Peu à peu, le type exclusivement clérical, celui

(1) *Notice sur saint Émilien, évêque de Nantes*, par l'abbé Cahour. Nantes, 1859.

(2) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, livre LIV, 39.

du martyr, le type de saint Thomas de Cantorbéry, a fini par prendre le dessus, même dans l'imagination des peuples où saint Bernard a détrôné Turpin. C'est pourquoi ce personnage de Turpin, cher à l'ancienne poésie française, nous paraît aujourd'hui si extraordinaire ; c'est pourquoi il était nécessaire de se reporter à l'époque de Charles Martel, pour rappeler que ce type est la reproduction aussi fidèle qu'intéressante d'une réalité historique.

CHARLEMAGNE OU DE LA ROYAUTÉ

De même qu'on a représenté quelquefois Charlemagne comme un oppresseur de l'Église, on a cherché aussi à lui ôter son caractère germanique pour en faire un empereur romain. C'est encore une erreur. Lorsque les Franks placèrent l'Austrasien Pépin sur le pavois, ce fut la royauté barbare qu'ils relevèrent. Malgré son titre impérial, malgré l'organisation officielle calquée sur celle de l'empire, Charlemagne reste essentiellement germanique (1).

Ce qu'il importe de constater, c'est que le Charlemagne de la *Chanson de Roland* appartient aux mœurs barbares. Ce n'est ni un César romain, ni un khan tartare. C'est

(1) Ozanam, tome II, page 341. — L. Gautier, pages 13 et 40.

un kœnig germanique, un pasteur du peuple, comme on appelle le roi dans le poëme de *Béowulf*.

D'abord, le pouvoir royal, dans les idées des trouvères de cette époque, émane encore conditionnellement de la nation. Ainsi, dans la chanson des *Enfances Guillaume*, Louis le Débonnaire dit en recommandant son fils à Guillaume au Court Nez :

« Celui lairai mes chastels et mes marches,
« Et ma corone, se li François li laissent. »

Telle était l'origine de l'autorité royale, mais cette autorité, depuis la conversion au christianisme, était rendue inviolable par le sacre. D'un autre côté, elle n'était pas absolue, et c'est là encore une condition favorable à l'épopée. « Charlemagne, disent les auteurs de l'*Histoire littéraire* (1), au milieu de ses ducs et de ses comtes, n'est que le président du conseil. Quand les chefs ont parlé, il doit suivre l'avis du plus grand nombre. » Le trouvère de Roland l'a exprimé dans ce vers qui est comme une déclaration constitutionnelle :

« Par cels de France voelt il del tut errer. »

Charlemagne dit bien au comte Gane qu'il partira pour Saragosse parce que le roi le commande; mais cet ordre est fondé sur le choix que les Français ont fait de

(1) Tome XXII, page 474. — L. Gautier, page 14.

Gâne. Le prince a revêtu leur décision de la formule exécutoire.

Le Charlemagne de la *Chanson de Roland* représente exactement la royauté telle que l'ont faite « le sang des Germains et la consécration de l'Église, la royauté idéale, c'est-à-dire une autorité sanctifiée et contenue (1). » Charlemagne est supérieur sous ce rapport au roi Daçaratha du grand poëme indien, qui est trop absolu, et au roi Kaus, du *Schahnameh*, qui n'est pas obéi du tout et à qui l'on ose dire qu'il serait mieux dans une maison de fous que sur un trône. C'est aussi l'écueil sur lequel devait échouer l'épopée française. Mais, dans la *Chanson de Roland*, avec quelle vénération et quel amour les Français parlent de Charlemagne ! Olivier dit :

Karles li Magnes de nos n'avrat aïe;
N'ert mais tel home desqué à Deu juise.

Turpin, avant de mourir, s'écrie :

Je ne verrai le riche emperéur !

Roland, dans ses derniers moments, se rappelle aussi

De Carlemagne sun seignor ki l' nurrit !

Il en est de même dans les autres poëmes, voir *li Char-*

---

(1) Montalembert, les *Moines d'Occident*, tome Ier, page 27.

rois de Nysmes, vers 155, les *Quatre Fils Aymon*, vers 215 :

Pour le plus vaillant roy qui jamais n'estera.

Bientôt, sous l'influence des idées féodales et pour plaire aux seigneurs, les trouvères ont fini par faire de Charlemagne et d'Arthur des radoteurs, des Cassandre, joués par leurs vassaux. La tradition confond alors Charlemagne non plus avec Charles Martel, mais avec Charles le Chauve. Quelques paroles de Gane font pressentir cette tendance.

Un autre grand caractère de la royauté dans les poëmes français, c'est d'être légitime. Tel est le sens principal de l'expression *droit* empereur, qui y revient si souvent.

Aussi la monarchie est-elle considérée dès lors comme le palladium de la France :

Puis que Franchois ont roy, n'y arons raenchon!

crient les assiégeants, lorsqu'ils entendent dire que les Parisiens ont élu Hugues Capet.

Il y a encore une circonstance à signaler, et c'est celle qui grandit le plus Charlemagne. Je veux parler de la protection directe de la Providence. Dieu renouvelle le miracle de Josué pour lui laisser le temps d'achever la destruction de l'armée de Marsile. Dans un combat contre Baligant, il allait périr si Dieu n'eût détourné le

coup. Il reçoit des songes. Un ange veille sur lui. Dieu l'aime :

Oiez, Seigneur, com Diex ot Karlon chier,
Qu'il nel laissa honir ne vergoingnier (1).

Dans *Agolant*, on le compare à un ange :

Ange ressemble du ciel jus devalé (2).

La protection de Dieu lui donne presque un caractère sacré. On ne dit pas, il est vrai, de Charlemagne comme de Rama qu'il guérit l'âme ; mais il bénit ses guerriers (3).

En résumé le Charlemagne de la *Chanson de Roland* réalise le plus bel idéal du roi des rois. Je le trouve plus grand et surtout plus complet que Daçaratha, qu'Agamemnon, qu'Attila. Si l'on ne connaissait l'origine de Roland, on ne comprendrait pas que notre trouvère eût pu produire un héros encore plus grand que son Charlemagne.

DE LA TRADITION NATIONALE

Les diverses épopées des Arians, et il n'y a que les Arians qui aient des épopées, ne rendent pas le vieil idéal mythi-

(1) *Gaydon*, page 8, édition de MM. Guessard et S. Luce.
(2) Édition Bekker, page 163.
(3) Voir *Agolant* (Aspremont), vers 33, et la *Chanson de Roland*, édition Müller, vers 3066.

que de leur race d'une manière abstraite ou allégorique ; mais, comme nous l'avons déjà indiqué, chaque nation a marié ce type primordial au souvenir d'un fait historique qui lui est propre. Ainsi, dans le *Ramayana*, l'action fondamentale, c'est-à-dire la défaite du dragon par un dieu incarné et uni à une femme fatale, rappelle en même temps le triomphe des Arians-Indous sur les indigènes du Dekkan et la conquête de l'île de Ceylan avec le concours de ces indigènes soumis. L'*Iliade* rappelle la lutte des Hellènes de la Péninsule contre les populations des cités de l'Asie-Mineure. Dans la dernière rédaction des *Niebelungen*, l'antique fable de Sigurd, comme M. Amédée Thierry l'a démontré, a été remaniée sous l'influence d'une situation créée par l'invasion des Hongrois, etc. Ce caractère important ne manque pas à l'épopée française, qui est inspirée par l'union libre de la monarchie avec l'Église et par l'esprit des croisades, qui en a été la conséquence.

C'est l'esprit des croisades qui a revivifié et consacré le souvenir des luttes de Charles Martel et de Charlemagne contre les Sarrasins. La préoccupation de la croisade domine tous nos poëmes de l'âge d'or. Ce ne sont pas seulement les croisés de la *Chanson d'Antioche* qui jurent par le Saint-Sépulcre.

Dans *Raoul de Cambray*, Gautier s'écrie :

Par le sépulcre où Jhésu fu couchiés (1) !

---

(1) Page 156, édition de Leglay.

Dans le même poëme, Bernier, pour expier la mort de Raoul, dit :

Por l'amendise irai à Acre au port
Servir au temple, jà ni aura recort (1).

« Dieu, dit Ogier en détresse, si vous m'ôtez sain et sauf de ce tourment,

Vos chevaliers serai tôt mon vivant
Mer passerai en nef ou en calant
À Saint Sépulcre et à Jérusalem (2). »

Dans le poëme de *Girard de Viane*, dont l'action précède immédiatement l'entrée de Charlemagne en Espagne, un ange vient séparer Roland et Olivier qui se battent dans une île du Rhône et leur dit :

Dex le vos mande, de son ciel la amont,
Laissiez ester icelle aïrison,
Mais en Espagne, sor cel pueple fèlon,
Là esprovés qui es hardis ou non ;
Parmi la terre le roi Marsilion,
Là conquerrez par force le roïon
Sor Sarrazin à force et à bandon (3).

Lorsque, dans le poëme de ce nom, Fierabras vient

(1) Page 134. Voir aussi *Garin le Lohérain*, à la page 337 de la traduction de Paulin Pâris.

(2) Vers 6436, édition Barrois. Paris, 1842.

(3) *Poëtes français*, page 120. — Vers 3041 à 3047 dans l'édition de Bekker.

braver les chrétiens, le trouvère, après avoir raconté que ce héros encore païen a saccagé Rome et tué le pape, ajoute comme dernier trait d'horreur :

> Si tint Jérusalem, qui tant fait à amer,
> Et le digne sépulcre où Diex vaut susciter (1).

Nulle part ce caractère n'est plus marqué que dans la *Chanson de Roland*, qui est elle-même une croisade contre les Sarrasins. Un des païens, qui y combattent, a détruit le temple de Jérusalem et tué le patriarche. Enfin, l'œuvre se termine par une invitation directe à la croisade :

> Seint Gabriel de part Deu li vint dire :
> « Carles, semun les oz de tun empire
> Par force iras en la tere de Sirie,
> Reis Vivien si succuras en Imphe,
> A la citet que paien unt asise.
> Li chrestien te recleiment e crient. »

A la tradition nationale se rattache l'amour de la patrie, qui est très-vif dans nos poëmes chevaleresques. Le zèle religieux n'étouffe pas le patriotisme et il lui vient, au contraire, en aide parce qu'il élève et consacre l'idéal national.

« Défendre le christianisme contre les infidèles, dit avec raison le traducteur allemand de la *Chanson de Roland*, voilà le grand mobile ; mais les Franks mar-

---

(1) Vers 63 et 64, édition de MM. Krœber et Servois.

chent à la tête des autres nations, tout disposés à commencer le combat; le drapeau autour duquel tous les peuples se rangent, c'est l'oriflamme. Le triomphe de la bannière rouge de Saint-Denis, la victoire de Dieu, voilà ce qui fait l'orgueil et la gloire de la France. C'est à cela que la *Chanson de Roland* doit d'être une épopée nationale française. »

Notre patrie a deux caractères qui justifient l'amour des chevaliers français : sa supériorité et son charme. La supériorité de la France ne se discute pas : c'est un axiome dans nos ouvrages chevaleresques. Ainsi l'auteur de la chronique attribuée à Turpin dit que le Français est appelé libre « parce que la domination et l'éclat pardessus toutes les autres nations lui sont dus. » Jean Bodel l'affirme sans hésiter dans la *Chanson des Saxons* :

La corone de France doit estre mise avant,
Qar tuit autre roi doivent estre à lui apandant
De la loi crestienne qui au Deu sont créant

Un autre trouvère dit :

Quand Dex eslut nonnante et dix roiaume
Tot le meillor torna en douce France (1).

La vue seule des fleurs de lis inspire la terreur aux ennemis dans le poëme de *Hugues Capet* :

Car les armez de France sont de tel essient
Qui les voit en bataille, grande paour l'en prent.

(1) *Li Coronemens Looys*, vers 13-14. — Voir aussi la *Chanson de Roland*, édition Müller, vers 3032 et *passim*.

Pourquoi la France est-elle supérieure aux autres nations? Pour deux raisons : la première, parce que Dieu présida lui-même par ses anges au couronnement de son premier roi :

Le premier roi de France fist Dex par son commant,
Coroner à ses angeles dignement an chantant;
Puis le commanda estre en terre son sergent,
Tenir droite justice et la loi metre avant.
Cest commandemant tindrent après lui li auquant :
Anséys et Pépin, s'il furent conquérant,
Et Charlemaigne d'Aiz qui Dex parama tant (1).

La seconde raison est que Charlemagne a mis dans la garde de son épée une précieuse relique, le fer de la sainte lance :

Asez savum de la lance parler
Dunt Nostre Sire fut en la cruiz naffret.
Carles en ad l'amure, mercit Deu!
En l'oret punt l'ad faite manuvrer.

---

(1) La *Chanson des Saxons*. — Voir aussi *Histoire littéraire de la France*, tome XXII, page 481, et *Guillaume d'Orange*, par Jonckbloet, tome I, page 1, où est l'énumération des qualités exigées d'un roi de France :

Rois qui de France porte corone d'or
Preudons doit estre et vaillans de son cors;
Bien doit mener cent mille hommes en ost,
Parmi les pors en Espaigne la fort.
Et s'il n'est home qui li face nul tort,
Ne doit garir ne à plains, ne à bos,
De ci que l'ait ou récréant ou mort;
S'ensi nel fait, France a perdu son los.
Ce dit l'estoire, coronès est à tort.

Pur ceste honur et pur ceste bontet,
Li nums *Joiuse* l'espée fut dunet :
Baruns franceis ne l'deivent ublier :
Enseigne en unt de *Munjoie* crier;
Pur ço ne's poet nule gent cuntrester (1).

Dans la *Chanson de Roland* la supériorité de la France et exprimée par la qualification de *Terre-major* (2).

Le charme particulier à notre pays est exprimé par le mot *douce France*. Les Sarrasins eux-mêmes se servent de cette expression :

Tote iert la ville essiliée et gastée,
Et douce France et prise et conquestée (3).

Les mœurs des âges héroïques accordent une grande importance aux richesses et plus particulièrement à celles qui sont conquises sur l'ennemi, au butin. C'est

---

(1) La *Chanson de Roland*, édition de Müller, vers 2503.

(2) On dit aussi France la *louée*, la *garnie*, la *prisée*, les Sarrasins emploient ces expressions :

Et quand je vin de France la loée.
(*Agolant*, vers 792.)

On trouve dans *Parise la Duchesse*, à la page 10, *la Grant Région*. Ce sont les Sarrasins eux-mêmes qui ont donné à la France le nom de *grande terre*. Voir *Invasions des Sarrasins en France*, par Reinaud, page 7.

(3) *Li Covenans Vivien*, page 169, édition de Jonckbloet. — La *Chanson de Roland, passim*. — *Raoul de Cambray*, page 229. — La *bataille d'Aleschamps*, vers 2804. — *Garin le Lohérain*, page 69 de la traduction de Paulin Pâris.

un signe de vérité et de naïveté qui se retrouve dans nos poëmes et dans nos chroniques rimées :

> Dex! quel eschec fu illuec conquestez!
> Chascuns en ert menanz et asazez (1).

> Moult avint bien Tangré la nuit premièrement,
> Plus valut li eschès de trois mil mars d'argent;
> Aus barons qu'il ama en fist riche présent,
> Por ce monta en pris en l'ost moult durement (2).

Roland parle aussi du butin, mais incidemment. En général, l'amour du butin n'a pas, dans les chansons françaises, le caractère d'âpreté qui peut choquer quelquefois dans les *Niebelungen*, où la possession d'un trésor est le principal nœud de l'action comme dans l'expédition des Argonautes.

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 6981.
(2) La *Chanson d'Antioche*, chant IV-XXVII.

III

LE CYCLE ET SES DIVISIONS

La *Chanson de Roland* n'est pas une œuvre isolée : elle fait partie d'un cycle complet et fort étendu, dont nous allons essayer de donner une idée.

Les œuvres allégoriques et satiriques, les chroniques rimées et les romans d'aventures proprement dits ne rentrent pas dans les classifications suivantes.

LES TROIS MATIÈRES

C'est à la poésie française elle-même qu'il faut demander des indications sur l'ensemble de notre cycle cheva-

leresque. Écoutons d'abord Jean Bodel, le trouvère de *la Chanson des Saxons* :

Ne sont que trois *matières* à nul home antandant :
De France, de Bretaigne et de Rome la grant.
Et de ces trois matières n'i a nule semblant :
Li conte de *Bretaigne* sont si vain et plaisant;
Cil de *Rome* sont sage et de san aprenant;
Cil de *France* de voir chascun jor apparant.

La matière que Jean Bodel appelle de Rome comprend toute l'antiquité sacrée et profane. La matière de Bretagne ou de la Table-Ronde comprend les chansons relatives soit à la cour du roi Arthur, soit à la recherche d'un vase my tique, le Graal, qui aurait servi à la cène de Notre-Seigneur. Nous laisserons complétement de côté dans ce travail les matières de Rome et de Bretagne pour ne parler que de celle de France à laquelle appartient la *Chanson de Roland*, et qui, en outre, est supérieure aux deux autres, parce que la France est la première nation du monde, comme nous l'avons vu plus haut.

On a aussi désigné la matière de la France par le nom de *cycle carlovingien*. Cette dénomination paraît bonne, soit qu'on sépare du cycle, soit qu'on y rattache les chansons dont l'action se passe sous la première ou sous la troisième race.

Il est difficile de savoir le nombre de poëmes qui ont été composés sur la matière de France. Nous en connaissons environ quatre-vingts, écrits en vers de dix ou douze pieds, ordinairement divisés en strophes inégales, d'une même assonance ou monorimes. L'étendue de ces

poëmes ou, pour les appeler par leur nom, de ces *chanson de geste* varie extrêmement. Les plus anciennes, aussi les meilleures, sont courtes, en vers de dix pieds et divisées en strophes assonantes.

La matière de France a aussi ses divisions qui, comme celle en trois matières, nous a été donnée par nos anciens poëtes et qui, à ce titre, mérite d'être conservée. Assurément, elle a quelque chose d'artificiel, mais il serait peut-être difficile d'en trouver une meilleure.

Voici ce que dit le trouvère inconnu de *Doon de Mayence :*

> Bien sceivent li plusor, n'en sui pas en doutanche,
> Qu'il n'éut que III *gestes* u réaume de Franche.
> Si fu la premeraine de *Pépin* et de l'ange;
> L'autre après de *Garin* de Monglane la franche;
> Et la tierce si fu de *Doon* de Mayence (1).

La *matière* de France se divise donc en *gestes.* C'est l'expression consacrée ici pour dire famille ou descendance (2). Cette division, inspirée par les idées du temps, est chère à nos anciens poëtes, qui ont fait entrer leurs héros de gré ou de force dans l'une des trois descendances, et qui ont même inventé des héros intermédiaires pour combler les lacunes ou pour donner des ancêtres à qui n'en avait pas encore. Avant d'indiquer les caractères propres à chaque geste, mentionnons certaines œuvres,

---

(1) Édition de M. Pey.

(2) Geste signifie aussi histoire. Voir la *Chanson de Roland,* édition Müller, vers 788 et 1685.

comme le cycle des Lorrains, qui font bien partie de la *matière* de France, mais qui n'ont pas leur place dans l'une des trois *gestes* ou qui n'y entrent que difficilement (1).

LES TROIS GESTES

Voici comment un de nos trouvères apprécie la geste de Garin :

> . . . . des III gestes que Damedieu créa,
> Et pour garder sa loi dedens Frenche estora,
> L'une est de Garin de Monglane decha
> Qui tout chel Toulousan de paiens délivra,
> Et tout le Nerbonnais et Orange combra,
> Venice (2) sur la mer et Biaulande aquita,
> Puille et Calabre aussi et quanque il i a.
> Chele geste ama Dex et bien le demonstra,
> Que sus trestoute l'acrut et assaucha (3).

---

(1) Charles d'Héricault, *Essai sur l'origine de l'épopée française*. Paris, 1860.

(2) C'est peut-être Vauvenice dont il est fait mention dans *Parise la Duchesse* :

> « Il tenait Vavenice et la terre anviron
> « Beaucaire et Taracon et Valence anviron.

(3) *Doon de Mayence*, page 241.

La geste de Garin est encore mieux caractérisée dans les vers suivants :

La tierce geste, qui molt fist à proisier,
Fu de Garin de Monglaive le fier.
De son lignaige puis je bien tesmoignier
Que il n'i ot ne coart ne lammier,
Ne traïtor, ne felon losangier.
Ainz furent saige, et hardit chevalier,
Et combattant et nobile guerrier.
Ainz roi de France il ne vorent boisier,
Lor droit seignor se prenoient d'aidier
Et de s'onor en toz sens essaucier.
Crestienté faisoient avancier
Et Sarrasins confondre et essilier (1).

La pureté du lignage de Garin tient à ce que cette geste a été groupée autour de Guillaume au Court Nez, le type de l'héroïsme germanique dans le midi, le Cid de la France.

La famille de Doon de Mayence, au contraire, a donné le jour au traître de la *Chanson de Roland*, à Gane, « al cuvert Ganelon. » Aussi cette geste est-elle appelée la *false*, c'est-à-dire celle qui est traître. Lorsque Savary de Champagne aspire à la main de l'héritière du royaume de France, Hugues lui démontre qu'il ne peut l'obtenir,

Car de Guennellon furent vo millour anchessour;
Onquez bien ne pensèrent vo parent l'y millour (2).

et il le tue.

---

(1) *Girard de Viane*, page 2. Reims, 1850.
(2) *Hugues Capet*, page 35.

Mais il ne faut pas attribuer un caractère absolu à ces qualifications.

Le trouvère de *Doon de Mayence* caractérise la *false* geste de la manière la plus avantageuse, et sans restriction, dans une longue énumération où Gane n'est même pas nommé, et qui aboutit à Godefroy de Bouillon (1) :

Godefrei en sailli, qui puis fu roy puissans
Là en Jérusalem, oustre les mescréans.
Cheste geste ama Dieu; sainte fu et vaillans.
Encore i a des hers, grant es li apparans
Que meillor gent n'en a, tant com Dex est puissans.

Le chantre des *Quatre fils Aymon* ne trouve aussi que des expressions d'éloge pour la *false* geste à laquelle appartient le héros de sa chanson :

Je vous chanterai une bonne chansons :
Oncque meillor n'oystes, bien dire le puest hons,
Car c'est des vaillans hoirs du piéux contes Doons,
Cil qu'on dist de Mayence, que tant fu vaillants hons,

Le trouvère de *Girard de Viane*, qui célèbre un héros appartenant à une autre geste, est plus désintéressé ; il va faire la part du bien et du mal :

Et l'autre [geste] après, bien est drois que je die,
C'est de Doon à la barbe florie
Cil de Maiance, qui tant ot baronie.
En son lignaige ot gens fière et hardie :
De tote France éussent seignorie

(1) Page 241.

Sé il ne fuissent plain de tel félonie.
De cel, où tant ot de boïdie,
Fu Guenelons, qui, par sa tricherie,
En grant dolor mist France la garnie
Dont furent mort entre gent paiennie
Li XII Per de France.

Il compare ensuite les membres félons de cette geste aux anges déchus.

La *Chanson de Roland* appartient à la troisième geste, appelée de *Pépin*, de *Charlemagne* ou plus communément du *roi*. De même que la *matière* de France, comme nous l'avons vu plus haut, est supérieure aux deux autres, la *geste* du roi est la première des trois :

La tierche geste après, *celle qui miex valait*
Chele fu de Pépin (1)....

A saint Denise, en la maistre abaïe,
Dedans I livre de grant ancesserie,
Truëve on escrit, de ce ne dout je mie,
N'ot que III gestes en France la garnie.
Dou Roi de France est la plus seignorie
Et de richesse et de chevallerie (2).

La geste du roi doit sa supériorité à Charlemagne et surtout à son neveu Roland. Aussi les trouvères se sont-ils appliqués, comme pour Guillaume au Court Nez et pour Doon de Mayence, à chanter leurs ancêtres et même à leur

(1) *Doon de Mayence*, page 242.
(2) *Girard de Viane*.

en imaginer, soit en créant de nouvelles fictions, soit en y rattachant des fables déjà connues :

Cou est du roi Floire l'enfant
Et de Blancheflor la vaillant
De qui Berte as grans piés fu née.
Puis fu en France couronnée.
Berte fu mère Charlemaine (1).

Mais avant de donner le jour à Charlemagne, Berte avait eu de Pépin la mère de Roland :

Li premiers des enfants, de ce ne doutez mie,
Que Pépin ot de Berte, la blonde, l'eschevie,
Orent-ils une fille sage et bien enseignie :
Femme Milon d'Ayglent, moult ot grant seignorie,
Et fu mère Rollant, qui fut sans couardie,
Ainz fu preus et hardis, plains de chevalerie.
Apres ot Charlemaine à la chière hardie (2).

Ainsi la plupart des œuvres de la geste se groupent autour d'un même personnage à peine historique. La *Chanson de Roland* n'y a pas simplement sa place comme les autres. Roland est la cause de ses propres ascendants. Mais ce n'est pas seulement la geste du roi que domine la préoccupation du désastre de Roncevaux. Il est annoncé, même avec des détails précis, dans *Girard de Viane*, qui semble n'en être que le prélude (3). C'est en revenant

---

(1) *Floire et Blancheflor*, édition de M. Duméril.
(2) *Berte aux grans piés*, édition de P. Pâris, page 188.
(3) Vers 3010 et 4050 de l'édition de Bekker. — Introduction de M. Tarbé, page XXV.

de Roncevaux que Charlemagne donne Narbonne à conquérir à ses chevaliers et c'est le sujet de la chanson d'*Aymeri de Narbonne* (1). Le même Aymeri

Le destrier heurte des esperons d'argent
Que il conquist soz Sarragouce el champ
Quand Karlemaine alla venger Rollant (2).

Dans la *Chanson des Saxons*, il est dit que c'est la nouvelle de la défaite de Roncevaux qui a fait prendre les armes aux Saxons. Le même souvenir se retrouve dans *Gaydon*, dans *Huon de Bordeaux* et dans presque toutes les chansons de geste (3). C'est un crime à leurs yeux d'oublier le désastre de 778, *le grand deuil :*

Ha ! barnage de France, comme avez oublié
Le grant duel de Rollant guerpi et trespassé (4).

L'aventure même de la *Chanson de Roland* est reproduite avec les mêmes détails dans le poëme intitulé : *li Covenans Vivien* (5).

Le retentissement de l'aventure de Roncevaux a été

---

(1) Jonckbloet, *Guillaume d'Orange,* tome II, page 13. — La *Chanson de Roland,* édition Müller, vers 3684.

(2) *Guillaume d'Orange,* tome Ier, page 16.

(3) La *Chanson des Saxons,* page 12. — *Huon de Bordeaux,* page 171.

(4) *Aye d'Avignon,* édition de Guessard et Meyer, page 11.

(5) Parmi les passages où cette ressemblance de détail est le plus frappante, j'indiquerai les vers suivants de l'édition de Jonckbloet : 288, 292, 598, 673, 755, 1418, 1426, 1472, 1481, 1490, 1495, 1558, 1787.

immense en dehors de la France. L'Espagne, l'Italie, la Scandinavie, l'Allemagne ont consacré dans les monuments et dans les traditions la mémoire de Roland, qui se retrouve jusqu'en Turquie et en Colchide. Gane est cité comme criminel à la suite de Judas et de Pilate pendant le moyen âge (1). Mentionnons aussi que le grand poëte du moyen âge n'a pas omis de nommer Roland et Gane (2). En entrant dans le cercle des traîtres, Dante entend un cor retentissant :

Dopo la dolorosa rotta, quando
Carlo Magno perde la santa gesta,
Non sonò si terribilmente Orlando.

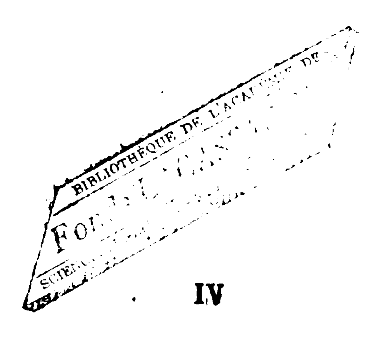
et il rencontre Gane parmi les traîtres :

Gianni del Soldanier credo che sia
Piu la con Gannellone e Tribaldello,
Ch'apri Faenza quando si dormia.

---

(1) Voir l'édition de Génin, page xxi.
(2) Chants xxxi et xxxii de l'Enfer et le chant xviii du Paradis.





IV

LES SENTIMENTS ET LES IDÉES

Après avoir recherché à quelle source a été puisée l'inspiration de notre épopée et quels en sont les liens avec l'histoire, après avoir donné une idée de l'ensemble du cycle chevaleresque, nous allons essayer d'en déterminer le caractère au point de vue des idées et des sentiments qui y sont exprimés. Nous laisserons, autant que possible, la parole à nos trouvères dans une série de citations empruntées à leurs meilleures productions.

Occupons-nous avant tout des rapports avec le monde surnaturel.

LE MERVEILLEUX

Si le merveilleux n'est pas franchement fantastique et destiné au seul divertissement, il faut qu'il soit sérieux e

qu'on y croie : ainsi les féeries de l'Arioste amusent, tandis que celles de la *Henriade* ne peuvent apporter au lecteur qu'un insurmontable ennui. Le sérieux du merveilleux est peut-être le trait le plus caractéristique de l'épopée (1). Encore faut-il que ce merveilleux soit de l'ordre divin, et non pas du merveilleux humain, c'est-à-dire de la magie, quand même on supposerait que la croyance y est complète et générale. Du moment que l'action surnaturelle, au lieu d'être exercée par la Providence ou le Destin, c'est-à-dire par Dieu, appartient à des êtres qui ne sont pas envoyés de Dieu, mais armés d'une puissance surnaturelle acquise par des voies plus ou moins illicites, on peut produire des effets de terreur ou d'intérêt, mais il faut renoncer au caractère épique (2). La magie a été, nous le rappellerons bientôt, une des causes de décadence de l'épopée chevaleresque au moyen âge.

Autant l'intervention du sorcier rabaisse le héros, autant la protection divine le relève. Jamais l'homme abandonné à lui-même ne s'élèvera, même au point de vue de l'art, aux hauteurs qu'atteint le héros guidé et protégé par la Providence, le héros qui est le complice de Dieu.

---

(1) « Dans les œuvres des véritables poëtes épiques, rien n'est imaginaire, rien n'est arbitraire. Le merveilleux même que nous y voyons n'est qu'une décomposition, quelquefois une parodie de l'antique traduction religieuse. Ce n'est pas une invention du poëte. » (Mickiewicz, *Les Slaves,* tome Ier, page 272).

(2) Je m'écarte ici de l'opinion exprimée par les savants auteurs de l'*Histoire littéraire de la France,* qui admettent le merveilleux, même inférieur, pourvu que l'auditoire y croie. (Tome XXII, page 268.)



C'est là qu'est la grandeur. En tout cas, je le répète, c'est la seule condition où puisse se produire la véritable épopée. Dans les poëmes de l'antiquité, les héros sont toujours guidés par la divinité, et le plus souvent dieux eux-mêmes. Ce qui fait la grandeur de Rama, c'est l'incarnation de Vishnou. Bien qu'il soit fils d'un dieu, Arjouna, avant de combattre ses ennemis, va demander à la divinité la force, je dirais presque la grâce, sans laquelle il reconnaît lui-même qu'il ne serait pas capable de vaincre (1). Achille n'a pas plus de fierté qu'Agamemnon, il n'est pas plus brave que Diomède ; mais il est le fils de Thétis. Ulysse est guidé par Minerve. Cette condition manque complétement au héros arabe Antar. Aussi le poëme qui le célèbre est-il un simple roman, dépourvu du caractère épique. En peinture et en sculpture, le surnaturel est aussi l'expression la plus élevée de l'art (2).

J'ai déjà eu occasion de signaler l'intervention de Dieu en faveur de Charlemagne dans *la Chanson de Roland*. Olivier et Thierry sont aussi sauvés miraculeusement (3). Ce merveilleux se retrouve dans tous les poëmes français du genre sérieux. Contentons-nous d'indiquer ici quelques-uns des passages où l'assistance divine se manifeste

(1) Tome III, page 206. Si le *Ramayana* et le *Maha-Barata* dépassent quelquefois les limites du merveilleux sérieux, c'est dans les incidents qui ne tiennent pas à l'essence du sujet, et qui doivent avoir été ajoutés à la donnée primitive. Il faut aussi faire la part des métaphores dont le sens nous échappe quelquefois.

(2) Rio, *De l'art chrétien*, introduction.

(3) Vers 1316, 2454, 3923, etc. Edition Müller.

dans le cycle semi-historique de Guillaume au Court Nez et dans la chronique rimée d'Antioche.

Dieu protége Vivien dans un terrible combat où il est déjà blessé :

Granz fu l'estors, longuement a duré.
De pasmoison s'est Viviens levé;
De son bliaut li ont les flans bendez,
En un cheval est Viviens monté;
Par mi son cors avoit V plaies tieus,
De la menor morust uns amirez;
Mes Dex le tint et sa grant poestez (1).

Guillaume au Court Nez était brave, et il était aussi aidé de Dieu :

Li cuens Guillaume ot moult la char hardie,
Et Damledeu li estoit en aïe.

Or, n'a Guillaume mes secors ne aïe
Fors Damledeu, le fil sainte Marie (2).

Aussi Guillaume dans un grand danger implore-t-il l'assistance divine qui ne lui fait pas défaut : il est en fuite et seul :

En son un val XV rois encontra.
Quand voit li cuens que plus paiens n'i a,
Escordement Damledeu réclama;
Très bien s'afiche par mi els s'en ira

(1) *Li Covenant Vivien*, vers 1404-1410. Voir aussi le vers 1889.
(2) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 446 et 516.

Et, se Deu plest, outre s'en passera.
Cuer li revint, hardement recovra,
Saint Esperit la force li doubla (1)....

Dans la *Chanson d'Antioche* (2), Godefroy de Bouillon fait le guet; les Sarrasins l'assaillent à l'improviste :

Or chevalche li dus, Diex soit à cel besong!
Es-vous parmi l'ost Dieu, poignant à esperon,
Saint Jorge, saint Domitre, qui vienent abandon.
Li dus nes conut mie, à eus ne tint raison;
Or, s'en tornent ensemble tot troi li compaignon.
Sarrasin ont connu la sainte légion :
Fuiant s'en sont torné, li encresmié félon.

Un Sarrasin décoche un trait empoisonné à Enguerrand de Saint-Pol,

Son escu li perça et son aubert doublier,
Par dessous les costés li fit le fer glacier :
Dame Diex le gari, en char ne pot touchier.

En résumé c'est Dieu, ce sont les saints ou les anges qui protégent nos héros dans les poëmes français de l'âge d'or. A cette époque il n'existe aucune trace d'intervention de fée ou de sorcier en leur faveur. Nous trouvons bien çà et là, dans la *Chanson de Roland*, quelque men-

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 1015. Voir aussi une belle prière à Dieu aux vers 580 et 1043. Dans *Fierabras*, les Français reçoivent un secours inattendu par le mérite de saintes reliques, page 159.

(2) III, 35, et V, 20; pages 136 et 224 de la traduction de Mme la marquise de Saint-Aulaire.

tion de sortiléges et de diablerie : Signorel est désigné comme un magicien ; c'est Satan qui a donné un bouclier au païen Abisme ; mais la manière même dont ces ressorts sont employés vient à l'appui de ce que nous disions. Ainsi, tandis que Dieu et ses anges favorisent les Français, le diable, d'où procède toute magie, apparaît de temps à autre comme complice des Sarrasins, des ennemis de Dieu. C'est avec le même sentiment instinctif ou le même art que Valmiki, dans le *Ramayana*, fait intervenir les dieux en faveur de Rama et la magie au secours de Ravana. Ces apparitions sont, du reste, fort rares dans la *Chanson de Roland ;* non-seulement elles ne sont pas liées à l'action principale ; mais elles ne sont même pas le nœud d'un incident. Il faut, d'ailleurs, se garder d'attribuer à certains mots dans les poëmes de l'âge d'or, une signification qu'ils n'ont acquise que plus tard. Ainsi le *géant*, qui a pris dans la suite de si étranges proportions, indiquait primitivement un homme d'une taille au-dessus de l'ordinaire : Fierabras, qui est désigné ainsi, n'avait cependant qu'un pied de plus en hauteur qu'Olivier. Or, ce dernier était connu pour sa petite taille (1).

---

(1) Voir la note de la page 107 dans *Raoul de Cambray.*

DE LA PIÉTÉ

Dans certaines épopées, comme l'*Iliade* et les *Niebelungen*, les passions humaines dominent; dans d'autres, c'est le sentiment exalté du devoir. A cette catégorie appartiennent le *Ramayana* et la *Chanson de Roland*. Ce n'est aucune passion humaine, c'est la vertu même qui inspire Roland, Olivier, Turpin, car on ne peut pas appeler passion le sentiment de l'honneur et le soin de leur propre réputation. Le *Ramayana* et la *Chanson de Roland* sont comme de la morale en action : on peut inviter sans réserve à l'imitation de Rama et de Roland. Ce sont des saints, ce qui leur donne un degré de grandeur au-dessus des autres héros épiques. Tel est aussi le caractère de Guillaume au Court Nez ; non-seulement il est

> Le meillor hom qui onc béust de vin (1),

mais le service de Dieu est le but de toute sa vie :

> Moult se péna toz jorx de Dieu servir,
> Et de sa loi essaucier et chérir.

Il finit par se faire moine et a sa place dans les *Acta Sanctorum* :

> Tant fist en terre qu'es ciex est coronez (2).

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, page 347. — L. Gautier, I. 93.
(2) *Li Charrois de Nysmes*, vers 13.

Aussi le récit de la vie des chevaliers, et notamment de celle de Gérard de Roussillon, était-il traité dans les abbayes comme légende des saints :

Quar on lit au mangier, c'est chose toute certe,
Ainssin comme de sains les fais Girart et Berte.

Le sentiment religieux des chevaliers français se manifeste avec éclat dans toutes les grandes circonstances de leur vie. Ainsi, même lorsqu'il n'y a pas à proprement parler de miracle, le héros ne s'attribue pas ses propres succès :

Voit le Guillaumes, Damledeu en loa,
Lui et sa mère doucement réclama,
De cele honor forment le mercia (1).

Au moment où Olivier déjà blessé va combattre le terrible Fierabras, Charlemagne ne pense qu'à prier Dieu :

« Hé Dius, dist Karlemagnes, biaus rois de maïsté,
De mon dru Olivier praigne vous en pitié,
K'encore le revoie harlige et en santé ! »
De son mantel de soie a son cief couverté.
A sa capele vint, le cief tint incliné,
Puis a du crucefis let II piés accolés;
Humelement de cuer à Jhésu réclamé
K'il en aïde soit Olivier, son privé (2).

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 1494. Voir aussi les vers 6016, 6221, 6838.

(2) *Fierabras*, page 24, édition de MM. Krœber et Servois.

Après la prise de Mautrible, le même empereur voit défiler ses chevaliers victorieux ;

Vers le ciel regarda par grant humelité :
« Sire, père de glore, tant m'avés hui amé
« Et donné en cest siucle si très grant poesté!.... »
Puis a seignié son cief, s'a le ciel encliné (1).

La confiance dans la divinité est telle que, chrétiens ou musulmans, les combattants sont toujours occupés à établir une comparaison entre la puissance de leurs dieux. Vivien dit à ses compagnons pour les rassurer :

Nos somes juesne et bacheler de pris,
Se avons armes tot à notre devis,
Et bons chevaus, coranz et arabiz,
Et bien créons el roi de paradis,
Que il fu morz et puis fu surrexis;
Et cil paien croient en or marsiz.
Tuit lor Deu sont doloreus et chétis;
Li nostre Dex vaut mielz que cent et dis (2).

Guillaume au Court Nez, assailli par les Sarrasins, s'écrie :

— Dex, dit Guillaumes, or ai de vos mestier,
Secorez, sire, le vostre chevalier!
Lors esperonne par delez un rochier.
Paien il crient : « N'en irez, losengier!
Ja vostre Deu ne vos aura mestier,
Ne vos porra secorre ne aïdier (3). »

---

(1) *Fierabras*, page 155.
(2) *Li Covenan Vivien*, édition de Jonckbloet, vers 391.
(3) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 977. Voir aussi le vers 1008.

Dans une autre rencontre, deux chefs sarrasins disent au même « chevalier de Dieu » :

> N'aurez garant de vostre roi Jhésu (1) !

Dans la *Chanson de Roland*, Turgis, pour rassurer Marsile, ne trouve rien de mieux qu'une comparaison entre saint Pierre et Mahomet :

> Ne vos esmaïez unches :
> Plus valt Mahum que seint Père de Rume,
> Se lui servez, l'onur del camp ert nostre.

La *Bataille d'Aleschamps* contient un assaut théologique qui précède le combat par les armes et l'explique. On voit clairement que Guillaume et Aarofles ne se battent que pour témoigner de la puissance de Jésus ou de Mahomet (2). Le chrétien a demandé à son adversaire s'il lui a fait quelque tort et s'est déclaré prêt à le réparer ; le Sarrasin lui répond qu'il ne s'agit pas de cela :

> Dist Aarofles : « Moult as or fol pensé.
> Par Mahomet ! ne me vient pas à gré
> Que nus homs croie la Seinte Trinité,
> Né le bautesme, né la crestienté,
> Né que Jhésus ait point de poesté....
> Je me combat à toi, et sez comment :
> Crestienté qu'ele ne vaut néant....
> — Gloz, dist Guillaumes, de tot ce vos desment. »

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 1232.
(2) Vers 1370 à 1420.

Aussi, lorsque les Sarrasins sont vaincus, accablent-ils leurs dieux d'injures et de sévices (1).

Non-seulement chaque champion soutient la supériorité de sa foi, mais il exige que son adversaire s'y convertisse. On trouvera un bel exemple de ces dialogues dans les paroles échangées entre Charlemagne et Baligant avant leur combat (2). Il en est de même dans les chroniques rimées :

Renaut, dist Garsions, moult as esciant :
Car fais ce que te dis, par itel convenant
Que tu croies Mahom et no dieu Tervagant....
— Paien, ce dist Renaus, que vas-tu sermonant?
Né toi né tous tes dieus ne pris mie en besant.

Renaut Porquet est fait prisonnier et Garsion le vient sermonner de nouveau.

Di va, Renaut Porquet, que as-tu empensé?
Creras en Mahomet, n'en sa sainte bonté?
— Naïe, ce dist Renaus, né qu'en un chien tué (3).

Le paradis est promis au chevalier chrétien qui périrait dans le combat livré pour la cause de Dieu. Cette promesse se trouve dans tous les poëmes de la bonne

---

(1) Voir la *Chanson de Roland*, édition Müller, vers 2580 et suivants, et *Fierabras*, vers 116, 156 et 160, dans l'édition de MM. Krœber et Servois.

(2) Vers 3589. — La *Bataille d'Aleschamps*, vers 6538 à 6642.

(3) IV, 47 et 48.

époque. L'archevêque Turpin, avant la bataille de Roncevaux, adresse aux Français ce sermon :

« Chrestientet aidez à sustenir!
Bataille avrez, vos en estes tuz fiz,
Kar à vos oilz véez les Sarrasins,
Clamez vos culpes, si preiez Deu mercit!
Asoldrai vos pur voz anmes guarir;
Se vos murez, esterez seinz martirs,
Sièges avrez el greignor paréis. »
Franceis descendent, à terre se sunt mis,
Et l'arcevesque de Deu les benéist,
Par penitence lur cumandet à férir (1).

Dans la *Chanson d'Antioche* (2), l'évêque du Puy parle ainsi aux croisés :

Et non nostre Seigneur soient li escu pris.
Sor moi prens les peschiés, les grans et les petist;
Par nom de pénitence ferés sor Arabis.
Cil qui morra des nos, bien soit chascuns fis,
Avoec les innocens sera parés ses lis.

Aussi ne doit-on pas s'affliger de la mort d'un chevalier ni avoir d'inquiétude sur le sort de son âme :

Dis li vesque del Puy : « Por quoi vous démentés?
Laissiés ester cest dol et joie demenés,

(1) Édition de Müller, page 71.
(2) II, 17, et III, 27, — Voir aussi *Li Covenant Vivien*, page 375, et *Agolant*.

Et priés Dame Dieu, le roi de majestés,
Por nous, qui somes vif, que il en ait pités;
Quer sé Gouses est mors, l'arme iert à salvetés.

Mais c'est au moment de la mort que la piété du chevalier se montre de la manière la plus touchante. La mort de Roland est l'une des plus belles. Il y manque, cependant, un détail d'un effet poétique incomparable et qui se trouve, par exemple, dans le cycle des Lorrains quand le héros s'administre à lui-même la communion avec des brins d'herbe. C'est un des actes de foi les plus dramatiques. Voici les derniers moments de Bégon (1) :

« Glorious peres, qui tos tans fus et ies,
Aiez de m'ame et mercis et pitié.
Ha! Biautrix, gentis franche moillier,
Ne me verrez à nul jor desoz ciel.
Garins, biaus freres, qui Lohéraine tiens,
Jamais tes cors n'iert servis par le mien.
Mi doi afant, li fil de ma moillier,
Sé je véquisse, vous fussiez chevalier;
Or, vos soit pères, li glorious del ciel! »
Trois foilles d'erbe a prins entre ses piés,
Si les conjure de la vertu del ciel,
Por corpus Deu les reçut volontiers.
L'ame s'en va del gentil chevalier.
Or, en ait Diex et manaide et pitié.

Il arrive aussi qu'au lieu de dire ses fautes à Dieu, le

(1) *Garin le Lohérain*, tome II, page 239; dans la traduction de P. Pâris, page 244. — Voir dans le même ouvrage la mort de Huon de Cambray, page 318.

mourant se confesse à l'un de ses compagnons. Dans la *Bataille d'Aleschamps*, Guillaume au Court Nez assiste son neveu Vivien à ses derniers moments :

A s'aumonière mist Guillaumes sa main,
Si en tret hors de col beneoit pain
Qui fu seigniez sor l'autel Sain-Germain.
« Niés, dist li cuens, or te ferai certain,
De tes péchiez verai confès remain;
Je sui tes oncles, n'i as or plus prochain
Fors Damledeu le verai soverain;
En leu de lui serai ton chapelain;
A ce bautesme voil estre ton parrain ;
Plus vos serai que oncles né germains.... »
Vivien fist en son devant cliner,
Moult doucement le prist à acoler :
Toz li gehist, n'i lessa que conter
De ce qu'il pot savoir et remembrer.

Dans *Raoul de Cambray*, Bernier commence par maudire l'ennemi qui l'a frappé à mort : puis il se recueille et se ravise :

« Diex notre père, qui pardon fist Longis,
Par tel raison, si com moi est avis,
La soie mort pardonna à Longis,
Li doi-je bien pardonner autresis :
Je li pardoins : Diex ait de moi mercit ! »
A icet mot apella Savari.
De ses pichiés à lui confès se fit,
Car d'autre prestre n'avoit-il pas loisir.
III fuelles d'erbe maintenant li rompi.
Si le resut por *corpus domini*.
Ses II mains jointes anvers le ciel tendi,

Bati sa colpe et Dieu pria mercit;
Li oel li tremble, la color li noircit,
Li cors s'estent et l'anme s'en issi.
Diex la resoive en son saint paradis (1)!

Je rappellerai ici la piété des héros du *Schahnameh.* Ainsi Rustem, pendant une partie de la nuit qui s'écoula entre ses deux combats contre Sohrab, était resté prosterné faisant ses dévotions au Tout-Puissant. Rustem et Sohrab reconnaissent que leur force vient d'en haut. Sohrab proclame qu'il dispersera les Perses, avec l'aide de Dieu. Rappelons aussi les paroles de Rustem déjà citées. On trouvera bien çà et là dans le *Ramayana* et dans le *Maha-Barata* quelques sentiments fatalistes (2); mais ces sentiments sont en opposition directe avec le ton général de l'œuvre et évidemment ajoutés à une époque relativement récente.

DE L'IDÉE DU DROIT

L'un des caractères les plus saillants de nos épopées chevaleresques est la préoccupation du droit, préoccu-

(1) Page 327.

(2) « Le destin est irrésistible. » Tome III, page 69.—« L'homme ici-bas n'est pas libre dans ses actes ni maître de lui-même. C'est le destin qui le traîne à son gré çà et là dans le cercle de la vie. » Tome III, page 268. Ces exemples sont tirés du *Ramayana*. Pour le *Maha-Barata*, voir tome III, pages 70, 154, etc., etc. Tome IV, page 161.

pation qui correspondait à un besoin impérieux de l'esprit public pendant la première période du moyen âge. Au même ordre d'idées se rattachent les inventions reproduites, par exemple, dans *Reali di Francia* et dans la légende allemande de saint Annon, qui sont relatives, soit à l'origine des Franks, soit au droit de leurs princes à exercer l'empire. « Jamais, dit à ce sujet Ozanam, on ne produisit plus de titres faux, parce que jamais les peuples ne se montrèrent moins disposés à reconnaître les pouvoirs sans titres. Les imaginations étaient crédules, mais les consciences étaient exigeantes (1). »

Dans le poëme de *Raoul de Cambray*, le droit est toujours mis en avant (2) :

Diex soit au droit! à tort me laidangiez....
Car il ot tort, siens ne fu pas li drois....
Mais Diex et drois aida Berneçon tant....

De même, dans le cycle des Lorrains, on trouve des phrases comme celles-ci : L'homme déloyal ne peut durer. — Jusque-là il avait le droit. — Il faut toujours s'en tenir au droit, si l'on ne veut pas renoncer à Dieu (3). La même préoccupation se rencontre dans le *Ramayana* et notamment dans le combat de Rama contre quatorze démons (4).

---

(1) *Études germaniques*, tome II, page 370.
(2) Pages 194, 233 et 121.
(3) Pages 145, 272 et 312 de la traduction de M. P. Pâris.
(4) Pages 146 et 208 du tome IV.

La victoire est attribuée à Dieu; mais Dieu donne la victoire à celui qui a le droit. C'est ainsi que, dans la guerre contre Baligant, les Français proclament qu'ils doivent suivre Charlemagne, non-seulement parce qu'il est leur empereur, mais parce qu'il a le droit :

Carles ad dreit, ne li devum faillir.

Le combat s'engage, et l'empereur, après avoir excité ses chevaliers à venger leurs parents tués à Roncevaux, arrive à l'argument décisif :

Ja savez vos cuntre paiens ai dreit.

Mais il faut que les Français le reconnaissent :

Respondent Franc : Sire, vos dites veir.

Lorsque l'émir Baligant voit l'étendard de Mahomet renversé par Ogier, il doute de son droit, contre lequel semble déjà se prononcer le jugement de Dieu :

Li amiralz alques s'en aperceit,
Que il ad tort e Carlemagnes dreit.

Le combat ne peut pas finir sans que la question de droit soit décidée :

Josque li uns sun tort i reconnuisset.

Dans la même chanson, Roland s'écrie :

Paien unt tort et chrestiens unt dreit...
Nos avum dreit, mais cist glutun unt tort.

Ils ont tort d'être Sarrasins, c'est-à-dire renégats :

Carles a dreit envers la gent resnie.

Aussi sont-ils félons à Dieu, c'est-à-dire les félons, les traîtres, par excellence. Cette théorie place les musulmans en dehors du droit des gens, comme on le trouve clairement expliqué dans la *Bataille d'Aleschamps* (1) :

Respont Guillaumes : « Vos dites cruauté :
Puisque li home n'aime crestienté,
Et qu'il het Deu et despit charité,
N'a droit en vie, je 'l di par vérité,
Et qui l'ocist, si destruit un maufé...
Tuit estes *chien* par droiture apelez,
Car vos n'avez né foi né léauté. »

Guillaume agissait en conséquence :

Onc n'ot nul jor vers paiens de loisir,
Quand le tenoit, ne'l fesoit pas languir,
Mes a droit ore l'âme del cors partir ;
Il ne'l met mie en sa prison gésir.

La loyauté envers un ennemi de cette nature, envers un *chien*, n'était peut-être pas dans la théorie religieuse et politique de l'époque ; mais les mœurs chevaleresques étaient plus fortes que la théorie. Presque toujours le Sarrasin est traité chrétiennement et chevaleresquement.

---

(1) Vers 1173 à 1180, et 671 à 675. — Voir aussi la *Chanson de Roland, passim.*

Le trouvère d'*Agolant* et bien d'autres n'hésitent pas à leur attribuer les plus nobles qualités :

Agolans sire, nobile justisier.

Dans le roman de *Raoul de Cambray*, le païen Corsuble a une oriflamme comme le roi très-chrétien; il dit à Bernier :

Je vos comment m'oriflambe à porter (1).

Renouart, aux prises avec le païen Baudus, défend à ses compagnons d'assaillir son ennemi.

« Baron françois, gardès n'i ait meslée;
Que por celui cui j'ai m'ame voée!
Se commenciez né orgueil ne posnée,
Par quoi sa char soit par vos entamée,
Ja en auroiz dolereuse soudée. »
Quant François l'oent, s'ont lor resne tirée :
Tuit quoi se tiendrent en mi une valée.
La bataille ont tot en pais esgardée.

La première règle du droit des gens, dans nos poëmes, était la théorie du respect dû aux ambassadeurs.

On voit par la *Chanson de Roland*, par le roman de *Garin*, par celui de *Fierabras*, par la *Chevalerie Ogier*, par le roman des *Quatre Fils Aymon*, et surtout par la *Prise de Pampelune*, que les ambassades étaient chose fort dangereuse, d'autant plus que les messagers se fai-

(1) Édition Leglay, page 301.

saient un point d'honneur d'être le plus insolents. Le droit est souvent violé, mais non impunément. Ainsi Charlemagne fonde son agression contre Marsile sur ce que ce prince a tué ses envoyés Basan et Basile. Il était reconnu, même par les païens, qu'un tel acte est une vilenie, témoin ce passage fort curieux du poëme même où est raconté l'assassinat de Basan et de Basile. Les Sarrasins se précipitent sur un autre messager pour lui faire un mauvais parti (1);

Mes Balugant sourvint che oy le remour.
Quand vit ensi envaïr li frans ambaseour,
As paiens escria : « Tres vous arier, seignour,
Ce est grand vilénie, par Dieu le roi de Sour! »
A cist mot se tréïrent arière tretous celour;....
Lour s'en vint à Marsile Balugant plein d'urour,
Et dist : « Foy que doi Dieu, ci a cétis labour,
Quand pris e honour avés torné à desenour. »

Un païen protége aussi le duc Nayme dans son ambassade auprès d'Agolant (2).

C'est ainsi que, dans le *Ramayana*, l'on trouve un discours sur les droits et les devoirs des ambassadeurs, et que Lakshmana se croit obligé d'insulter le roi Sougriva auprès duquel il est envoyé en ambassade, comme Gane brave Marsile dans la *Chanson de Roland*.

Les luttes étaient aussi assujetties à des règles : il fallait,

---

(1) La *Prise de Pampelune*, Vienne, 1864. Page 85. — Voir aussi la *Chanson de Roland*, vers 208 et 291.

(2) Édition Bekker, pages LXIV et LXV.

comme cela se pratique encore aujourd'hui entre les montagnards albanais ou monténégrins, prévenir son adversaire qu'il eût à se tenir sur ses gardes. Lorsque Olivier, aveuglé par le sang qui coule sur ses yeux, ne reconnaît pas Roland et le frappe, celui-ci lui fait observer qu'il ne l'a pas défié. Pour sauver l'horreur du rôle de Gane, le trouvère de la *Chanson de Roland* met à la bouche du comte un défi public contre Roland et les douze pairs. Aussi dans son procès, Gane dit-il qu'il ne doit pas être regardé comme traître, attendu qu'il avait défié publiquement les héros qu'il a fait périr. Dans la Chanson de *Girard de Viane*, Olivier et Roland, qui vont se battre, échangent le dialogue suivant :

— « Sire Roland, puisque il est ansi
Ki envers vos ne puis trover merci,
Ne dites mais ke vos aie traï.
Gardeiz voz bien ; désormais vous défi.
Devant le cop, vous en ai bien garni. »
— Respont Roland : « Je vos ai bien oï. »

Il est question sans cesse de ces défis dans le beau poëme de *Raoul de Cambray* :

De la lor part loiaument vos deffi.

G'il defiai dedens son povilon.

Voici un autre extrait de ce chant dans lequel se trouve indiquée la formalité extérieure des défis :

Il prent III pox de l'ermin qu'ot vesti,
Parmi les mailles de l'auberc esclarci,

Envers Raoul les geta et jali.
Puis il a dit : *Vassal, je vos desfi !*
Ne dites mie je vos aie traï (1).

Nous retrouverons dans le cycle des Lorrains les mêmes délicatesses de conscience sur la nécessité du défi préalable. Le roi lui-même est tenu de se conformer à cette règle, comme il résulte de ce passage de *Garin* (2) :

Et chanterons dou riche roi Pepin...
Li mesagiers au tref le Flamant vint,
Iluec trouva sur une coute assis.
Com il le voit fièrement li a dit :
« Li rois vous mande, qui chevalier vous fist,
Donna toi Flandre et l'onor à tenir,
Par votre orgueil avez son home assis.
Flandres penra, si en seras fors mis. »
Et dit li quens : « Follie avez requis :
Ains que Pepins soit de Flandre saisis,
En morront cent qui aincores sont vis. »
Di li messages : « Je vous ai bien oï,
Il n'i a autre : de par lui vous défi.
Se atandez que li rois vengne ici,
Il vous fera coureçous et marris. »
Quant li mes ot la parole féni,
Tornés s'en est desor son bon roncin.
A Loon vint lendemain ains midi.

On observait la même règle pour défier le roi. Guil-

(1) Pages 86, 191 et 91.
(2) Tome Ier, page 211. — Page 85 de la traduction.

laume au Court Nez veut rompre avec Louis le Débonnaire :

Il s'abessa, si a pris un bâton,
Et dist au roi : « Vostre fié vos randon;
N'en tiendrai mais vaillissant un bouton,
Né vostre amis ne serai né vostre homs (1). »

Voici un exemple tiré de *Garin le Lohérain* :

« Vostre home estoie huimais, bien le savez,
Et ge et nos estiens accordé;
Li vostre homage soient quite clamé! »
Lors prent deus peus de l'ermin engoulé,
Au roi les a emmi le vis geté :
« Girbers, dit-il, or soies défiès! »

Le plus grand reproche qu'on puisse faire à un chevalier, c'est d'avoir assailli son ennemi sans le défier :

Haï, biaus sire, le ferez-vous ensi?
Foi que dois Dieu, tort avez envers mi.

Isoré se repent :

« Droit en avez, dist Isorés le gris,
S'ai centre vous trop durement mespris....
Mais contre vous, foi que dois saint Denis,
Ne porterai mais armes, biaus anmis. »
Son escuier apelle, si li dist :
« Retorne arrière et ta gent autresi (2). »

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 3293 à 3297.
(2) *Garin le Lohérain*, tome Ier, pages 170-172.

L'envoyé du duc Bégon, frère de Garin, se plaint aussi à Pépin de ce que ses hommes liges l'ont assailli sans l'avoir défié, et sans que le roi ait fait contre lui la moindre plainte. Les mêmes scrupules se retrouvent dans la *Chanson d'Antioche* :

Or, dites que pensés,
Des bons barons de France que destruire volés?...
Sé vous mal lor faisiés, ce semblerait viltés,
Quant ne avés encor de nient escriés (1).

C'est ainsi que le héros Arjouna avertit son adversaire qu'il va l'assaillir : « Tiens ferme, je vais lancer mes flèches comme des foudres. Marche avec la plus haute vigueur et décoche aussi tes flèches (2). » Dans le roman d'*Antar*, les héros arabes ne s'attaquent jamais à l'improviste, et sans avoir échangé quelques paroles d'avertissement ou de défi (3).

On accordait des trêves soit pour enterrer les morts, soit pour mettre fin aux hostilités. Après la mort de Raoul de Cambray, son oncle Géri fait demander une trêve à l'ennemi :

« Geri vos mande, li preus et li hardis
Respit et trives, par le cors saint Denis,
Tant que ces niès soit dedens terre mis. »
— « Nous l'otrions, dist Ybers li floris,
Cil les demande jusqu'al jor del juis. »

---

(1) Tome II, 4.
(2) Tome III, page 200 de la traduction de M. Fauche.
(3) Voir notamment page 263 de la traduction de M. Devic.

Au lieu d'accepter cette trêve jusqu'au jugement dernier, Géri veut recommencer le combat dès qu'il a fait enlever le corps de son neveu, mais il faut que la cessation de la trêve soit dénoncée. Il dit à l'un de ses chevaliers :

« Pierre d'Artois, r'alez à ox corant :
Rendés lor trives, n'es quier porter avant. »
Et cil respont : « Tout à vostre commant. »
As fix Herbert s'en va esperonnant.
Si lor escrie hautement en oiant :
« Geris vos mande, par le cors saint Amant,
Tenez vos trives ; saichiès à esciant,
Cil en a aise, n'arés de mort garant. »

Tout ce roman roule sur le droit des seigneurs et de leurs enfants à l'endroit des fiefs. C'est un grand procès féodal (1). Le même ordre d'idées se trouve dans *Garin* et dans *li Charrois de Nysmes* où le roi dit à Guillaume :

Pren donc la terre au marchis Bérengier,
Mort est li cuens, si prenez sa mollier.

Guillaume au Court Nez, qui est par excellence le défenseur du droit, lui répond :

Il n'a en France si hardi chevalier,
S'il prent la terre au petit Bérengier,
A ceste espée tost ne perde le chief !

Puisque nous avons parlé du droit, rappelons, avec M. Guizot, que, « pendant le moyen âge, c'est la papauté

(1) Les *Épopées françaises*, tome I, page 16.

qni a été l'interprète, le défenseur, le patron du droit des gens (1). » Du reste, sous ce rapport et sous beaucoup d'autres, il ne faut pas confondre, comme on l'a fait trop souvent, l'âge d'or de la poésie et de la chevalerie avec les temps qui ont suivi immédiatement. Ainsi, à l'époque où furent composés le *Héron* et le *Combat des Trente*, les mœurs et les sentiments ont bien dégénéré de ce qu'ils sont dans nos anciennes chansons de geste.

DE L'AMOUR

Après l'intervention du pouvoir surnaturel, l'amour est le ressort habituel des compositions poétiques. Mais ce sentiment s'y montre sous des formes bien différentes, et la façon dont il est traité correspond au caractère de l'œuvre. Dans toutes les compositions réellement épiques, l'amour apparaît avec une véritable grandeur et il ne s'écarte pas des lois de la nature. Ou bien c'est le sentiment de personnes qui s'aiment pour devenir époux ; ou bien, et le plus souvent, c'est l'amour des époux dans toute la tendresse et la gravité de la vie conjugale, comme Rama et Sita, comme Ulysse et Pénélope, comme Sigfried et Krimhild, comme Gérard de Roussillon et Berthe, comme Bégon et Béatrix, comme Rodrigue et

---

(1) L'*Église et la société chrétienne en* 1861, page 103.

Chimène. Mais dans une véritable épopée, on ne trouvera rien qui ressemble à ce sentiment faux, à cette sensibilité nerveuse, à cette exaltation sophistique, à cette mièvrerie énervante, à ces théories paradoxales, à ces dépravations d'esprit qui jouent un si grand rôle dans les œuvres d'un ordre inférieur et qu'on peut caractériser et flétrir sous le nom de galanterie.

La galanterie est apparue de bonne heure dans les compositions des poëtes provençaux où elle s'allie assez malheureusement à un mysticisme religieux dont on retrouve des traces, à la vérité épurées, dans les œuvres de Dante et de Pétrarque.

C'est de la Provence que la galanterie a pénétré dans les œuvres des poëtes français.

Quant à la débauche proprement dite qui se rencontre dans quelques-unes de nos chansons, elle procède de l'imitation des œuvres arabes, et même, suivant M. E. Duméril, de certaines compositions grecques (1). C'est la femme d'Orient, dont le cynisme et la sensualité viennent dans la poësie française, comme une note discordante, blesser nos idées morales et notre goût. Cette femme n'a rien de commun avec la tradition ariane et chrétienne. Elle n'a rien de commun avec Sita, avec Chimène, avec Aude, avec Guiborc.

La *Chanson de Roland* est remarquable par une absence même complète de galanterie (2). L'amour y apparaît,

(1) Introduction à *Floire et Blancheflor*.
(2) Article de M. Vitet dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er juin 1852.

cependant dans toute sa force, puisque Aude meurt en apprenant la mort de son fiancé. La femme du roi des Sarrasins, Bramimonde, est aussi un personnage plein d'intérêt. Les figures d'épouses chastes, discrètes, dévouées ne sont pas rares dans nos poëmes de la grande manière. Nous nous contenterons d'indiquer *Berte aux grans piés*, *Raoul de Cambray*, *Gérard de Roussillon* et *Garin le Lohérain* (1). Le duc Begon, frère de Garin, est dans son château avec sa famille (2) :

Un jor fu Begues au chatel de Belin,
Dejouste lui la belle Biatris.
Li dus li baise et la bouche et li vis,
Et la duchoisse moult doucement en rist.
Parmi la salle vit ses deus fis venir.
Ce dist la lettre ; li ains nés est Gerins,
Et li mains nés ot à non Hernaudin :
L'un ot douze ans et l'autres en ot dix.
Ensemble o aus sis damoisiaus de pris.
Vont l'un vers l'autre et corre et tressaillir ;
Juer et rire et mener lor délis.

Sur le point d'expirer dans une chasse, dont Béatrix avait voulu le détourner, il s'écrie :

Ha ! Biautrix, gentis franche mollier,
Ne me verrez a nul jor desoz ciel !

(1) Voir dans le poëme saxon de Beowulf, au vers 1215, l'apparition de la reine à un banquet.

(2) Tome II, pages 217 et 240, et page 233 de la traduction de P. Pâris.

L'amour de Guillaume au Court Nez pour sa femme est peut-être le plus touchant (1). Dans toutes les circonstances de sa vie, la pensée du héros se reporte immédiatement vers Guiborc et il jure par elle :

Foi que je doi Guiborc, que moul ai chière.

Resté seul sur le champ de bataille avec quatorze chevaliers, au milieu des Sarrasins, Guillaume au Court Nez s'écrie :

Dex, dist Guillaumes, dame sainte Marie !
Or voi-je bien, moult es corte ma vie.
Dame Guiborc, douce suer, bele amie,
La nostre amor sera hui départie.
A toz jorz mès nostre joie fenie !

Il tombe dans un nouveau danger et il adresse cette prière à Dieu :

Dex, dist Guillaumes, s'aïde ton vassal...
Qu'encor revoie Guiborc au cors léal,
Et Looys l'empereor vassal
Et Aymeri, mon chier père charnal,
Et Ermangart, ma mère natural,
Et mes chiers frères qui sont bien principal.

Dans la *Chanson d'Antioche* (2) Raimbaud Creton, pris

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 630, 465 et 580.
(2) IV, 43. — Traduction de la marquise de Saint-Aulaire, page 189.

par les Sarrasins, pense aussitôt à sa femme et prie Dieu de bénir ceux qui lui feront du bien :

Ahi! amie bele, ja mais ne me verrés
Né jou vous né vous moi, tant sui-je plus irés.
Hui matin quant partis, et je fui retornés,
Quatre fois me baisastes par moult grans amistés :
Cil qui bien vous fera soit de Dieu honorés.

Aussi les femmes qui inspiraient de tels sentiments aux chevaliers de la première croisade en étaient bien dignes! Tancrède et Bohémond sont aux prises avec les Sarrasins et accablés par la chaleur; les femmes « de leur pays » leur apportent à boire sur le champ de bataille :

Li jors fu biaus et clers et li solaus levés,
Tout droit à miedi fu li jors escaufés.
Li barnages ot soif, si fu moult oppressés;
Forment désirent l'aigue li chevalier Tangrès.
Mestier lor ont éu celes de leur regné,
Les dames et pucieles dont il i ot assés;
Quar eles se rebracent, les dras ont jus jetés,
Et portèrent de l'aigue aus chevaliers lassés
As pos et as escueles et as henas dorés :
Quant ont bu li baron, tout sont resvigorés (1).

Mais c'est encore dans la *Bataille d'Aleschamps* (2) qu'on trouve le plus beau type de l'épouse dont on peut dire avec le grand poëte allemand : « Mon Dieu, donne

(1) III, 12. — Page 105 de la traduction.
(2) Vers 1103, 2162 et 2190.

une femme comme elle à ceux que tu aimes! » ou avec Shakespeare : « ô dieux, rendez-moi digne de cette noble femme! » Guillaume au Court Nez se rappelle sur le champ de bataille que Guiborc a partagé ses travaux pour la défense de la chrétienté :

Sainte Marie, aiez de moi pitié!
Biax sire Dex, menez-me à saveté
A la comtesse, qui moult m'a désiré!
Ensemble avons tant grant mal enduré
Por essaucier sainte crestienté!

Lorsque Guillaume est rentré vaincu dans Orange où les Sarrasins l'assiégent, sa femme l'empêche de se laisser abattre et lui conseille d'aller réclamer le secours de Louis le Débonnaire. Avec les autres dames, elle défendra Orange en son absence :

« Sire Guillaume, dit Guiborc en plorant,
Car i alez par le vostre commant.
Je remendré en Orenge la grant
Avec les dames dont il a çaienz tant...
Je ère armée a loi de combatant,
D'auberc et d'elme et d'espée tranchant.
Par cel apostre que quièrent pénéant,
N'i a paien, Sarrazin né Persant,
Se je l'ateing d'une pierre en ruant,
Ne le coviègne cheoir de l'auferrant. »
Ot le Guillaume, Guiborc vet embraçant.
Par grant amor se vont entrebesant;
Li uns por l'autre vet de dolor plorant.

Guillaume va à Laon, il en ramène une armée, Orange

est délivrée, les Sarrasins battus. Le père, les frères de Guillaume et ceux des chevaliers qui ne sont pas blessés rentrent dans leurs pays. Alors le comte d'Orange est pris de douleur et de découragement en pensant à tous ceux qu'il a perdus à la première bataille d'Aleschamps, et surtout à son neveu Vivien; mais Guiborc le soutient. Elle s'élève ici, comme compagne, bien au-dessus de toutes les autres femmes épiques, au-dessus de Pénélope et de Chimène. Je ne vois plus que Sita qui puisse lui être comparée (1) :

Plore Guillaumes : Guiborc le conforta :
« Gentix cuens, sire, ne vos esmaiez jà,
Tex a perdu qui regaaignera,
Et tex est poures qui riches devenra.
Tex rit au mains, au vespre plorera.
Ne se doit plaindre li homs qui santé a.
Bone pièce a li siècles commença,
Mors est Adans que Dex primes forma,
Et si enfans quanques in engenra;
Par le delouve, toz li mondes noia,
Fors que Noé plus nus n'en eschapa.
Ensi le volt. Le monde restora.
Moult a duré et encor durera;
Jà de la mort uns seus n'eschapera.
Tant com el siècle chascuns demouerra.
Si se contiegne au miex que il porra,
Se il sert Deu, à bone fin venra.

(1) Pour tout ce qui concerne la condition de la femme pendant les temps héroïques de l'Inde, on lira avec beaucoup de fruit l'ouvrage de Mlle C. Bader, *la Femme dans l'Inde antique,* Paris, Duprat, 1864.

Moult doit liez estre qui bone femme a,
Et s'il est bons de fin cuer l'amera,
Le bon conseil qu'el li donne créra;
Et je suis cele qui bon vos le donra :
Refai Orenge, à grant pris tornera;
Del grant avoir qu'en l'Archant ariva,
Mande sergans, assez en i venra.
Se le pues faire, jà mès garde n'aura,
Et je suis cele qui moult s'en pènera. »
— « Dex! dist Guillaumes, quel contesse ci
Jà mès el siècle itèle ne naistra (1) ! »

DE L'AMITIÉ

Les chevaliers français sont entre eux d'une grande courtoisie. Ainsi Roland

Vers Sarrazins, reguardet fièrement,
E vers Franceis humèle et dulcement (2).

Guillaume au Court Nez fait le même éloge de son neveu Vivien :

Mès ainz lions ne fu si combatanz.
N'estiez mie estoz né ramponanz,
Desor vos pers orgueilleus né proisanz,
N'onques ne fustes de proesce ventanz,

(1) Vers 8020 à 8057, dans l'édition de Jonckbloet.
(2) Édition de Müller, page 72.

Ainz estiez douz et humelianz,
Et sor paiens hardiz et conquéranz (1).

Cette courtoisie n'a rien de fade et n'exclut pas l'explosion de la passion.

Mais nos chevaliers sont animés de sentiments plus tendres les uns envers les autres. Lorsque l'un d'eux a fait un beau coup, les autres y applaudissent avec entraînement. Il y a entre eux une fraternité vraie.

L'amitié de Roland et d'Olivier est le plus beau type connu de ce sentiment. Les deux chevaliers s'adoptent comme frères sur le champ de bataille. Ces sont les Αδελφόποιήτι de la Grèce, les Po-brati serbes. Rama contracte de même une fraternité d'armes avec Sougriva (2).

Dans le roman de *Fierabras*, Olivier s'exprime avec enthousiasme sur son ami devant lequel il se rabaisse lui-même :

Onques Dius ne fist homme, tant soit de haute gent,
Si Roland s'i combat, ne faice recréant;
Oliviers ne vaut mie encontre li I gant (3).

Aussi l'amitié des deux chevaliers était-elle devenue proverbiale :

Plus ne s'amèrent Rollans e Oliviers (4).

---

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, page 236.
(2) Tome V, page 88.
(3) Édition de MM. Krœber et Servois, pages 17 et 14.
(4) La *Chevalerie Ogier*, vers 3441.

L'affection des héros prend un caractère encore plus touchant quand elle s'unit aux sentiments de famille. Le Bégon entouré de sa femme et de ses enfants se met à soupirer. La duchesse lui explique qu'il a tout ce qu'un homme de son rang peut désirer :

Dis li dus : « Dame, vérites avez dit ;
Mais d'une chose i avez moult mespris.
N'est pas richoise né de vair né de gris,
Né de deniers, de murs né de roncins ;
Mais est richoise de parens et d'amins ;
Li cuers d'un homme vaut tout l'or d'un païs...
En ceste marche m'a haubergié Pépins,
Où je n'ai nul de mes prochains amins,
Fors que Rigaut, et le sien père Hervi.
Je n'ai qu'un frère, le Lohérenc Garin ;
Bien a set ans passés que ne le vis.
S'en sui dolens, couréciés et marris.
Or, m'en irai à mon frère Garin
Et si verrai l'afant Girbert, son fil,
Si maït Diex ! que je onques ne vis (1). »

LES PETITS

Je parlerai maintenant des rapports des chevaliers avec les gens de la ville et de la campagne. Le chevalier fran-

(1) *Garin le Lohérain*, tome II, page 220 du texte. — Page 234 de la traduction.

çais aime ses inférieurs ; il a souci d'eux et il les traite en père de famille (1). Ainsi, lorsque le seigneur assiégé fait une sortie, c'est son devoir et son honneur de ne rentrer que le dernier, quand tous les autres sont déjà en sûreté et il n'y manque jamais :

Mais Bernars sait de guerre a grant plenté,
Que bien en fu norris tout son aé ;
Dist à sa gent : « Trop i avons esté,
Tornons nous en. » Et ils s'en sont tornés ;
Trestout le pas ne s'i sunt arrestés.

Va s'en Bernars, li sires de Naisil,
De tournoier ne fu plus entreprins ;
Les siens enmaine, *tout derrière s'est mis*,
Au chief du pont fu grans li fouléis ;
Garins enchauce et ses niés Auberis ;
Et dist Bernars : « Passez tôt à loisir,
Ne doutez home tant com je soie vis (2). »

Dans la même chanson, le trouvère raconte qu'Aymon donne à ses gens le signal du retour dans la ville et qu'en chevalier courageux et hardi, il reste avec ses fils sur le dernier rang pour supporter le grand poids de la poursuite (3).

---

(1) La solidarité était si bien dans les mœurs au moyen âge, qu'un orateur politique très-célèbre en parlait le 11 janvier 1864 au Corps législatif comme d'un des caractères généraux de cette époque. « A côté des violences de ce temps, disait M. Thiers à propos du moyen âge, la Providence avait placé le sentiment de la protection du faible. » Le monde moderne est isolant.

(2) *Garin le Lohérain*, tome II, page 51.

(3) *Garin le Lohérain*, page 259 de la traduction.

L'auteur du poëme sur le couronnement de Louis le Débonnaire fait ainsi l'éloge de la cour de Charlemagne;

Por la jostice, la poure gent i vet;
Nus ne se claime qui très-bon droit n'en ait (1).

Dans la *Bataille d'Aleschamps*, voici venir Renouart,

L'espée au poing, plus est fier que sangler.

Tout fier qu'il se montre, et il a lieu de l'être après les grands coups qu'il a frappés sur les Sarrasins, voyons l'accueil qu'il va faire à un paysan dont les fèves ont été endommagées (2) :

Un poures homs li commence à crier :
« Sire, merci, je vueil à vos parler.
Des Sarrazins me vieng à vos clamer.
Que en mes fèves vi ier matin entrer :
Onques por moi ne vorrent remuer,
Totes lor vi essillier et gaster.
Je's cuidai vendre et del pain acheter
Por mes enfans et por moi gouverner :
Ne lor avoie autre chose à doner,
Or les convient trestoz de fain enfler. »
Dit Renoars : « Mar l'osèrent penser.
Par saint Denis, ferai lor comparer,
Tot le domage te ferai restorer,
Chascune cosse un denier acheter. »
Dist li vilains : « Jhesus vos puist sauver ! »

---

(1) Vers 32, édition de Jonckbloet.
(2) Vers 7063 à 7170.

Ayant obtenu de Guillaume au Court Nez la permission de punir les Sarrasins qui ont « robé la vitaille à ses hommes, »

O lui enmaine le poure home chenu.
Desi as fèves ne sont arestéu;
Renoars monte sor un fossé herbu,
Voit maint paien armé et fervestu;
A sa voix clère les escria a hu :
« Fil à...... (1), Sarrazin mescréu,
Mar i avez la favière abatu.
Je gart les fèves, g'en aurai le tréu :
J'à en dourés mil mars d'or fin molu
Où jà serés par les gueules pendu.
Fil à......, trop éustes béu
Quant un poure home avez le sien tolu....
Fil à......, mar entrastes ès fèves;
Ne's aviés errées né semées;
Li poures hom les avait ahanées,
Se's devoit vendre à petites denrées. »

Après avoir ainsi vidé la question de droit, circonstance obligée dans une chanson de geste, Renouart tue les Sarrasins et donne leurs armes et leurs chevaux au paysan.

Dist li vilains : « Ci a bones soldées;
Or sont moult bien mes fèves achatées.
Bien soit de l'eure qu'eles furent semées! »

Guillaume au Court Nez, poursuivi par les Sarrasins,

---

(1) Courtisanes.

se présente sous les murs d'Orange et demande à sa femme de lui ouvrir les portes. Celle-ci ne le veut faire qu'à bon escient. Pendant que le héros cherche à se faire reconnaître, les Sarrasins massacrent ses vassaux : la noble dame lui répond qu'il n'est pas Guillaume :

Or puis je bien prover
Que tu n'es mie dans Guillaume li bers,
La Fièrebrace qu'en solait tant loer :
Je n'en lessasses paiens nos genz mener,
Né à tel honte batre ne dévorer ;
Ja ne's soffrisses si près de toi mener (1).

Le même chevalier arrive à Laon pour réclamer le secours de Louis le Débonnaire contre les Sarrasins qui assiégent Orange. Il est dans le malheur ; personne ne vient le saluer, ni prendre son cheval, ni lui offrir l'hospitalité, excepté un bon bourgeois (2).

Quand ils le virent qu'il ert si denuez,
Onques ne fu basiez né acolez ;
Mauvaisement fu li cuens saluez ;
Mès par contraire fu assez apelez,
Et d'uns et d'autres escharniz et gabez....
Un frans borjois, Guimar l'oï nomer,
L'enmaine o lui, si l'a fet osteler,
Et son cheval richement establer.
A une table l'a fet la nuit souper.

Guillaume raconte toutes ses affaires au bon bourgeois

---

(1) *Guillaume d'Orange*, tome I, page 265. Édition de Jonckbloet. La Haye, 1854.
(2) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 2261 et 3729.

Guimar. Le lendemain il force le roi à lui venir en aide, il y a une réconciliation générale et Guillaume est aussi fêté alors qu'il était dédaigné la veille; mais le « marquis au visage fier » n'oublie pas ses hôtes de la veille ; il les amène avec lui au banquet dans lequel l'empereur, l'impératrice et toute la cour célèbrent la réconciliation :

As mestres tables, sist la fior del barnèz.
La fist Guillaume che frans homs honorez,
Qui dans Guimar et ses fiz a mandez,
Et sa moiller au gent cors honoré :
De joste lui les assist les à lez.
Li suens ostage fu bien reguerdonez....
Et dit Guimar : « Sire, merciz et grez.
Dex me doinst vivre qu'encor vos serve assez! »
— « Voir, dit Guillaumes, de moi estes amez. »

Mais il ne faut pas croire que quelqu'un se soit scandalisé de la présence de Guimar à la table impériale. Transportons-nous, en effet, dans la salle où a lieu le repas du noble duc Aymon et voyons qui il y avait convié.

A ung iour solempnel tint cour dévotement
Après le saint serviche de Dieu omnipotent.
Estoient ou palais assis moult noblement
Au diner devant lui et ses hommes et sa gent,
Chevaliers, escuyers et bourgois molt gramment,
Dames et damoiselles assez et largement,
Et bourgeoises ossy, clerc et prestre ensement,
Chanoines et prélas, et tant maint autre gent :
Chacun selon son estat fu assis franchement.
De tous mès ont assez, dont ils orent talent,

Vins vieulx et vins blans et clare et piment....
Après diner se lièvent li petits et li grands (1).

La bienveillance à l'égard des petits était tellement dans les mœurs que le trouvère d'*Agolant* attribue le même sentiment aux chefs sarrasins :

Et fier et fel envers les orguillios,
Envers povres, et humbles et pitos (2).

Aussi chacun s'intéresse-t-il au sort des héros : après avoir annoncé que Charlemagne finira par se réconcilier avec Renaud de Montauban, le trouvère ajoute :

De quoy moult rejoy furent duc, conte et per,
Chevaliers et *bourgois*, escuyer et bacheler,
Et tous bons chrestiens delà et desà mer.

Le roman de *Hugues Capet* est très-remarquable par le rôle politique qu'y jouent les bourgeois (3). Du reste les inférieurs ne sont pas oubliés non plus sous le rapport du courage. Je me bornerai à indiquer ici le poëme des Lorrains et plus particulièrement encore celui de *Parise la duchesse* (4), où Richier et les autres bourgeois se montrent héroïques à faire envie aux douze pairs de France, si ces nobles chevaliers eussent été capables d'éprouver un tel sentiment.

---

(1) *Agolant*, vers 55 à 110, dans les fragments qui précèdent l'édition de *Fierabras* donnée par J. Bekker.

(2) Vers 841.

(3) Pages CVIII, 27 *et passim*.

(4) Voir page 60 et suivantes. — L. Gautier, I-215

Les petits ne sont pas oubliés dans les chroniques rimées; ainsi dans la *Chanson d'Antioche* (1),

> Et ribaut les férirent qui nes vont espargnant,
> A peles et à haves en vont moult occiant.
> Paien sont desconfi, si s'en tornent fuiant.

J'ajouterai que telle est la grande tradition épique. Ainsi le roi Daçaratha appelle les quatre classes à la célébration de son grand sacrifice. Est-il besoin aussi de rappeler que, dans le *Schahnameh,* qui a tant d'analogies avec nos chansons de geste, l'énergique résistance d'un simple forgeron délivre la Perse de la tyrannie de Zohak et que le tablier de cuir de Kaveh devient l'oriflamme des Iraniens?

De tout ce qui précède, il résulte que le héros des grandes chansons de geste représente dans toute sa vérité, l'idéal chevaleresque et chrétien. Cet idéal, saint Louis le réalise dans l'histoire; Guillaume au Court Nez, notre Cid, en est le type le plus complet dans la poésie légendaire; Roland en est l'expression véritablement épique. Roland peut nous dire comme Béatrix à Dante :

> Guardami ben, ben son, ben son Beatrice!

Regarde-moi bien; je suis bien, je suis bien Béatrix,

c'est-à-dire l'idéal.

---

(1) II, 37. Page 89 de la traduction.

V

DE LA FORME

LA COMPOSITION ET LE STYLE

Celles des épopées indienne, persane, grecque, germanique, qui nous sont parvenues, ont été si librement remaniées par les rapsodes, par les rajeunisseurs, même par les copistes, qu'on n'y rencontre pas ordinairement l'unité qui est une des conditions de la beauté parfaite. Si les poëmes homériques présentent aujourd'hui cette unité, au moins dans la forme, on sait qu'ils la doivent au travail des grammairiens. Et encore, dès qu'on examine le fond même du récit, il n'est pas difficile de retrouver les traces de la rapsodie. Dans les *Niebelungen*, il y a, pour ainsi dire, deux actions et même deux inspirations différentes, assez maladroitement cousues l'une à

l'autre, si bien que même le nom générique des héros y change de sens. Le *Maha-Barata* est une espèce d'encyclopédie où l'on aurait fondu en un même corps d'ouvrage la *Divine Comédie*, l'*Iliade* et la *Légende dorée.*

Il y a beaucoup plus d'unité dans la *Chanson de Roland.* On peut dire, avec l'*Histoire littéraire de la France*, « que l'ordonnance du poëme est d'une régularité irréprochable et que l'intérêt d'unité lui donne une sorte d'avantage sur les autres épopées. L'action se développe et se dénoue avec une extrême clarté. » Un autre juge compétent, M. Vitet, trouve même que cette unité serait parfaite si l'on supprimait les épisodes de la guerre de Baligant et du procès de Gane.

La forme de nos chansons de geste est celle d'un récit entremêlé de dialogues. Les batailles sont une série de combats singuliers auxquels les héros s'excitent par des paroles. Comme dans Homère, ils s'injurient avant de s'assaillir, et le dialogue, comme nous l'avons indiqué, est presque toujours consacré à la justification ou à la glorification de la cause pour laquelle le héros combat. Ces explications préliminaires sont si bien entrées dans les mœurs chevaleresques que, lorsqu'elles n'ont pas lieu, c'est une particularité que le trouvère se croit obligé de mentionner, comme, par exemple, au 5385e vers de la *Bataille d'Aleschamps :*

Là ont la nôtre gent paiene encontrée :
Ni ot parole dite ne devisée.
Tant chevalier corent de randonée,
Se vont férir sanz nule demorée.

Les trouvères se plaisent dans les longues énuméra-

tions, dans les dénombrements si chers à l'épopée. Le poëte de la *Chanson de Roland* n'aurait pas, comme le bel esprit Euripide, critiqué le vieil Eschyle d'avoir parlé trop longuement des chefs qui allaient attaquer les sept portes et des héros thébains qu'Étéocle leur opposait (1).

Les nombreuses citations qui précèdent ont pu donner une idée du style de nos chansons de geste. Ce style est naturel et vivant; il a un caractère bien marqué de sincérité et de force; on se sent transporté dans une atmosphère saine. Cependant la fleuraison des chansons de geste ayant duré près de quatre siècles, il y a de grandes différences d'une œuvre à l'autre. La *Chanson de Roland* est la plus remarquable sous le rapport de la forme.

« On reconnaîtra, disent avec raison les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, que le style en est simple, grave, imposant, d'une chaleur pénétrante... Le vers se forme de lui-même sans recherche, sans travail, sans ôter au langage ordinaire rien de sa libre allure. L'esprit poétique n'est pas dans un certain agencement de mots, dans l'emploi des comparaisons et des métaphores; il résulte de la nature de l'action et de la grandeur des personnages. Cherchez, pour raconter les mêmes choses, d'autres vers et d'autres paroles : vous jugerez de la difficulté de mieux rencontrer en faisant autrement, et vous sentirez le mérite réel de cet inestimable monument de

(1) Voir les *Sept contre Thèbes* et les *Phéniciennes*.

la poésie nationale. L'auteur ne tombe jamais dans les lieux communs, les longueurs, les négligences (1). »

Il appelle les choses par leur nom, comme la Bible, comme Homère et Dante. Il ne pense pas qu'il y ait des mots nobles dont on peut se servir en poésie, et d'autres mots qui ne doivent jamais entrer dans ce genre de composition (2).

On ne trouvera pas dans la *Chanson de Roland*, des passages ou des vers à effet : il n'y en a pas non plus dans l'*Iliade*. Si quelques morceaux, quelques vers peut-être, produisent plus d'impression que les autres, c'est à leur place dans l'ensemble et ils perdraient presque toute leur valeur à en être isolés. Cependant il y a certains moments où l'émotion augmente, non pas, je le répète, par les artifices du style, mais par l'intérêt ou la grandeur de la situation et par le développement corres-

---

(1) Tome XXII, page 735.

(2) « Jamais ce mot ne doit entrer dans la tragédie, » s'écrie de temps en temps Voltaire en ses commentaires sur Corneille.

Creuzé de Lesser dit dans la préface d'un poëme sur Roland : « Pour bien peindre des hommes qui se battent, il faut pouvoir dire où ils se blessent. Cependant il y a très-peu de parties du corps humain qu'il soit permis de nommer en poésie française..... On ne peut presque rien spécifier... Dans le combat de Roger et de Mandricart, Arioste dit tout simplement :

Durindana taglio cotenna, ed osso,
E nel capo a Ruggiero entro due dita.

Durandal coupa la peau, l'os, et entra de deux doigts dans la tête de Roger.

« J'avoue, continue M. de Lesser, que, dans l'innocence de mon

pondant des caractères. J'ai déjà parlé de la scène dans laquelle Gane brave le roi Marsile; elle peut se comparer à tout ce qu'il y a de plus grand dans ce genre, avec le passage du *Schahnameh* où Rustem reçoit les envoyés du roi Kaus, et même à la scène admirable des *Niebelungen* dans laquelle Hagen et Walter refusent de se lever devant Krimhilde. J'appellerai aussi l'attention sur le portrait de Roland au moment où les Français se disposent à attaquer les infidèles. Le second combat, celui dans lequel le gros de l'armée de Marsile, après la défaite de l'avant-garde, se rue sur les Français, est le nœud de l'action; il y a de ces luttes décisives dans presque toutes les épopées, et la nôtre n'a rien à envier au combat d'Ulysse et de Télémaque contre les prétendants, ni à la grande tuerie qui termine le poëme des *Niebelungen*. Les scènes qui suivent entre Turpin et Roland et les derniers moments du héros sont aussi remarquables par une sensibilité vraie que par le sentiment religieux. Il semble que Roland grandisse encore quand il sent que la mort lui est proche, comme Œdipe au moment où il entre dans le bois sacré pour y mourir. « Qui n'admire pas

---

cœur, j'avais parlé de ces *deux doigts*, qui expriment si positivement la profondeur de la plaie. Les craintes unanimes de plusieurs littérateurs *pleins de goût* m'ont forcé à retrancher cette expression et à faire un autre vers plus poétique, mais plus vague, et tel qu'on ne sait pas bien jusqu'à quel point Roger est blessé. »

Le trouvère de Roland n'a pas de ces scrupules; ce n'est pas lui qui, pour éviter le mot tambour, a appris à un traducteur de Dante cette périphrase : « L'instrument bruyant qui excite nos guerriers. »

une telle page, dit avec raison M. Léon Gautier, n'a pas une goutte de sang chrétien ni de sang français dans les veines (1). » L'émotion va toujours croissant et notre épopée atteint les dernières limites du pathétique sans être tombée une seule fois dans l'exagération et dans les images dégoûtantes, lorsque l'empereur va seul chercher sur le champ de bataille le corps de son neveu. « Devant ces admirables scènes, dit M. Vitet, un seul mot vient à l'esprit, le mot *sublime.* » L'apparition de la fiancée dans la forme discrète du manuscrit d'Oxford vient terminer dignement l'œuvre de notre trouvère (2).

LES RÉPÉTITIONS

Les répétitions qu'on remarque dans presque toutes les épopées se trouvent aussi dans la *Chanson de Roland* et dans nos autres poëmes. Je ne puis nullement partager l'opinion de Fauriel et de quelques autres critiques qui y voient une imperfection. Ces répétitions sont souvent nécessaires pour indiquer une situation qui se prolonge. La poésie épique répugne à mentionner que le personnage a accompli tel acte pendant tant de temps : le poëte ré-

(1) *Études historiques pour la défense de l'Église,* page 268.

(2) Je ne puis pas, comme le font les auteurs de l'*Histoire littéraire,* excuser les additions verbeuses qui dénaturent cette admirable scène dans les autres manuscrits. Tome XXII, page 752.

pète alors ce qu'il a déjà dit, en mettant dans la forme des variantes et des gradations qui ajouteront à la gravité et à l'intérêt du tableau. Dans un récit en prose, on aurait mentionné qu'Olivier a invité trois fois Roland à avertir Charlemagne du danger où il se trouve ; il est dans le génie de la poésie épique ou dramatique qu'Olivier répète son invitation, à trois reprises séparées par les refus de son ami. De même il n'est pas naturel de supposer qu'un homme, qui se sent mourir, n'a que le temps de recommander une seule fois son âme à Dieu ; il est plus vrai et à la fois plus dramatique de prolonger cette situation. L'historien dirait que le mourant s'est recueilli pendant quelques minutes ; le poëte fait répéter plusieurs fois à Roland ou à Vivien le *meâ culpâ* et leur fait recommander leur âme à Dieu plusieurs fois, comme cela arrive dans la réalité. Ainsi dans le *Ramayana*, lorsque le démon Ravana veut décider la chaste Sita à le suivre, il fait briller devant elle ses avantages et en recommence plusieurs fois l'énumération. Rien de plus juste et de plus impressionnant.

Ce qui est admissible, c'est que le chanteur ait tenu en réserve, pour les passages les plus intéressants, plusieurs couplets différant seulement par l'assonance, afin de les répéter en *variations*, si l'émotion de l'auditoire lui indiquait de le faire (1).

---

(1) *Histoire littéraire de la France*, tome XXII, page 262. — *Guillaume d'Orange*, par Jonckbloet, tome II, page 297. — La *Chevalerie Ogier*, page 54 de la préface.

Il y a un autre genre de répétitions qui consiste à faire dire la même chose dans les mêmes termes, par exemple à un roi qui donne un ordre et au messager qui le porte, comme dans Homère, ou à répéter, sans changer d'expressions, la demande et réponse comme dans le psaume : *In exitu Israel*. Ce procédé n'a pas besoin de justification : il produit des effets d'une grande beauté et particulièrement appropriés à la poésie populaire.

En se plaçant au même point de vue, c'est bien à tort qu'on reproche à nos trouvères de se répéter, parce que leurs chansons contiennent de temps en temps de longues récapitulations, qui s'expliquent d'elles-mêmes dans des œuvres destinées à être récitées ou chantées comme l'étaient nos poëmes chevaleresques. Lorsqu'on n'a pas la faculté de relire les feuillets précédents, les récapitulations sont indispensables pour graver les points capitaux dans la mémoire d'un auditoire inattentif ou illettré. On ne fait pas une lecture suivie devant des enfants ou des femmes, sans être obligé, à chaque reprise et à certaines situations, d'improviser de ces résumés comme on les trouve tout faits dans la *Chanson de Roland*, dans le *Ramayana* et ailleurs. Quant au reproche portant sur ce que ces récapitulations sont souvent conçues dans les mêmes termes, je ne saurais l'admettre davantage. Lorsque le trouvère a rencontré une forme saisissante et heureuse, il a raison de la reproduire afin de la graver dans la mémoire, au lieu de compromettre son succès et la compréhension du sujet par la recherche puérile et pénible d'une variété artificielle, qui ne saurait être agréable qu'aux blasés et aux pédants.

DE LA NATURE

En lisant nos poëmes chevaleresques, mais particulièrement ceux de la grande manière, il est difficile de ne pas être frappé de la vérité et de la simplicité des comparaisons tirées du règne animal et végétal ou des phénomènes météorologiques. Ainsi dans le *Garin le Lohérain*, aux pages 189, 204 et 208 du second volume,

Entre aus se fiert li Lohérens gentis
Come faucon entre oisillons petits.

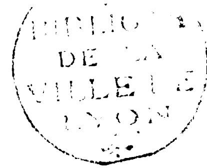
Diex! com le fait li Borgoins Auberis
Et li baron qui furent avoc li!
Charpentier semblent qui en gaut soient mis.
Bien i parut quant li dus Begues vint;
Ensi les mainne come li lous fet berbis.

Dans la *Mort de Garin*, à la page 330,

Tex gist Garins entre les mors occis,
Comme li chesnes entre le bois petit.

Au vers 1648 du *Covenant Vivien*,

Et Viviens i fiert par grant vigor,
Et les decope ausi com féist flors.



Dans la *Bataille d'Aleschamps*, aux vers 5569, 5874 et 6302,

Si les abat com la faus fet les prez.

Bien fu armés desus Passelevrière;
Plus tot l'emporte très par mi la jonchière
Que Faucon chasse l'aloe menuière.

Dans *Agolant*, au vers 672,

Salatiel regarde le destrier
Qui plus iert blans que n'est fleur de pomier.
Et plus isnaus que faux ni espervier.

Les citations suivantes sont relatives au printemps de la nature ou de la vie. Dans *li Covenant Vivien*, aux vers 165 et 299,

A Pentecoste que l'on dist en été,
Lors nest la flor et reverdist li prez.

En icel temps que chantent les oiseaus
Et li bocages devient floriz et beaus.

Voici comment le trouvère de la *Chanson d'Antioche* parle du printemps à la 34e strophe du 1er chant :

Seigneur, or faites pais! que Diex vos bénéie!
Ce fu un jour de mai que chascuns oisiaus crie,
Que li rossignaus chante et la merle et la pie,
Et l'aloe s'en voise en l'air à vois série,
Que li bos est ramés et vers la praérie.
A Clermont en Auvergne fu la chevalerie
De France, d'Engleterre, de toute Normendie,

Et prince et duc et comte, chascuns a sa mesnie.
L'Apostole de Rome quand la messe ot fenie,
Issi fors del castel, enmi la praérie.
Tout se furent assis sur l'herbe qui verdie.

La comparaison suivante s'applique à la jeune princesse Alice (1) :

La rose semble en mai la matinée :
Elle est plus blanche que n'est noif sor gelée.

Les rapports directs des héros avec la nature animée ou inanimée sont aussi simples, aussi pleins de charme :

Li jors fu biaus, li solaus esclarcis,
Li quens Fromons se gisoit en son lit;
La fenestrelle un seul petit ouvrit,
Et la clartés le fiert enmi le vis.

Voici un autre passage du même poëme (2) ; c'est le commencement d'une chasse :

Or va le dus en la foret chascier ;
Li chien avant se prinrent à noisier,
Quant il commencent ces raimes à brisier,
Truevent les routes dou pors qui a fumé.
Li dus demande Brochart son liemier,
Par devant lui li amaine uns breniers ;
Li dus le prent et si l'a desloié.
Il li menoie les costes et le cief

(1) La *Bataille d'Aleschamps*, vers 3098.
(2) *Garin le Lohérain*, tome II, pages 159 et 224

Et les oreilles por mieus encouragier;
Met l'en la route et il prent à tracier;
Jusques au lit vint li vrais liémiers.
Entre deux chesnes chéus et esrachiés,
Si com li ruis d'une fontaine vient,
Là se gisoit por son cors réfroidier.
Quant il entent le grant aboi des chiens,
Encontre mont li sangles est dréciés.
Il estela, en après s'est vuidiés.
Ne fuit pas, ains print à tornoier,
Là giéta mort le gentil liémier,
Nel voulsist Bègues por mille mars d'or mier.

Comparez ce morceau si précis, si simple, si vrai, avec la chasse pompeuse de Charlemagne décrite par Théodulfe pour voir la différence qu'il y a entre la rhétorique et la vraie poésie.

Le duc Nayme, dans *Agolant*, passe la nuit sur la montagne;

Li dus ont froit, si li trembla la pel,
La nuit n'ont dent dont ne féist martel.

Il suffit d'ouvrir un de nos poëmes chevaleresques pour trouver des passages pleins de grâce et de sensibilité sur les rapports des chevaliers avec leurs destriers. Ainsi dans la *Bataille d'Aleschamps* (1), Guillaume au Court

(1) Vers 538, 693 et suivants. — *Garin le Lohérain*, page 342 de la traduction; *Fierabras*, page 8; *Aubéry le Bourgoing*, *Agolant*, etc., etc. Voir aussi le *Schahnameh*.

Nez, en détresse, parle à son cheval Baucent, harassé de fatigue :

« Cheval, dist-il, moult par estes lassez...
Mes or sai bien qu'aidier ne me poez.
Si m'aïst Dex, n'en doiz estre blasmez,
Car tote jor moult bien servi m'avez.
Petit fu ore ne fussiez galopez
Et coréuz, point et espéronnez.
De ton servise te rant merciz et grez...
S'estre péusses à Orenge menez,
N'i montast sele devant XX jors passez;
Ne mengassiez d'orge si fust purez,
II fois ou III o le bacin colez,
Et li forrages fust gentil fein de prez,
Tot esléuz et en seson fenez;
Ne béussiez s'en vessel non dorez;
Le jor fussiez IIII foiz conréez
Et de chier poile trestoz envelopez.
Se en Espaigne es de paiens tuez,
Si m'aïst Dex! moult en serai irez! »
Beaucent l'oï, si a fronchié le nés,
Ausi l'entent com s'il fust hom senez :
La teste crolle, si a des piez hoez,
Reprent s'alaine, tost est revigorez ;
Cuer li revint, si est toz recovrez.
Ausi henist com s'il fust gitez
Fors de l'estable et de novel ferrez.
Quand vit Guillaumes qu'il est revigorez,
Ne tust si liez por XIIII citez.

Il y a une scène très-touchante au moment où le cheval Broiefort retrouve et reconnaît son maître Ogier :

Au bon ceval s'est d'Ogier remembré,
Fronque et henist, si a du pie graté,

Encontre tière est couchiés et poseis
Devant Ogier par grant humilité.
Li dus le voit, si l'en prist grant pitié,
S'il ne plorast, li cuers li fust crevés.
Et Kallemaine a de pitié ploré,
Et li dus Namies et trestos li barnès (1).

On ne saurait trop remarquer la vérité, la précision et le charme des passages relatifs à la nature, parce que c'est un des principaux symptômes du grand style à toutes les époques.

POPULARITÉ DES CHANSONS DE GESTE

Un des caractères qui permettent de placer plusieurs de nos chansons de geste, et en particulier, *la Chanson de Roland* parmi les véritables épopées, c'est d'être écrites sous une forme accessible à tous.

Ce n'est pas une tâche facile de diviser les œuvres de l'esprit suivant la classe de la société à laquelle elles s'adressent. Néanmoins on reconnaîtra que les œuvres destinées au peuple seul sont généralement grossières et sans goût, comme en témoigne le recueil publié récemment par M. Charles Nisard (2). J'ajouterai que le peuple

---

(1) *La Chevalerie Ogier de Dannemarche*, pages 443, 228 et 428.
(2) *Histoire des Livres populaires*, ou de la littérature du colportage.

est accessible à la crédulité, mais qu'il veut de la simplicité et une certaine franchise. L'esprit bourgeois accepte volontiers la vulgarité des formes, il aime les satires, les plaisanteries grivoises sur les femmes et sur les clercs, les petites impiétés, les petites taquineries politiques, mais il exige impérieusement le bon sens. La littérature destinée exclusivement aux classes élevées tombe facilement dans l'immoralité mondaine, dans les complications infinies, dans les subtilités de sentiment, dans les raffinements spirituels ; mais la forme en est empreinte d'un goût plus délicat.

Cette distinction est un obstacle invincible à la véritable grandeur dans les œuvres de l'esprit. Les œuvres réellement grandes sont accessibles à tous, aussi éloignées de la grossièreté populaire que de la vulgarité bourgeoise et du raffinement aristocratique, mais réunissant la simplicité et la franchise au bon sens et au goût.

Ce sera la gloire éternelle de la poésie française aux premiers siècles du moyen âge de n'avoir été ni rustique, ni bourgeoise, ni aristocratique, mais nationale et populaire. Elle s'adresse à toutes les classes de la société. Écoutons le trouvère d'*Aubery le Bourgoing* :

Or, escoutez, pour Deu le creator,
(Qu'il nous garde par la soie douchor !)
Bonne chançon du tems anciennor.
Oïr la doivent dus, prince et contor.
Dames, puceles, *bourjois et vavassor*....

et celui des *Quatre Fils Aymon* :

Seigneurs, or, faites pais, chevaliers et barons,
Et rois et ducs et contes et princes de renons,

Et prélas et bourgois, gens de religions,
Dames et damoiselles et petits enfansons.

Ces œuvres étaient chantées non-seulement dans le château, mais sur les places publiques à la foule assemblée pendant les jours de fête (1). Pendant tout le moyen âge, *la Chanson de Roland* fut, sous une forme ou sous une autre, le chant des Français, ainsi qu'en témoigne l'aventure si connue de Taillefer, à la bataille de Hastings :

Taillefer, qui moult bien cantoit,
Sur un roncin qui tost aloit,
Devant eux s'en aloit cantant
De Carlemagne et de Rolant
Et d'Olivier et des vassaus
Qui moururent à Roncevaus.

La poésie chevaleresque au moyen âge faisait vibrer les mêmes sentiments chez tous les Français sans distinction ; car si elle appelait aux facultés les plus élevées et les plus délicates de l'âme, c'est sous une forme accessible aux plus humbles comme aux plus orgueilleux ; c'était dans une langue née de l'idiome populaire, qui avait complétement remplacé la langue des conquérants et qui n'empruntait à ces conquérants que les ailes de l'épopée.

La manière même dont les chansons de geste ont circulé a agi sur le style, en l'obligeant à être clair et

(1) Leroux de Lincy, *Chants historiques français*, page XXI. — *Histoire littéraire de la France*, tome XXII, page 262.

simple (1), parce qu'il devait être compris en même temps par le seigneur d'origine franke et par le paysan gallo-romain.

D'ailleurs entre ces deux hommes de race, de condition et de destinée si différentes, la croyance commune était un lien et les mœurs du moyen âge ne créaient pas une séparation absolue; ils vivaient beaucoup ensemble et côte à côte. Qu'on se représente la table du seigneur pendant le repas du soir, telle qu'un éminent romancier nous en a laissé le tableau dans le roman d'*Ivanhoë*, ou plutôt, sans passer le détroit, transportons-nous de nouveau au banquet du duc Aymon, où les seigneurs sont assis avec les bourgeois et les bourgeoises, *chascun selon son estat* (2) La table était commune: grâce à ce contact, le plus intime de tous et qui a même quelque chose de religieux, le grand ne pouvait pas s'isoler dans des subtilités oiseuses et immorales : il avait un auditoire d'hommes simples et occupés de rudes labeurs; mais, en même temps, le petit, habitué à entendre la conversation sur les grands intérêts de la religion, de la patrie, de la province, ne pouvait pas tomber dans une grossièreté qui n'y eût pas été tolérée. La vie commune était un obstacle à l'un et à l'autre mal. Tout d'un coup, le trouvère ou le jongleur, qui avait pris place à la même table, comme le marchand forain ou le mendiant, tirait son petit instrument et chantait à toutes les oreilles attentives la *Chan-*

---

(1) *Guillaume d'Orange*, par Jonckbloet, tome II, page 211.
(2) Voir plus haut, page cx.

son de Roland ou la *Bataille d'Aleschamps*. Ni le prêtre, ni la jeune fille, noble ou paysanne, n'étaient exposés à rougir, car le récit était aussi pieux que le sermon du prêtre, aussi pur que le rêve de l'enfant. Le dernier valet pleurait comme le seigneur, lorsque le chanteur racontait, sous une forme également accessible à tous par sa supériorité même, comment Roland, près de mourir, traînait les cadavres des autres pairs, auprès de Turpin blessé pour que

L'arcevesque, que Deus mist en sun num,

leur donnât l'absoute avant de rendre lui-même sa belle âme au même Dieu. Tout le monde voulait savoir comment le traître Gane serait puni; si Guillaume au Court Nez échapperait au désastre causé par son imprudent neveu et rejoindrait sa ville d'Orange, le boulevard de la chrétienté, où une honnête et héroïque épouse allait lui rappeler, du haut des remparts, qu'un chevalier chrétien ne doit pas laisser ses vassaux exposés au fer des ennemis. La paysanne souriait aussi discrètement que la plus grande dame, aux inquiétudes de Guiborc sur les dangers auxquels la beauté des dames de la cour allait exposer son mari. Électrisé par les exploits de Roland ou de Guillaume au Court Nez, le seigneur engageait son donjon pour aller combattre les ennemis de Dieu; mais il n'y allait pas seul et plus d'un paysan a été aussi chanté par les trouvères, après avoir été inspiré par eux.

Ce n'est pas seulement la poésie, mais l'art plastique qui avait ce caractère précieux de popularité. Les sculp-

tures des églises étaient avant tout « les archives du peuple ignorant (1). » M. Viollet-le-Duc, dans ses *Entretiens sur l'architecture*, montre le caractère essentiellement populaire de l'architecture gothique. Comme M. Taine l'a fait remarquer avec raison en parlant du dôme de Strasbourg, la cathédrale « parlait tout entière aux yeux, au premier venu, à un pauvre bûcheron... dont nul raisonnement n'eût pu percer la lourde enveloppe... Un homme n'a pas besoin de culture pour en être touché (2). »

Saluons donc avec reconnaissance, avec amour, avec vénération, les monuments écrits ou sculptés qui ont pu unir dans un même sentiment les âmes de tous les Français, non point en les écrasant sous le niveau de la bassesse, mais en les entraînant toutes dans les sphères les plus hautes et les plus pures, sur les ailes de la poésie ou de l'art.

Du reste, le moyen âge n'a pas joui longtemps de cet avantage. Une scission s'est opérée peu à peu dans la société, qui a perdu insensiblement tout caractère simple et patriarcal. La transition est déjà indiquée, dans le roman de Walter Scott, par la différence qu'il y a entre les mœurs de Cédric et celles de Wilfrid d'Ivanhoë. Combien le père est supérieur au fils sous le rapport social ! La séparation des classes s'étant ainsi opérée dans les

---

(1) Ces paroles de David d'Angers sont citées par M. Renan à la page 204 du XL[e] volume de la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) *Revue des Deux-Mondes*, tome LVI, page 803.

mœurs, ce qui conserva l'enveloppe extérieure de l'épopée s'égara dans la galanterie, la magie, les raffinements et les intrigues du roman d'aventures. Descendue des hauteurs pures de l'épopée vraie, d'où elle éclairait et réchauffait tous les coins de la France comme un soleil du midi, la poésie n'a plus fait que dorer quelques sommets d'une lumière froide. Bientôt, avec Jean de Meun, le poëte de Philippe le Bel, cette littérature vint encore donner sur le récif de l'allégorie anti-religieuse et antisociale. En supposant que ces œuvres pussent encore être comprises de tous, ce qui n'était pas, Cédric le Saxon n'aurait jamais permis qu'on les récitât devant sa nièce et devant son porcher. Il fallait à ces délicates horreurs le huis clos du salon.

Quant au roman d'aventures, il vint échouer misérablement dans la vulgarité de la *Bibliothèque bleue* (1). On a eu tort de reprocher à Cervantès d'avoir tué les épopées chevaleresques. Le mutilé de Lépante n'eût pas raillé la *Chanson de Roland.* Lui et Arioste n'ont fait que donner le coup de grâce aux derniers romans d'aventures, pour qui c'est déjà trop d'honneur d'avoir reçu d'aussi grands coups.

---

(1) M. Jonckbloet (tome II, page 55) a bien caractérisé les conséquences de cette séparation pour nos épopées. « Cette tendance de plaire par des détails grotesques, dit-il, se manifeste du moment où le peuple et la noblesse ne se trouvent plus à la même hauteur de civilisation. Les barons prêtent plus facilement l'oreille au genre de poésie plus cultivée; les anciens chants épiques, trop simples et trop naïfs, restent du domaine du peuple, mais non sans perdre quelque chose de leur dignité, de leur majesté primitive. »

L'esprit bourgeois ne s'éleva pas au-dessus des roueries de Maître Renart, c'est-à-dire d'une satire, qui, assez inoffensive au début, devient à la fin aussi irréligieuse et aussi révolutionnaire que l'allégorie aristocratique. Le peuple était encore tombé plus bas dans la grossièreté, comme on peut malheureusement s'en assurer en étudiant certaine classe de fabliaux et de facéties (1).

Il n'est pas inutile de mentionner ici que, lorsque l'on essaya encore de chanter quelques sujets religieux et vraiment populaires, on retrouva, dans la chronique rimée, avec le ton épique, la forme accessible à tous. Le début de la chronique de Duguesclin le prouve bien :

> Or, me veillez oïr, chevalier et meschin,
> Bourjoises et bourjois, prestres, clers, Jacobins !
> Et je vous chanterai commencement et fin
> De la vie vaillant Bertran Dugüesclin.

Ce qu'on est convenu d'appeler la *Renaissance* vint, suivant l'expression de Littré, « troubler le courant naturel de la littérature française, » et consomma la scission dans le domaine des lettres et des arts par le culte indiscret et inopportun de l'antiquité mal comprise. Le pauvre peuple s'intéressait, avant le seizième siècle, aux représentations plastiques de l'ancien Testament et du

---

(1) Le roman de *Renart contrefait*, dit avec raison M. Moland, est une œuvre toute bourgeoise, et de la moyenne plutôt que de la haute bourgeoisie. C'est l'esprit, les idées, la science, les sentiments et les besoins de cette classe qu'exprime ce vaste recueil de rimes. (*Les Poëtes français*, tome 1er, pages 304 et 235.)

nouveau Testament, aux bas-reliefs du jugement dernier comme au vitrail étalant la vie de saint Martin, de sainte Geneviève, ou saint Louis. Et parce qu'il fallait intéresser à ces représentations la plus simple paysanne comme la plus noble châtelaine, l'artiste, on ne saurait trop le répéter, avait dû rester simple et grand. David d'Angers, en vrai artiste, a parfaitement formulé cette loi dans le passage déjà cité : « Les sculptures gothiques étaient les archives du peuple ignorant. Il fallait donc que cette écriture devînt si lisible que chacun pût la comprendre. » Mais lors de la Renaissance, Jupiter, Vénus et Cupidon, que le pauvre peuple ne comprend pas du tout, tombèrent sous la mauvaise influence de l'art italien déjà en décadence (1), et y tombèrent d'autant plus facilement que les classes éclairées elles-mêmes se préoccupaient peu du sens profond de ces mythes.

Aussi est-il devenu très-difficile, sinon impossible, aux différentes classes de la société de lire les mêmes livres (2). Qu'importe au domestique qui nous sert, au cultivateur dont le labeur nous nourrit tous, à son fils

(1) Vitet, *Études sur l'histoire de l'art*, tome III, page 94.

(2) « L'influence des livres ne s'exerce qu'à la surface et dans une couche très-mince de la société; on ne sait pas assez combien ils pénètrent par avant et à quel point la masse de la population demeure étrangère aux idées et aux connaissances qui ne se propagent que par cette voie. En sorte que, là où la littérature est le principal agent des notions politiques, la sympathie et l'équilibre intellectuel se rompent entre les classes élevées et le peuple. Ils cessent bientôt de se comprendre et de penser en commun. » (Guizot, *L'Église et la société chrétienne en* 1861, page 228.)

qui va se faire tuer en Crimée sans savoir pourquoi, à l'Auvergnat qui nous apporte de l'eau et à sa femme rondelette qui nous mesure avec parcimonie le charbon de bois, qu'importe à tous ces honnêtes gens, nos frères en Jésus-Christ et nos compatriotes, que leur importe ce que nous chantons en prose ou en vers de toute dimension sur des sujets qui leur sont indifférents et dans une langue qu'ils ne comprennent plus?

Résultat étrange et bien digne de faire réfléchir les gouvernants comme les penseurs! Quand les différences de race et les institutions sociales élevaient, entre les diverses classes de la société, des barrières infranchissables, tous les Français, sans distinction, s'intéressaient au même art et s'enivraient à la même source de poésie. Et aujourd'hui que toutes les autres barrières sont détruites, il s'est dressé entre les uns et les autres la barrière du goût.

Ce n'est pas, du reste, le peuple qu'on doit accuser le plus de cette séparation anormale, et par conséquent de la grossièreté des habitudes et du langage. C'est bien plutôt la faute des rhéteurs, des légistes, des pédants, et celle des classes supérieures qui se sont séparées de la communion intellectuelle et morale avec le reste de la nation, et qui, en outre, ont trop souvent donné l'exemple de la frivolité, de la démoralisation, de l'égoïsme et de l'incrédulité.

Sous le rapport de la popularité des œuvres de l'esprit, je suis plus que *libéral*, je veux le *partage*. Aussi, je demande aux œuvres de l'esprit d'être accessibles à tous pour atteindre la véritable grandeur; mais je leur

demande surtout d'être grandes pour devenir accessibles à tous.

Prions Dieu que nous puissions écrire un jour, en tête de nos œuvres, la strophe que les rapsodes du Gange ont placée au début du Ramayana :

Tout homme qui, pur et l'esprit attentif, lit, dans un jour saint, cette histoire du magnanime Rama, est lavé de ses fautes pendant la vie, et son âme, après sa mort, s'en va heureuse par la route des élus.

On verra, s'ils ont lu ce poëme, le prêtre *s'élever à toute la supériorité de la parole ; le* guerrier *s'élever jusqu'à posséder le trône de la terre ; le* commerçant *s'élever à l'opulence par la fructification de ses marchandises, et le* paysan *même qui en écoute une lecture, s'élever sans aucun doute à la grandeur !*

QUELQUES MOTS

SUR

CETTE NOUVELLE TRADUCTION

La *Chanson de Roland* est écrite dans la langue d'oïl, qui est l'ancien français des provinces du nord. Or, cette langue n'est pas seulement difficile à suivre comme celle de Rabelais, de Montaigne ou de Charles d'Orléans : elle est incompréhensible pour les personnes qui n'en ont pas fait une étude spéciale. On ne sera pas en mesure de lire utilement et agréablement la *Chanson de Roland*, sans avoir étudié la grammaire d'oïl, et sans recourir fréquemment aux lexiques. C'est dire assez que le texte même de la *Chanson de Roland* ne pourra jamais être abordé que par un petit nombre d'élus, et qu'il n'arrivera pas à la popularité.

Assurément il faut reproduire ce texte, l'étudier, l'épurer, le conserver précieusement et engager tous ceux qui en ont le loisir à se mettre en état de le goûter; mais si ce que nous avons dit de notre épopée est vrai, la France n'a-t-elle pas le droit de demander davantage? Ne peut-elle pas exiger que son épopée soit mise à la portée de tous autant que la *Détresse de Niebelungen* l'a été en Allemagne, où ce poëme a exercé sur le génie national une influence aussi incontestable qu'utile? Il en serait de même chez nous. « C'est aux chansons de geste, dit avec raison M. Paulin Pâris, qu'il appartiendra de raviver les sources de notre littérature moderne. C'est elles qui nous feront entrer, si jamais nous y entrons, dans la terre promise du romantisme. » Il fallait donc traduire la *Chanson de Roland*. M. Jônain l'a reproduite en vers de dix pieds; MM. Delécluze, Génin, Vitet et A. de Saint-Albin en ont publié des traductions en prose.

Le but que je me suis proposé, en travaillant à cette traduction d'après un autre système, est de vulgariser les précieux restes de nos épopées nationales sans en altérer les traits, sans leur ôter la couleur, sans en abaisser le ton, c'est-à-dire en leur laissant la vie. Je n'ai pas cherché à refaire la *Chanson de Roland :* on ne refait pas à une époque le poëme d'une autre époque. Ce que j'ai essayé c'est de *reproduire* plutôt que de traduire; c'est de conserver le style.

Notre version ne diffère du texte d'Oxford que par la suppression de l'épisode de Baligant, qui, d'après les meilleurs juges, a été ajouté à la chanson primitive.

Le vers de la *Chanson de Roland* n'a que des asso-

nances. Pour y ajouter la rime, il aurait fallu modifier le texte, et l'on n'aurait pu le faire sans altérer la forme, sans compromettre le ton épique. Je ne l'ai pas tenté, reconnaissant avec les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* qu'en voulant remplacer les assonances par des rimes exactes, les trouvères postérieurs ont corrompu le caractère et altéré le style de la composition primitive telle qu'elle se trouve dans le manuscrit d'Oxfort. J'ai cru devoir sacrifier l'assonnance, qui, à la vérité, dit quelque chose à l'oreille, et qui a de la valeur dans les œuvres chantées, mais qui ne parle pas beaucoup aux yeux.

J'ai conservé le vers de dix pieds, d'abord parce que c'est le vers même de l'original; en second, lieu, parce qu'il me paraît préférable à tous les autres pour la gravité et la vivacité du récit épique. Il a une allure plus libre que l'alexandrin et il n'offre pas les mêmes difficultés. D'ailleurs, le vers décasyllabique employé dans les chansons de geste, probablement dès le dixième siècle, est né sur le sol français et c'est à nos poëtes que les Italiens l'ont l'emprunté.

Me voici donc arrivé à faire des vers blancs de dix pieds, comme Hertz a traduit en allemand la même chanson par des ïambes libres. Or je crois, par ce procédé, ne pas trop défigurer un texte qui n'a que des assonances.

Un vers existe par lui-même et isolé. Ce qui le constitue essentiellement, c'est le nombre de pieds et la position des accents (1). Privé du moyen de faire sentir la

(1) Quicherat, *Versification française*.

versification par la rime, je me suis imposé, d'une manière absolue, la règle de placer les accents de mon vers de dix pieds, là où l'auteur les a placés, et comme l'usage l'a généralement consacré, c'est-à-dire à la quatrième syllabe et à la dixième.

Je me suis appliqué à éviter l'hiatus, et si je l'ai laissé quelquefois, c'est seulement dans des passages peu nombreux où il aurait fallu modifier quelque phrase saisissante du vieux trouvère. Si j'ai fui l'hiatus, ce n'est pas que je reconnaisse la légitimité de cette loi bizarre, mais pour respecter l'habitude des oreilles françaises. La règle absolue qui exclut l'hiatus de nos vers est une de ces puérilités qui ont contribué à rendre notre versification épineuse, sans y ajouter un charme nouveau. Telle est l'opinion de Voltaire, de M. Quicherat et de M. Littré.

On a exclu l'enjambement qui est une innovation e que nos anciens poëtes n'admettaient pas parce qu' déplace l'accent, cet .élément essentiel de la versification française; mais on n'a pas rejeté absolument l'inversion qui se trouve dans nos poëmes primitifs.

Le traducteur a évité autant que possible les expressions et les tournures archaïques et croit n'avoir conservé aucun mot qui ne soit intelligible. Il n'y a, en effet, aucun charme ni aucun intérêt à dire *mire* au lieu de médecin, *navré* au lieu de blessé, *prouvaire* au lieu de prêtre, etc., etc. Si quelques tournures paraissent un peu anciennes, qu'on m'accuse d'impuissance à trouver une forme moderne sans altérer le vers, mais non de parti pris.

Je n'aime pas ce procédé à l'aide duquel on croit faire

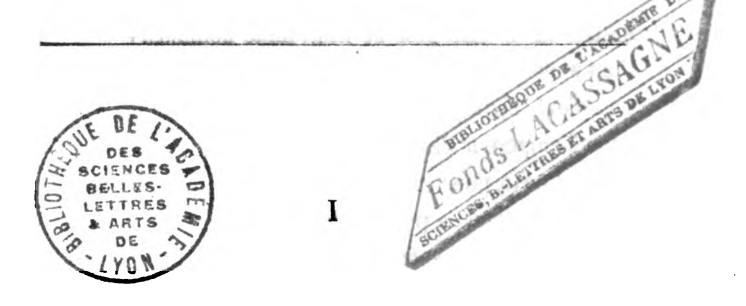
de la poésie naïve et se donner des airs du moyen âge, en supprimant quelques articles et pronoms. Est-ce à dire que je n'en ai jamais supprimé? Je l'ai fait quelquefois, mais c'est toujours à mon vers défendant et alors que l'original me serre de trop près. Du reste, cette suppression de l'article et du pronom se rencontre fréquemment dans le seizième et même dans le dix-septième siècle. Quant à l'omission de la négative *pas* ou de la négative *ne*, à laquelle je n'ai pu toujours échapper, on la trouve encore dans Lafontaine, dans Molière et même dans Racine et dans Voltaire.

Le lecteur trouvera en notes quelques éclaircissements sur les personnages, sur les usages et sur les idées, ainsi que quelques explications sur le texte.

Le meilleur manuscrit de la *Chanson de Roland* et e plus ancien est signé du nom de Turoldus ; mais on ne sait pas si c'est le nom de l'auteur ou celui du copiste.

LA CHANSON

DE ROLAND



I

COMMENT LE ROI MARSILE ENVOIE DES MESSAGERS A CHARLEMAGNE

Notre grand roi, l'empereur Charlemagne,
Sept ans tout pleins en Espagne est resté.
Jusqu'à la mer il conquit le pays.
Il n'est château qui tienne devant lui.
Cités ni murs ne restent à forcer,
Hors Saragosse, en haut d'une montagne.
Marsile y règne : il n'adore pas Dieu,

Sert Mahomet et réclame Apollon (1).
Il ne pourra se garder de malheur. AOI (2).

Le roi Marsile était à Saragosse.
Il est allé dans un verger à l'ombre,
Sur un perron de marbre il s'est couché.
Autour de lui sont plus de vingt mille hommes.
Il en appelle à ses ducs, à ses comtes (3):
« Sachez, seigneurs, quel malheur nous encombre :
« Car l'empereur Charles de douce France (4)
« En ce pays nous est venu confondre.
« Je n'ai d'armée à pouvoir le combattre,
« Ni telle gent à disperser la sienne.
« Conseillez-moi comme mes hommes sages :
« Préservez-moi de la mort, de la honte. »

---

(1) Les musulmans n'adorent pas Mahomet, mais le Dieu unique. Les poésies chevaleresques confondent ces *infidèles* avec les païens de l'antiquité, et leur attribuent un culte à Jupiter et à Apollon.

(2) Le mot AOI se trouve à la fin d'un grand nombre de strophes de la *Chanson de Roland*. Le sens de cette particule n'est pas bien connu : les uns y voient une exclamation guerrière, tandis que d'autres pensent que c'est une indication musicale à l'usage du jongleur qui chantait ce poëme.

(3) A cette époque, la société musulmane était organisée féodalement comme la nôtre. Les appellations de duc, comte, etc., etc., sont employées ici à propos.

(4) L'épithète de *douce* est ordinairement jointe au nom de la France, même par les Sarrasins.

Pas un païen qui réponde un seul mot,
Fors Blancandrin, du castel de Val-Fonde.

Blancandrin fut, des plus sages païens,
Un chevalier de beaucoup de courage,
Homme de bien pour aider son seigneur.
Il dit au roi : « Ne vous effrayez pas.
« Offrez à Charle, à l'orgueilleux, au fier
« Loyal service et très-grande amitié.
« Présentez-lui des ours, lions et chiens,
« Sept cents chameaux et mille autours mués (1),
« D'or et d'argent trois cents mulets chargés.
« Il en fera remplir cinquante chars,
« Bien en pourra payer tous ses soldats.
« En ce pays, c'est assez guerroyer ;
« Promettez-lui que, s'il retourne en France,
« Vous l'y suivrez au jour de Saint-Michel,
« Pour recevoir la loi de chrétienté,
« Être son homme en tous biens, tous honneurs.
« Vous enverrez des otages, s'il veut,
« Ou dix ou vingt pour qu'il ait confiance.
« Envoyons-lui les enfants de nos femmes.
« Dût-il périr, j'y enverrai le mien !

(1) Mués, après la mue. C'est le moment où les oiseaux de chasse ont le plus de valeur.

« Il est bien mieux qu'ils y perdent leurs têtes
« Que nous perdions et l'honneur et nos biens,
« Que nous soyons réduits à mendier ! » AOI.

Il dit encor : « Sire, par ma main droite,
« Et par la barbe à mon sein ventelant !
« Vous allez voir leur troupe se défaire ;
« Les Franks iront en France, sur leur terre ;
« Chacun sera dans son meilleur domaine ;
« Charles sera dans Aix, à sa chapelle ;
« A Saint-Michel il fera grande fête.
« Le jour viendra, le terme passera :
« Il n'entendra de nous mot ni nouvelle.
« Charles est fier, et son cœur est cruel.
« Il tranchera les têtes des otages ;
« Mais il est mieux qu'ils y perdent la tête,
« Que nous perdions notre Espagne la belle,
« Que nous ayons des maux et des souffrances. »
Chaque païen dit : « C'est peut-être bien. »

Le roi Marsile a fixé son dessein.
Il appela Clairon de Balaguet,
Estamarin et son pair Eudropin,
Et Priamus et Garlan le barbu,
Et Machiner et son oncle Maheu,
Et Joymer et Malbien d'Outre-mer,

Et Blancandrin pour conter ses raisons.
Des plus félons il en appela dix.
« Seigneurs barons, allez vers Charlemagne.
« En la cité de Cordoue il réside.
« Branches d'olive en vos mains porterez,
« Signifiant paix et humilité.
« Si par votre art vous pouvez m'accorder,
« Vous recevrez beaucoup d'or et d'argent,
« Terres et fiefs, tant que vous en voudrez. »
— « Nous en avons assez, » répondent-ils. AOI.

Le roi Marsile a fixé son dessein.
Il dit aux siens : « Donc, seigneurs, vous irez,
« Branches d'olive en vos mains porterez
« Et vous direz à Charlemagne, au roi,
« Que, pour Jésus, il ait merci de moi;
« Qu'il ne verra ce premier mois passer
« Sans que je vienne avec mille des miens;
« Je recevrai la loi de chrétienté,
« Serai son homme, et de cœur et de foi,
« Et s'il en veut, il aura des otages. »
Blancandrin dit : « Vous aurez bon succès. » AOI.

Marsile a fait venir dix mules blanches,
Que lui donna le roi de Suatilie;
Les freins sont d'or, les selles argentées.

Les messagers sont montés sur les mules,
Ils ont en main des branches d'olivier.
Ils rejoindront Charles, le roi de France.
Il ne pourra faire qu'ils ne le trompent. AOI.

II

COMMENT CHARLEMAGNE REÇOIT LES MESSAGERS DE MARSILE

Notre empereur est en fête, en liesse,
Cordoue est prise et le mur mis en pièces ;
Par ses pierriers il a détruit les tours.
Ses chevaliers en ont un grand butin
D'or et d'argent, de riches vêtements.
Il n'est resté nul païen dans la ville
Qui ne soit mort ou devenu chrétien (1).
Notre empereur est dans un grand verger;
Sont avec lui Roland, sire Olivier,

(1) C'est dans les chansons de geste un usage de tuer ceux qui refusent le baptême; cependant plusieurs papes, et notamment saint Grégoire le Grand, s'étaient déjà prononcés contre les conversions forcées.

Sanche le duc et le fier Anséis,
Geoffroy d'Anjou, gonfalonier du roi ;
Gérin y fut et son ami Gérer.
Il y avait aussi bien d'autres preux :
De douce France ils étaient quinze mille.
Ces chevaliers sur de beaux tapis blancs
Jouent au damier pour s'amuser entre eux,
Au jeu d'échecs les vieux et les plus sages.
Les bacheliers légers jouent à l'escrime.
Dessous un pin, auprès d'un églantier,
Est un fauteuil qu'on a fait tout d'or pur.
Là sied le roi qui tient la douce France.
Blanche est sa barbe et sa tête fleurie ;
Noble est son corps, sa contenance fière.
Le cherche-t-on, n'est besoin qu'on le montre !
Les messagers descendent de cheval ;
Avec respect et grâce ils le saluent.

C'est Blancandrin qui parle le premier.
Il dit au roi : « Soyez béni de Dieu,
« Le glorieux que l'on doit adorer !
« Vous fait mander le brave roi Marsile :
« Qu'il s'est enquis d'un moyen de salut,
« De son avoir vous veut donner beaucoup,
« Ours et lions, lévriers enchaînés,
« Sept cents chameaux et mille autours mués,
« D'or et d'argent trois cents mulets chargés ;

« Vous en ferez remplir cinquante chars.
« Tant y aura de besants d'un or pur
« Que vous pourrez bien payer vos soldats.
« Assez longtemps vous fûtes en Espagne :
« Dans Aix, en France, il vous faut retourner.
« Là vous suivra mon maître, il le promet. »
Notre empereur étend les mains vers Dieu,
Baisse la tête et commence à penser. AOI.

Notre empereur tient la tête inclinée.
De sa parole il n'est jamais hâtif,
Sa coutume est de parler à loisir.
Il se redresse, et son visage est fier.
Puis il répond : « Vous avez bien parlé.
« Le roi Marsile est fort mon ennemi ;
« A ce discours, que vous venez de dire,
« Par quel moyen pourrai-je me fier? »
Le Sarrasin lui dit : « Par des otages,
« Dont vous aurez ou dix ou quinze ou vingt.
« Dût-il périr, j'y mets un fils à moi ;
« Vous n'en aurez, certes, aucun plus noble.
« Quand vous serez dans le royal palais
« A célébrer le jour de saint Michel,
« Là, vous suivra mon maître, il le promet ;
« A vos bains d'Aix, que Dieu pour vous a faits,
« Il a dessein de se faire chrétien. »
Charles répond : « Il pourra se sauver ! » AOI.

Le soir fut beau ; le soleil était clair.
Le roi fait mettre à l'étable les mules.
En un verger il fait tendre une tente,
Les messagers il y fait héberger ;
Douze sergents les ont bien accueillis.
Jusqu'au jour clair ils y passent la nuit.
De grand matin s'est levé l'empereur ;
Charles ouït la messe et les matines,
Et sous un pin l'empereur est allé.
Pour le conseil il mande ses barons :
Par ceux de France il veut en tout marcher. AOI.

III

COMMENT LES FRANÇAIS DÉLIBÈRENT SUR LES PROPOSITIONS DU ROI MARSILE

Notre empereur est allé sous un pin.
Il a mandé ses barons au conseil,
Le duc Ogier, l'archevêque Turpin,
Richard le vieux et son neveu Henry,
Le vaillant comte Asselin de Gascogne,
Thibaut de Reims et Milon son cousin ;
Gérer y fut et son ami Gérin.

Le preux Roland y vint en même temps
Avec le noble et vaillant Olivier.
Des Franks de France (1) ils étaient plus de mille.
Ganes y vint, qui fit la trahison.
Lors commença ce conseil de malheur. AOI.

« Seigneurs barons, dit Charles l'empereur,
« Le roi païen m'a transmis un message.
« De son avoir il m'offre grande part :
« Ours et lions, lévriers enchaînés,
« Sept cents chameaux et mille autours mués,
« Trois cents mulets chargés de l'or arabe ;
« Avec cela plus de cinquante chars.
« Mais il entend que je m'en aille en France.
« Il me suivra dans Aix, ma résidence ;
« Il recevra notre loi salutaire,
« Sera chrétien, de moi tiendra ses terres ;
« Mais je ne sais s'il en a le dessein. »
Et les Français disent : « Prenons bien garde ! » AOI.

Notre empereur a fini ses raisons.
Le preux Roland, qui point ne les approuve,

---

(1) C'est-à-dire de la France proprement dite. Le mot *francs* servait aussi à désigner les hommes libres.

Saute sur pieds et vient y contredire.
Il dit au roi : « Ne croyez pas Marsile !
« Depuis sept ans nous sommes en Espagne.
« Je vous conquis et Noples et Commible,
« J'ai pris Valterne et la terre de Pine,
« Et Balaguet, et Tudèle et Sézille.
« Le roi Marsile a toujours été traître.
« Il vous manda quinze mille des siens,
« Chacun portant une branche d'olive ;
« Ils vous disaient tous ces mêmes discours.
« De vos Français vous prîtes les avis.
« On conseilla quelque accommodement.
« Vers le païen vous mandâtes deux comtes ;
« L'un fut Basan et le second Basile :
« Il leur coupa la tête auprès d'Haltile.
« Faites la guerre entreprise par vous ;
« Vers Saragosse amenez votre armée (1),
« Assiégez-la plutôt toute la vie,
« Et vengez ceux que le félon occit. » AOI.

Notre empereur tient la tête baissée,
Flatte sa barbe et tire sa moustache,
A son neveu ne répond bien ni mal.

---

(1) Le texte dit : Votre ost *banie,* c'est-à-dire convoquée par un ban.

Tous les Français se taisent, hormis Gane.
Il saute en pieds; il vient devant le roi,
Et fièrement commence ses raisons.
« N'écoutez pas, a-t-il dit, les vauriens,
« Ni moi ni d'autre, hors qu'il vous en profite.
« Lorsque le roi païen vous fait mander
« Qu'il deviendra votre homme à deux mains jointes,
« Par votre don tiendra toute l'Espagne,
« Et recevra la foi que nous gardons,
« Celui qui dit de rejeter cette offre
« N'a nul souci quelle mort nous mourions.
« Conseil d'orgueil n'a droit d'être suivi.
« Laissons les fous et tenons-nous aux sages. » AOI.

Nayme le duc vient après Ganelon (1);
Il n'y avait plus brave homme à la cour.
Il dit au roi : « Vous avez entendu
« Ce que le preux Ganes a répondu?
« Il a raison; qu'il soit donc écouté!
« Le roi Marsile est vaincu dans la guerre;
« Vous avez pris toutes ses forteresses,
« Par vos pierriers avez brisé ses murs,
« Vaincu sa troupe et brûlé ses cités.

---

(1) Diminutif très-usité de Gane. On dit de même Karl-on, Marsili-on.

« Quand il vous prie avoir merci de lui,
« Qu'en garantie il offre des otages :
« Lui faire plus ce serait un péché.
« Faut mettre fin à cette longue guerre. »
Les Franks disaient : « Le duc a bien parlé ! » AOI.

IV

COMMENT ROLAND FAIT DÉSIGNER GANE POUR ALLER EN AMBASSADE AUPRÈS DE MARSILE

« Seigneurs barons, qui donc enverrons-nous
« A Saragosse, auprès du roi Marsile ? »
Nayme répond : « J'irai, si vous voulez ;
« Donnez-m'en donc le gant et le bâton (1). »
Le roi répond : « Vous êtes homme sage ;
« Non, par ma barbe et par cette moustache,
« Si loin de moi vous n'irez cette année.
« Asseyez-vous, quand nul ne vous appelle !

(1) Le gant et le bâton indiquent l'investiture d'une charge ou d'une mission. Roland blessé offre son gant à Dieu comme pour faire hommage de lui-même.

« Qui donc, seigneurs, pourrons-nous envoyer
« Au Sarrasin qui garde Saragosse ? »
Roland répond : « J'y puis aller très-bien. »
Olivier dit : « Non, vous n'en ferez rien.
« Votre courage est trop fier et farouche,
« Et je craindrais que vous vous disputiez.
« Si le roi veut, j'y puis aller très-bien. »
Le roi répond : « Tous les deux, taisez-vous ;
« Ni vous ni lui n'y porterez les pieds.
« Par cette barbe ici, qu'on voit blanchir,
« Les douze pairs y seront mal venus. »
Tous les Français se taisent, restent cois.

Turpin de Reims se lève de son rang.
« Laissez, dit-il, vos Français reposer.
« En ce pays vous fûtes sept années ;
« Ils ont eu tant de travaux et de mal !
« Donnez à moi le bâton et le gant :
« Je m'en irai vers ce païen d'Espagne.
« Je voudrais voir un peu comme il est fait. »
Notre empereur lui répond en colère :
« Asseyez-vous sur votre tapis blanc ;
« Ne parlez plus, si je ne vous commande. » AOI.

« Chevaliers franks, dit le roi Charlemagne,
« Choisissez donc un baron de ma terre,

« Qui portera mon message à Marsile. »
Roland lui dit : « C'est Gane, mon parâtre. »
Et les Français : « Certe, il le peut bien faire !
« Vous n'enverrez aucun qui soit plus sage. »
Le comte Gane en eut beaucoup d'angoisses.
Il rejeta son grand manteau de martre,
Il reste alors en blouse de satin ;
Ses yeux sont clairs et son visage fier,
Son corps est noble et sa poitrine large ;
Il est si beau ! tous ses pairs le regardent.
« Roland, dit-il, fou, pourquoi cette rage ?
« Chacun sait bien que je suis ton parâtre (1) ;
« Tu m'as nommé pour aller chez Marsile ?
« Si Dieu permet que de là je revienne,
« Je t'en aurai si grand ressentiment
« Qu'il durera pendant toute ta vie ! »
Roland répond : « C'est orgueil et folie !
« Je n'ai souci, chacun sait, des menaces.
« Pour un message, il faut un homme sage ;
« Si le roi veut, je le ferai pour vous. »

---

(1) Voir *Berte aux grands piés* :

Li premiers des enfants, de ce ne doutez mie,
Que Pépins ot de Berte la Blonde, l'eschevie,
Orent-ils une fille sage et bien enseignie
Femme Milon d'Ayglent ; moult ot grant seignorie,
Et fu mère Rollant.

La mère de Roland avait épousé Milon en premières noces et fut ensuite mariée à Gane.

Gane répond : « Pour moi tu n'iras pas : AOI.
« Tu n'es mon homme et je ne suis ton sire.
« Si l'empereur, pour son service, ordonne,
« J'irai trouver Marsile à Saragosse ;
« Mais j'y mettrai quelque retardement
« Pour dissiper cette grande colère. »
Lorsqu'il l'entend, Roland commence à rire. AOI.

V

GANE DÉFIE ROLAND ET LES AUTRES PAIRS. IL SE REND A SARAGOSSE

Quand Gane voit que Roland rit de lui,
Il est tout près d'éclater de colère,
Il s'en faut peu qu'il ne perde le sens.
« Roland, dit-il, je ne vous aime pas :
« Vous m'avez fait choisir perfidement.
« Droit empereur (1), me voici devant vous :
« Je veux remplir votre commandement.

(1) *Droit* comme *droiturier* signifie à la fois légitime et juste. Cette expression très-caractéristique des idées du moyen âge revient fréquemment dans nos poëmes.

« Je sais qu'il faut que j'aille à Saragosse. AOI.
« Qui va là-bas, ne peut en revenir.
« J'ai cependant épousé votre sœur :
« J'ai d'elle un fils : il n'en est de plus beau !
« Baudoin ! l'on dit déjà qu'il sera brave.
« Je laisse à lui mes fiefs et mes domaines.
« Gardez-le bien ; je ne le verrai plus ! »
Charles répond : « Trop avez le cœur tendre.
« Puisque j'ordonne, il faut que vous alliez. » AOI.

Il dit encor : « Ganelon, avancez
« Et recevez le bâton et le gant.
« Vous l'entendez, les Français vous choisissent. »
Gane répond : « Roland seul a tout fait !
« Je haïrai Roland toute ma vie,
« Sire Olivier, pour être son ami,
« Les douze pairs, parce qu'ils l'aiment tant !
« Je les défie ici, sire, à vos yeux ! »
Le roi lui dit : « Vous avez trop de haine,
« Or, vous irez, puisque je le commande. »
— « J'y peux aller, mais n'aurai de garants :
« Basan n'en eut, ni son frère Basile ! » AOI.

Le roi lui tend le gant de la main droite ;
Mais Ganelon voudrait n'être pas là.
Il va le prendre et le gant tombe à terre.

Les Franks de dire : « O Dieu ! qu'est ce présage ?
« De cet envoi nous viendra grande perte. »
— « Vous en saurez, dit Gane, des nouvelles. »
Il dit au roi : « Donnez-moi le congé.
« S'il faut aller, je n'ai plus à tarder. »
Le roi lui dit : « Pour Jésus et pour moi ! »
Il le bénit, l'absout de sa main droite (1),
Et lui remet le bâton et la lettre.

Le comte Gane à son hôtel retourne :
D'équipements se met à s'occuper,
Prend le meilleur qu'il a pu retrouver.
Fixe à ses pieds des éperons d'or pur,
A son côté ceint Murglès, son épée ;
Sur Tachebrun, son destrier, il monte.
C'est Guinemer qui lui tint l'étrier.
Vous eussiez vu maint chevalier pleurer.
Ils disent tous ; « Quel dommage pour vous !
« Vous avez tant hanté la cour du roi !
« Noble guerrier l'on vous y proclamait.
« Celui qui vous désigna pour aller,
« Même le roi ne pourra le défendre.

---

(1) Charlemagne bénit et absout. Cependant la royauté française n'avait rien de sacerdotal, mais seulement un caractère patriarcal et le prestige religieux du sacre.

« Le preux Roland n'eût dû penser à vous :
« Vous êtes né de si grande famille.
« Emmenez-nous, sire, » lui disent-ils.
Gane répond : « Ne plaise au Seigneur Dieu !
« Mieux mourir seul qu'avec tant de bons preux !
« Vous en irez, seigneurs, en douce France.
« Vous saluerez ma femme de ma part
« Et Pinabel, mon pair et mon ami,
« Baudoin, mon fils, que vous connaissez bien.
« Aidez à lui, tenez-le pour seigneur ! »
Ganelon part et s'est acheminé. AOI.

Il chevauchait : sous un haut olivier
Sont réunis les messagers païens.
C'est Blancandrin qui pour lui s'attardait.
L'un parle à l'autre avec grande finesse.
Blancandrin dit « Merveilleux homme est Charles !
« Il prit la Pouille et toute la Calabre,
« Passa la mer, entra dans l'Angleterre,
« Dont il conquit le tribut à saint Pierre ;
« Que nous vient-il chercher sur notre terre? »
Gane répond : « Si grand est son courage !
« Homme jamais ne vaudra contre lui. » AOI.

Blancandrin dit : « Les Français sont très-braves ;
« Mais bien grand mal font ces ducs et ces comtes,

« A leur seigneur qui donnent tels conseils;
« Ils ruineront les autres et lui-même. »
Gane répond : « Je n'en connais pas d'autre,
« Hormis Roland; mais il en aura honte.
« Charles un jour à l'ombre était assis
« En la prairie, auprès de Carcassonne.
« Son neveu vient, vêtu de sa cuirasse;
« Il tient en main une pomme vermeille.
« — Tenez, beau sire, a dit Roland à Charles,
« De tous les rois j'offre à vous les couronnes! —
« Son grand orgueil le devrait bien confondre,
« Car chaque jour il s'expose à la mort.
« Roland occis, nous aurions tous la paix! » AOI.

Blancandrin dit : « Roland est très-cruel,
« Qui veut dompter toutes les nations,
« Et disputer ainsi toutes les terres.
« Par quelle gent croit-il exploiter tant? »
Gane répond : « Par la gent des Français.
« Ils l'aiment tant qu'ils ne lui faudront pas;
« Il leur a tant donné d'or et d'argent,
« Mulets, chevaux, armures et soieries;
« Même le roi fait tout à son caprice.
« Jusqu'au Levant (1), il lui conquerra tout! » AOI.

---

(1) *D'ici qu'en Orient* est une locution familière et proverbiale qui rappelle l'époque et la préoccupation des croisades.

Chevauchent tant et Gane et Blancandrin
Que l'un à l'autre ils engagent leur foi :
Ils chercheront que Roland soit occis.
Chevauchent tant, par voie et par chemin,
Qu'à Saragosse ils viennent sous un if.
Sur un fauteuil, mis à l'ombre d'un pin,
Enveloppé d'une soie égyptienne,
Était le roi qui tient toute l'Espagne.
Autour de lui sont vingt mille païens.
Il n'est aucun qui dise ou souffle mot,
Tant ils voudraient apprendre les nouvelles !
Ils voient venir Ganes et Blancandrin.

VI

COMMENT GANE BRAVE LE ROI MARSILE

Blancandrin vient devant le roi Marsile,
Et par le poing il tient le comte Gane ;
« Soyez sauvé, dit-il, par Apollon
« Et Mahomet, dont nous gardons les lois !
« Nous avons fait votre message à Charles. »
Il éleva ses deux mains en amont,
Loua son Dieu, ne fit autre réponse.

« Il vous envoie un sien noble baron;
« Il est de France; il est homme puissant.
« Sachez par lui si c'est la paix ou non. »
— « Qu'il parle donc, dit Marsile, on l'écoute. » AOI.

Le comte Gane avait bien réfléchi;
Avec grand art il commence à parler,
Comme celui qui le sait faire bien.
Il dit au roi : « Soyez sauvé de Dieu,
« Le glorieux, que l'on doit adorer!
« Charles le brave à vous mande ceci:
« Si recevez la sainte loi chrétienne,
« Aurez en fief la moitié de l'Espagne;
« Si ne voulez accepter cet accord,
« Vous serez pris de force, mis aux chaînes,
« Au siége d'Aix vous serez amené.
« Par jugement là-bas vous finirez;
« Vous y mourrez en honte et vilenie. »
Le roi Marsile en fut tout frémissant:
Il tient en main un dard empenné d'or;
Veut l'en frapper; mais on l'a retenu. AOI.

Le roi Marsile a changé de couleur,
Et de son dard la hampe en a tremblé.
Gane le voit, met la main à l'épée,
Et de deux doigts la tire du fourreau;

Puis il lui dit : « Vous êtes belle et claire ;
« Devant ce roi, tant que je vous tiendrai,
« Notre empereur Charles ne dira pas
« Que je meurs seul au pays étranger.
« Les plus hardis vous auront bien payée ! »
Le Sarrasins : « Empêchons la mêlée ! »

Les chefs païens ont tant prié le roi
Qu'en son fauteuil Marsile s'est assis.
Son oncle dit : « Vous avez mal agi,
« Quand vous cherchiez à frapper le Français ;
« Vous le deviez écouter et l'ouïr. »
Gane lui dit : « Je peux bien l'oublier,
« Mais ne voudrais, pour tout l'or que Dieu fit,
« Et tous les biens qui sont en ce pays,
« Si le loisir m'en reste, ne pas dire
« Ce que, par moi, Charles, le roi puissant,
« Vous mande, à vous, son mortel ennemi. »
Gane portait un grand manteau de martres
Et recouvert d'une soie égyptienne ;
Il l'a jeté, Blancandrin le reçoit ;
Mais, son épée, il ne veut la lâcher :
De sa main droite il tient la garde d'or.
Païens disaient : « C'est un noble baron ! » AOI.

Auprès du roi Gane s'est avancé ;
Puis il lui dit : « A tort vous vous fâchez,

« Quand l'empereur de France vous fait dire
« De recevoir la sainte loi chrétienne.
« Vous garderez la moitié de l'Espagne;
« Il donnera l'autre part à Roland.
« Quel partenaire orgueilleux vous aurez!
« Si ne voulez accepter cet accord,
« A Saragosse il va vous assiéger;
« Vous serez pris de force et mis aux chaînes.
« Puis vous serez conduit dans Aix, en France.
« Vous n'y aurez palefroi ni mulet,
« Ni destrier pour chevaucher dessus;
« Serez jeté sur un mauvais sommier (1).
« Par jugement, vous y perdrez la tête.
« Notre empereur vous écrit cette lettre. »
Il l'a remise en la main du païen.

VII

COMMENT MARSILE DÉLIBÈRE AVEC GANE

Marsile était tout pâle de colère.
Il rompt le sceau, dont il jette la cire,

(1) Le chevalier monte à la bataille et à la parade un destrier, en

Voit les raisons écrites dans la lettre :
« Charles m'écrit, qui tient la douce France,
« En rappelant la peine et la colère
« Qu'il ressentit pour Basan et Basile,
« Dont j'ai coupé la tête au mont d'Haltile.
« Si de mon corps je veux sauver la vie,
« Faut envoyer mon oncle, le calife;
« Sinon, jamais Charles ne m'aimera. »
Alors le fils de Marsile parla ;
Il dit au roi : « Gane a dit des folies!
« Il a tant fait qu'il n'a plus droit de vivre.
« Livrez-le-moi, j'en ferai bien justice. »
Gane l'entend ; il brandit son épée,
Et sur le tronc du pin va s'appuyer.

Dans le verger s'en est allé le roi,
Et les meilleurs des païens avec lui.
C'est Blancandrin, à la tête chenue,
Jurfalet, fils et l'héritier du roi,
Son oncle aussi, le fidèle calife.
Blancandrin dit : « Appelez le Français ;
« De nous servir il m'engagea sa foi. »
Le roi lui dit : « Vous-même, amenez-le. »

---

route un palefroi ou un mulet. La bête de charge s'appelle roussin, sommier ou bidet.

Il a pris Gane au doigt de la main droite,
Dans le verger l'a mené jusqu'au roi.
On pourparla l'injuste trahison. AOI.

« Beau sire Gane, a dit le roi Marsile,
« Je vous ai fait tout à l'heure une offense
« Quand j'ai voulu vous frapper par colère :
« Je la répare avec ces zibelines,
« Qui valent plus de cinq cents livres d'or.
« Avant demain, j'en paierai belle amende. »
Gane répond : « Je ne refuse pas ;
« Qu'il plaise à Dieu vous bien récompenser ! » AOI.

Le roi lui dit : « Gane, sachez-le bien,
« J'ai le désir de vous aimer beaucoup.
« Je veux ouïr parler de Charlemagne.
« Il est bien vieux ! Il a fini son temps !
« Il a, je sais, bien deux cents ans passés.
« Par tant de lieux il démena son corps !
« Il a reçu tant de coups sur l'écu !
« Il a conduit tant de rois à l'aumône !
« Quand sera-t-il las de faire la guerre ? »
Gane répond : « Non, Charles n'est pas tel ;
« Nul ne le voit, et n'a pu le connaître,
« Qui ne dira que l'empereur est noble.
« Je ne saurais le louer et vanter

« Autant qu'il a d'honneur et de bonté.
« Et sa valeur, qui pourrait la conter?
« Dieu fit briller en lui tant de noblesse!
« Mieux vaut mourir que quitter son service!

Le païen dit: « Je suis émerveillé
« Que l'empereur soit si vieux et chenu!
« Je sais qu'il a bien deux cents ans et plus!
« Par tant de lieux son corps a travaillé
« Et tant reçu coups de lance et d'épieu!
« Il a conduit tant de rois à l'aumône!
« Quand sera-t-il las de faire la guerre? »
— « Tant que Roland vivra, jamais! dit Gane.
« Il n'a d'égal sous la cape du ciel.
« Son compagnon Olivier est si brave!
« Les douze pairs, que Charles chérit tant,
« Font l'avant-garde avec vingt mille preux.
« Charle est tranquille; il ne craint aucun homme?! »

Le païen dit: « C'est vraiment merveilleux
« Que l'empereur soit si blanc et chenu!
« Je sais qu'il a bien plus de deux cents ans!
« Il est allé conquérant tant de terres,
« A tant reçu de coups d'épieux tranchants!
« Il a défait et tué tant de rois!
« Quand sera-t-il las de faire la guerre? »

— « Tant que Roland vivra, jamais! dit Gane.
« Il n'a d'égal jusques en Orient!
« Son compagnon Olivier est si brave!
« Les douze pairs que Charles aime tant,
« Font l'avant-garde avec vingt mille Franks.
« Charle est tranquille, homme vivant ne craint. » AOI.

— « Beau sire Gane, a dit le roi Marsile,
« J'ai telle gent, plus belle n'en verrez.
« Je puis avoir quatre cent mille preux,
« Pour attaquer Charles et les Français! »
Gane répond : « Ne vous y fiez pas.
« De vos païens vous auriez grande perte.
« Pas de folie, et tenez-vous aux ruses.
« A l'empereur donnez tant de richesses
« Que les Français en soient émerveillés.
« Envoyez-lui vingt otages aussi.
« En douce France il s'en retournera.
« Il laissera bien loin l'arrière-garde;
« Le preux Roland y sera, je l'espère,
« Puis Olivier, le brave, le courtois.
« Tous deux sont morts, si l'on veut bien me croire.
« Charles verra son grand orgueil tomber.
« Il n'aura plus désir de vous combattre. » AOI.

— « Beau sire Gane, ainsi Dieu vous bénisse!
« Par quel moyen puis-je occire Roland? »

Gane répond : Je vais donc vous le dire :
« Le roi sera dans les grands défilés ;
« L'arrière-garde au loin sera restée ;
« Roland le fier y sera, son neveu,
« Puis Olivier, en qui tant il se fie ;
« Vingt mille Franks ils auront dans leur troupe.
« De vos païens envoyez-leur cent mille,
« Qui tout d'abord leur livreront bataille.
« Les Franks seront affaiblis et blessés.
« Il y aura grand martyre des vôtres.
« Livrez aux Franks une seconde attaque :
« Dans l'une ou l'autre, il faut que Roland reste !
« Vous aurez fait une belle bataille,
« Et n'aurez plus de guerre en votre vie. AOI.

« S'il se pouvait que Roland y fût mort,
« Charles perdrait le bras droit de son corps ;
« Sa merveilleuse troupe y resterait.
« Il ne pourrait réunir telle force.
« Terre-major (1) resterait en repos. »
Quand il l'entend, le roi le baise au cou.
Puis il a fait apporter ses trésors. AOI.

(1) Terre-*major* désigne la France. On dit aussi *la grant région*.

Le roi répond (que diraient-ils de plus?):
« Bon conseiller celui dont on s'assure.
« Donc, s'il y est, jurez-moi de trahir! »
Gane répond : « Qu'il soit comme il vous plaît. »
Sur la relique en son épée enclose,
Il a juré : la trahison est faite! AOI.

Il y avait un fauteuil en ivoire.
Le roi Marsile y fait porter un livre
Qui renfermait la loi de Mahomet;
Ceci jura le Sarrasin d'Espagne,
S'il peut trouver à l'arrière Roland,
De le combattre avec toute sa troupe
Et, s'il le peut, de le faire mourir.
Gane répond : « Votre ordre s'accomplisse! » AOI.

Alors s'avance un païen, Valdabrun.
Il éleva le roi Marsilion.
Clair et riant : « Vous voyez mon épée,
« Dit-il au Frank, nul n'en a de meilleure,
« La garde vaut plus de mille mangons (1).
« Par amitié, sire, je vous la donne :
« Contre Roland le baron aidez-nous,

---

(1) Mangons, pièce de monnaie.

« Que nous puissions le trouver à l'arrière. »
— « Ce sera fait, » répond le comte Gane.
Puis à la joue, au menton ils se baisent.

Arrive après le païen Climorin.
Clair et riant, il dit à Ganelon :
« Prenez mon casque; on n'en vit de meilleur !
« Contre Roland le marquis, aidez-nous,
« Que nous puissions sûrement le honnir. »
— « Ce sera fait, » lui répond Ganelon.
Puis à la bouche, à la joue ils se baisent. AOI.

Arrive alors la reine Bramimonde.
Elle lui dit : « Je vous aime beaucoup,
« Car mon seigneur et tous ses gens vous prisent.
« Deux bracelets j'envoie à votre femme :
« Ils ont tant d'or, de grenats, d'améthystes,
« Qu'ils valent plus que tout l'avoir de Rome.
« Votre empereur n'en eut jamais de tels. »
Gane les prend et les place en sa botte. AOI.

Le roi demande au trésorier Mauduit :
« Les dons pour Charle avez-vous préparés? »
Le trésorier répond : « Oui, sire, bien :

« Sept cents chameaux chargés d'or et d'argent,
« Et vingt enfants, les plus nobles otages. » AOI.

Marsile tient Ganelon par l'épaule :
« Vous êtes brave et sage, lui dit-il ;
« Par cette foi, que vous tenez la bonne,
« Ne changez pas de sentiments pour nous.
« De mon avoir vous aurez grande part :
« Dix forts mulets chargés d'or le plus fin ;
« Je vous ferai de même tous les ans.
« Prenez les clés de cette cité vaste,
« A l'empereur présentez ces grands dons.
« Faites-moi mettre à l'arrière Roland.
« Si je le puis trouver aux défilés,
« A lui je livre une bataille à mort. »
Gane répond : « M'est avis que je tarde. »
Il monte en selle et se met en voyage (1). AOI.

---

(1) La tradition a maudit le lieu où cette trahison a été préparée. Voir *Aye d'Avignon*, page 50 :

Si grant vertu i fist Damediex por Karlon
Que des loriers qui furent là planté environ
Ainc puis n'en porta nul ne foille ne boton.

VIII

CHARLEMAGNE SE MET EN ROUTE AVEC LA GRANDE ARMÉE

Notre empereur regagne ses quartiers :
Il est venu dans la cité de Gaune.
Le preux Roland l'a prise et renversée ;
Pendant cent ans elle en resta déserte.
De Ganelon il attend des nouvelles
Et le tribut du grand pays d'Espagne.
Or, un matin, quand l'aube apparaissait,
Le comte Gane arrive au campement. AOI.

De grand matin l'empereur s'est levé,
Charles ouït la messe et les matines.
Sur l'herbe verte, il est devant sa tente.
Roland y fut et le brave Olivier,
Nayme le duc, beaucoup d'autres aussi.
Ganelon vint, le traître, le parjure!
Avec astuce il commence à parler
Et dit au roi : « Soyez béni de Dieu !
« J'apporte ici les clefs de Saragosse.
« De grands trésors je vous fais amener.

« Et vingt enfants ; faites-les bien garder !
« Le brave roi Marsile aussi vous mande
« De ne le pas blâmer pour le calife.
« Car de mes yeux j'ai vu trois cent mille hommes,
« Casques fermés, vêtus de leurs hauberts,
« Ceints d'une épée à garde d'or niellée,
« Qui se sont tous embarqués avec lui,
« Fuyant le roi parce qu'ils ne voulaient
« Ni recevoir, ni garder notre foi.
« Ils n'avaient pas navigué quatre lieues,
« Que la tempête et le vent les accueillent.
« Ils sont noyés ; vous n'en verrez pas un.
« S'il n'était mort, j'amenais le calife.
« Au roi païen, sire, vous pouvez croire :
« Vous ne verrez ce premier mois passer
« Sans qu'il vous suive au royaume de France.
« Il recevra la foi que vous gardez,
« Votre vassal à mains jointes sera,
« De vous tiendra le royaume d'Espagne. »
Le roi lui dit : « Grâces en soient à Dieu !
« Bien avez fait ; en aurez grand profit. »
Mille clairons sonnent parmi l'armée.
On déshéberge, on charge les sommiers ;
Vers douce France on s'est acheminé. AOI.

Charles le Magne a ravagé l'Espagne,
Pris les châteaux, violé les cités.

L'empereur dit que sa guerre est finie;
Vers douce France il tourne son armée.
Le preux Roland fixe son étendard
En haut d'un tertre et vers le ciel dressé.
Par le pays les Franks sont hébergés.
Et les païens, par ces longues vallées,
Vont chevauchant, enseignes déployées,
Casques lacés et ceints de leurs épées,
Écus au cou et les lances dressées.
Sur les hauteurs, dans un bois ils s'arrêtent :
Quatre cent mille y attendent l'aurore.
Dieu! quel malheur que les Français l'ignorent! AOI.

Le jour s'en va; la nuit devient obscure.
Charles s'endort, le puissant empereur.
Il songe alors qu'il est aux défilés;
Entre ses mains il tient sa lance en frêne,
Quand Ganelon vient la saisir sur lui,
Qui la secoue et la brandit si fort
Que vers le ciel en volent les éclats.
Charles dormait; il ne s'éveille pas.

Après, il songe une autre vision,
Qu'il est en France, à son Aix-la-Chapelle.
Un ours le mord au bras droit durement.
Il voit venir d'Ardenne un léopard

Qui fièrement s'attaque à son corps même.
Un lévrier sort alors du palais;
Il vient à Charle au galop et par bonds,
Tranche d'abord l'oreille droite à l'ours,
Puis, furieux, combat le léopard.
Les Franks disaient : « Quelle grande bataille! »
Mais on ne sait lequel la gagnera (1).
Charles dormait; il ne s'éveille pas. AOI.

IX

COMMENT GANE FAIT DÉSIGNER ROLAND POUR COMMANDER L'ARRIÈRE-GARDE

La nuit s'en va, l'aube claire apparaît.
Notre empereur chevauche fièrement,
Sur son armée il regarde souvent.
« Seigneurs barons, a dit l'empereur Charles,
« Voici les ports et les étroits passages :

---

(1) L'ours est Gane, le léopard Pinabel, et le lévrier Thierry. Le bras droit de l'empereur est Roland. Ce qui rend cette explication assez plausible, c'est que Roland est appelé le bras droit de Charles ici et dans la *Chanson des Saxons*.

« Nommez quelqu'un pour rester à l'arrière. »
Gane répond : « C'est Roland, mon filâtre (1) :
« N'avez baron d'un aussi grand courage. »
Le roi l'entend, fièrement le regarde.
Puis il lui dit : « Vous êtes un vrai diable !
« Mortelle rage au corps vous est entrée :
« Et qui fera devant moi l'avant-garde ? »
Gane répond : « Ogier d'Ardennemark :
« N'avez baron qui mieux que lui la fasse. » AOI.

Le preux Roland entend qu'on le désigne;
Il a parlé comme un vrai chevalier :
« Je vous dois bien aimer, sire parâtre :
« Vous m'avez fait désigner pour l'arrière.
« Charles, le roi de France, n'y perdra,
« Je le promets, palefroi ni mulet,
« Ni destrier qui puisse chevaucher;
« Il n'y perdra ni roussin ni sommier
« Qui n'aient été vendus cher à l'épée. »
Gane répond : « C'est vrai, je le sais bien. » AOI.

Quand Roland sait qu'à l'arrière il sera,
Avec colère il parle à son parâtre :

---

(1) Beau-fils, c'est le mot correspondant à *marâtre* et à *parâtre*.

« Ahi! pervers, de mauvaise nature,
« Tu croyais donc que le gant me cherrait,
« Comme te fit le bâton devant Charles! » AOI.

« Droit empereur, dit Roland le baron,
« Donnez-moi l'arc que vous tenez au poing :
« Ils ne pourront, certes, me reprocher
« De le laisser tomber, comme fit Gane,
« Quand il reçut le bâton dans sa main. »
De l'empereur le front se rembrunit.
Il tient sa barbe et détord sa moustache,
Il ne peut pas s'empêcher de pleurer.
Après Roland le duc Nayme est venu;
Il n'y a pas plus brave homme à la cour.
Il dit au roi : « Vous l'avez entendu!
« Le preux Roland, il est fort irrité!
« L'arrière-garde est assignée à lui;
« N'avez baron qui la conduirait mieux.
« Donnez-lui l'arc que vous avez tendu,
« Et trouvez-lui des gens qui l'aident bien. »
Le roi le donne, et Roland l'a reçu.

Notre empereur s'adresse à son neveu :
« Mon beau neveu, sachez bien qu'avec vous
« Je veux laisser la moitié de l'armée;
« Retenez-la, car c'est votre salut! »

Roland lui dit : « Non, je n'en ferai rien.
« Si je démens mon sang (1), Dieu me confonde !
« Je retiendrai vingt mille Français braves ;
« Passez les monts en toute sûreté,
« De mon vivant, ne craignez aucun homme. » AOI.

X

COMMENT CHARLEMAGNE PASSE LES PYRÉNÉES AVEC LE GROS DE L'ARMÉE'

Le preux Roland monte son destrier,
Avec lui vient Olivier son ami ;
Gérin y vient, et le brave Gérer,
Béranger vient, et le preux Josse aussi,
Jastor y vient, et le vieil Anséis,
Le fier Gérard de Rossillon y vient,
Y est venu le puissant duc Gaifer.
Turpin a dit : « Par ma tête, j'irai ! »
— « Et moi de même, a dit le preux Gautier ;

(1) Le texte dit : Se la *geste* en desment. Ce mot est le plus souvent employé dans le sens de famille ; il signifie aussi *faits, actions*, comme le latin *gesta*.

« Je suis son homme et ne lui dois faillir. »
Se sont choisis vingt mille chevaliers. AOI.

Le preux Roland dit à Gautier de Luz :
« De nos Français de France prenez mille
« Pour occuper les hauteurs et les gorges ;
« Que l'empereur n'y perde aucun des siens. » AOI.
Gautier répond : « Pour vous je dois bien faire. »
Puis il a pris mille Français de France.
Gautier parcourt les hauteurs et les gorges.
Quoi qu'il apprenne, il n'en descendra pas.
Avant qu'ils soient distants de sept cents brasses (1),
Almaris, roi du pays de Belferne,
Leur livrera le jour un dur combat.

Hauts sont les pics, les vallons ténébreux,
Les rochers gris, les défilés sinistres.
Dans la douleur les Franks passent ce jour.
On entendait leur bruit de quinze lieues;

---

(1) Voici le texte de ce passage, dont le sens est assez difficile à saisir, et que j'ai traduit très-librement :

N'en descendrat pur malvaises nuveles. (,)
Enceis qu'en sceient VII. C. espées traites, (.)
Reis Almaris del règne de Belferne
Une bataille lur livrat le jur pesme.

Ils approchaient de la Terre-major,
Voient la Gascogne, une terre française,
Il leur souvient de fiefs et de domaines,
De fiancée ou d'une noble épouse;
Il n'en est pas qui de pitié ne pleure.
Mais l'empereur Charles est plein d'angoisse,
Aux défilés il laisse son neveu.
Pitié l'en prend, ne peut ne pas pleurer. AOI.

Les douze pairs sont restés en Espagne,
Vingt mille Franks sont en leur compagnie.
Ils n'ont souci ni crainte de la mort.
Notre empereur retourne vers la France,
Sous son manteau cache sa contenance.
Auprès de lui chevauche le duc Nayme.
Il dit au roi : « Pourquoi cette tristesse? »
Charles répond : « Le demander m'offense;
« J'ai si grand deuil, ne puis ne pas gémir :
« Par Ganelon France sera détruite.
« La nuit en songe un ange me fit voir
« Qu'entre mes mains Gane brisait ma lance.
« Il fit choisir pour l'arrière Roland;
« Je l'ai laissé sur la terre étrangère,
« Si je le perds, je n'aurai son pareil. » AOI.

Charles le Grand ne peut ne pas pleurer.
Cent mille Franks pour lui s'attendrissaient

Et pour Roland ont merveilleuse peur.
Le félon Gane a fait marché de lui.
Du roi païen il en eut de grands dons,
D'or et d'argent, de robes, de soieries,
Mulets, chevaux et chameaux et lions.
Marsile mande et les barons d'Espagne,
Et les émirs, les comtes et les ducs,
Les amiraux et les fils de ses comtes.
Quatre cent mille il rassemble en trois jours,
Et ses tambours fait battre à Saragosse;
Met Mahomet sur la plus haute tour (1).
Il n'est païen qui ne prie et l'adore;
Les Sarrasins chevauchent à l'envi
Par les vallons et les monts de Cerdagne.
De ceux de France ils voient les gonfalons,
L'arrière-garde où sont les douze pairs:
De l'attaquer ils ne manqueront pas.

---

(1) C'est-à-dire l'image de Mahomet.

XI

COMMENT DOUZE CHEFS PAÏENS S'ENGAGENT A TUER ROLAND

S'est avancé le neveu de Marsile
Sur un mulet qu'il touche d'un bâton.
Il dit au roi bellement en riant :
« Beau sire roi, je vous ai tant servi !
« J'ai tant souffert de labeurs et de peines,
« Et tant gagné de batailles en champ !
« A moi l'honneur de combattre Roland (1) !
« Je l'occirai de mon épieu tranchant,
« Si Mahomet me veut être propice ;
« J'affranchirai tout le pays d'Espagne,
« Depuis les ports jusques à Durestant.
« Charles lassé, les Français rebutés,

(1) Le texte dit :

Dunez m'un feu : ço est le colp de Rollant.

Feu signifie fief, don, honneur, grâce. Il était dans les mœurs chevaleresques de solliciter l'honneur du premier coup.

« Vous n'aurez plus de guerre en votre vie. »
A lui Marsile en a donné le gant. AOI.

Quand le neveu tient le gant à son poing,
Il interpelle avec fierté son oncle :
« Beau sire roi, m'avez fait un grand don!
« Choisissez donc onze de vos barons,
« Nous combattrons les douze compagnons. »
Tout le premier, Falseron lui répond
(Il était frère au roi païen Marsile) :
« Mon beau neveu, vous et moi nous irons.
« Certainement nous ferons cette attaque;
« Les Franks que Charle à l'arrière a laissés,
« Il est jugé que nous les occirons. » AOI.

Le roi Corsal arrive d'autre part,
Un barbaresque et de très-grande astuce.
Il a parlé comme un bon chevalier :
Il ne voudrait pour rien être couard.
Voici venir Malprimis de Brigal;
Plus vite il court que ne fait un cheval.
Devant Marsile il s'écrie hautement :
« Je conduirai mon corps à Roncevaux,
« Et si je joins Roland, je le tuerai. »

Un amiral, Balaguer, était là,
Noble a le corps, visage fier et clair.
Il est monté sur son cheval de guerre,
Et se fait fier de ses armes qu'il porte.
Pour le courage, il est bien renommé :
S'il eût été chrétien, quel noble preux (1)!
Devant le roi Marsile il s'écria :
« A Roncevaux, je conduirai mon corps,
« Roland est mort si je puis le trouver,
« Comme Olivier et tous les douze pairs.
« Les Franks mourront en deuil et grande honte.
« Charles le Magne est vieux et radoteur ;
« Il sera las de mener cette guerre,
« Il laissera notre Espagne en repos! »
Le roi païen l'a beaucoup remercié. AOI.

Il y avait un émir de Moriane
Le plus félon en la terre d'Espagne.

---

(1) Cette réflexion est très-fréquente dans nos poëmes. Voir *Garin le Lohérain*, page 37 de la traduction, et les vers suivants de *Fierabras*, page 18 :

Se il vausist Jhésu croire ni aŭrer,
Nul milleur chevalier ne péust on trouver.

On appliquait la même réflexion aux Sarrasines :

Assez fu gente, s'ele fust baptiziée.

(*Foulque de Candie*, page 22.)

Devant Marsile il fait sa vanterie :
« A Roncevaux, je guiderai ma troupe;
« Ils sont vingt mille avec écus et lances :
« Je garantis Roland mort, si le trouve.
« N'y aura jour que Charles ne s'en plaigne. » AOI.

Arrive après Turgis de Tourtelouse.
Il était comte et maître de la ville.
De nos chrétiens il veut faire un grand vide;
Devant Marsile aux autres il s'ajoute :
« Ne craignez rien, sire, car Mahomet
« Vaut plus, dit-il, que saint Pierre de Rome.
« Vous le servez : l'honneur du champ est nôtre;
« A Roncevaux j'irai joindre Roland,
« Nul ne pourra le garantir de mort.
« Voyez ma lame, elle est et bonne et longue;
« A Durandal (1) je la veux opposer.
« Vous apprendrez laquelle a le dessus.
« Les Franks mourront s'ils s'exposent à nous.
« Charles le vieux en aura deuil et honte,
« Plus ici-bas ne portera couronne. »

(1) Durandal est l'épée de Roland. On raconte plus loin comment elle lui fut donnée. Les épées avaient un nom et étaient l'objet d'une grande vénération. Ce trait est commun à tous les poëmes chevaleresques. Les plus illustres épées sont l'œuvre d'un forgeron scandinave, nommé Galant, ou de ses fils.

Arrive après Escremiz de Valterne.
Il est païen et maître de sa terre.
Devant Marsille il s'écrie en la foule :
« A Roncevaux, j'irai vaincre l'orgueil ;
« Si je le joins, Roland perdra la tête,
« Comme Olivier, qui commande les autres :
« Les douze pairs sont tous jugés à mort ;
« Français mourront, France en sera déserte,
« De bons guerriers Charles aura disette. » AOI.

Un chef païen, Esturganz, était là,
Estramariz aussi, son compagnon.
Ils sont félons et traîtres suborneurs.
Le roi leur dit : « Seigneurs, avancez-vous ;
« En Roncevaux allez aux défilés ;
« Vous m'aiderez à conduire ma troupe. »
Les deux païens répondent : « A vos ordres !
« Nous combattrons Olivier et Roland ;
« Les douze pairs n'éviteront la mort.
« Nos lames sont et bonnes et tranchantes,
« Nous les ferons vermeilles de sang chaud ;
« Français mourront, Charle en sera dolent.
« Nous vous ferons don de Terre-major ;
« Venez-y, roi, vous le verrez vraiment ;
« De l'empereur nous vous ferons présent. »

Vient en courant Margariz de Sibille.
Jusqu'à Samar il possède la terre;
Pour sa beauté, dames lui sont amies;
Il n'en est pas qui ne s'épanouisse
En le voyant et qui ne lui sourie :
Nul païen n'a tant de chevalerie.
Par-dessus tous, du milieu de la foule,
Il crie au roi : « Ne vous effrayez pas,
« A Roncevaux, j'irai tuer Roland;
« Sire Olivier n'y sauvera sa vie;
« Les douze pairs restent pour leur martyre.
« Et cette épée, emmanchée en or pur,
« Don de l'émir de Prime, je vous jure
« Qu'elle sera teinte de sang vermeil :
« Français mourront, France en sera honnie.
« Charle le vieux, à la barbe fleurie,
« Jour ne sera qu'il n'ait deuil et colère.
« Au bout d'un an nous aurons pris la France,
« Nous coucherons au bourg de Saint-Denis (1) ! »
Le roi païen fait un profond salut. AOI.

Arrive alors Chernuble de Montnègre.
Ses longs cheveux vont balayant la terre;

(1) Le roi de France est souvent appelé *le roi de Saint-Denis*. Voir les *Quatre Fils Aymon*, vers 351; *Huon de Bordeaux*, page 206, etc.

Il porte un faix plus lourd en s'amusant
Que ne le font quatre mulets chargés.
Dans le pays, dit-on, dont il était,
Soleil ne luit et le blé ne peut croître;
Jamais de pluie et jamais de rosée;
Pierre n'y a qui ne soit toute noire.
Quelques-uns croient que les diables y restent (1).
Chernuble dit : « J'ai ceint ma bonne épée,
« A Roncevaux, je la teindrai vermeille;
« Si je rencontre en mon chemin Roland
« Et ne l'attaque, on peut ne plus me croire ;
« Je conquerrai Durandal par l'épée,
« Français mourront, France en sera déserte. »
Les douze chefs païens sont réunis ;
Ils y conduiront cent mille Sarrasins.
A la bataille ils s'excitent, se pressent,
Et vont s'armer dans une sapinière.

---

(1) Dans *le Covenant Vivien*, au vers 1619, il est aussi fait mention d'un pays où le soleil ne se lève jamais et où rien ne pousse.
Il n'est guère admissible que le trouvère, si exact dans ses mentions géographiques relatives à la France, ait imaginé arbitrairement les noms des pays sarrasins. Je crois que ces noms se rattachent tous à quelque souvenir ou à quelque tradition. Mais, après beaucoup de tentatives, suivies d'autant de déceptions, j'ai renoncé, pour mon compte, à trouver l'explication de la plupart des noms de pays qui se trouvent dans la *Chanson de Roland*. Peut-être arriverait-on à quelques découvertes intéressantes à l'aide des racines arabes, mais plutôt pour les noms d'hommes.

XII

COMMENT OLIVIER RECONNAIT QUE LES SARRASINS S'APPROCHENT

Ils se couvraient de leurs hauberts moresques,
Dont la plupart sont d'une triple maille;
Ils ont lacé leurs bons casques d'Espagne;
D'acier viennois ils ceignent des épées;
Écus sont forts, les épieux de Valence,
Les gonfalons blancs et bleus et vermeils.
Ils ont laissé mulets et palefrois,
Sur destriers ils chevauchent serrés.
Clair fut le jour et beau fut le soleil;
Ils n'ont sur eux rien qui ne reflamboie.
Pour que ce soit plus beau, les clairons sonnent.
Grand est le bruit : les Français l'entendirent.
Olivier dit : « Ami Roland, je crois
« Que nous aurons bataille des païens. »
Roland répond : « Eh ! que Dieu nous l'octroie !
« Pour notre roi, nous devons résister;
« Pour son seigneur on doit souffrir détresse,
« Tout endurer, et grand chaud et grand froid,

« Dût-on y perdre et du cuir et du poil !
« Que chacun pense à fournir de grands coups ;
« Que contre nous on ne chansonne pas (1) !
« Païens ont tort, chrétiens ont le bon droit.
« Jamais de moi n'aurez mauvais exemple. » AOI.

Sur un haut pic Olivier est monté,
Regarde à droite et, par le val herbu,
Il voit venir cette gent sarrasine.
Il appela Roland, son compagnon :
« Quelle rumeur j'entends venir d'Espagne !
« Que de hauberts, de casques flamboyants !
« Pour nos Français voici grande tourmente.
« Il le savait, le traître et félon Gane,
« Quand devant Charle il nous a désignés. »
Roland répond : « Taisez-vous, Olivier,
« C'est mon parâtre et ne veux qu'on en parle. »

Sire Olivier est monté sur un pic ;
Or il voit bien le royaume d'Espagne
Et les païens qui sont en si grand nombre.
Il voit briller ces casques d'or gemmés (2),

---

(1) La préoccupation du chansonnement se retrouve dans tous nos poëmes chevaleresques.

(2) *Gemmés*, c'est-à-dire ornés de pierreries.

Et ces écus et ces hauberts frangés,
Et ces épieux et ces drapeaux hissés ;
Mais il ne peut compter les bataillons :
Tant y en a qu'il n'en sait pas le nombre.
Il en est fort en lui-même troublé.
Du mieux qu'il put, il descendit du pic,
Vint aux Français et leur raconta tout.

Olivier dit : « J'ai vu tant de païens,
« Jamais sur terre un homme n'en vit plus.
« Là, devant nous, ils sont bien cent mille hommes,
« Casques lacés, vêtus de blancs hauberts,
« Lances en l'air, les épieux bruns luisants.
« Bataille aurez comme il n'en fut jamais.
« Seigneurs français, Dieu vous donne courage !
« Tenez au champ, que ne soyons vaincus ! »
Et les Français : « Malheur à qui s'enfuit !
« Mais pour mourir pas un ne vous faudra. » AOI.

XIII

POURQUOI ROLAND NE VEUT PAS SONNER DE SON COR

Olivier dit : « Païens ont grande force,
« De nos Français nous n'avons que bien peu ;

« Ami Roland, sonnez de votre cor :
« Charle entendra, ramènera l'armée. »
Roland répond : « Je ferais comme un fou ;
« En douce France y perdrais mon renom.
« Je frapperai grands coups de Durandal ;
« L'acier sera sanglant jusqu'à la garde.
« Pour leur malheur les païens sont aux gorges.
« Je vous le dis, tous sont jugés à mort ! » AOI.

— « Ami Roland, sonnez de votre cor :
« Charle entendra, ramènera l'armée ;
« Avec ses preux le roi nous secourra. »
Roland répond : « Ne plaise au Seigneur Dieu,
« Que mes parents en soient blâmés pour moi,
« Et France douce en tombe en déshonneur.
« Je frapperai fort avec Durandal,
« A mon côté ceinte, ma bonne épée ;
« Vous en verrez la lame ensanglantée.
« Les païens sont rassemblés pour leur perte.
« Je vous le dis, tous sont livrés à mort. » AOI.

— « Ami Roland, sonnez de votre cor.
« Charle entendra, qui passe aux défilés.
« Je garantis que les Franks reviendront. »
— « Ne plaise à Dieu, lui répondit Roland,
« Qu'homme vivant puisse dire jamais

« Que j'ai été corner pour des païens !
« N'en auront pas mes parents ce reproche.
« Quand je serai dans la grande bataille,
« Je frapperai mille et sept cents bons coups.
« De Durandal l'acier sera sanglant.
« Français sont bons ; ils frapperont en braves.
« N'échapperont les païens à la mort. »

Olivier dit : « Qui pourrait vous blâmer?
« Je les ai vus, les Sarrasins d'Espagne.
« En sont couverts et les monts et les vaux,
« Et les coteaux et les plaines entières.
« Grande est l'armée à la gent étrangère.
« Nous n'y avons qu'une petite troupe. »
Roland répond : « Mon courage en grandit.
« A Dieu ne plaise, à ses saints, à ses anges,
« Que, pour moi, France y perde son renom !
« Mieux vaut mourir que la honte me vienne.
« Plus nous frappons, plus l'empereur nous aime ! »

Brave est Roland ; mais Olivier est sage.
Ils ont tous deux un merveilleux courage !
Et dès qu'ils sont à cheval, sous les armes,
Ils ne fuiront la bataille par crainte.
Bons sont les preux et leurs paroles fières.
Le Sarrasins chevauchent avec rage.

Olivier dit : « Roland, voyez un peu,
« Les voici près : Charle est trop loin de nous.
« Sonner du cor tantôt vous ne daignâtes.
« Charle y serait, nous n'aurions nul dommage.
« Regardez là, vers les gorges d'Espagne :
« C'est une triste arrière-garde à voir !
« Qui l'aura faite, il n'en fera plus d'autre ! »
Roland répond : « Ne dites tel outrage !
« Maudit celui dont le cœur se couarde !
« Nous resterons fermes en cette place ;
« A nous ici de battre et de combattre (1) ! » AOI.

Quand Roland voit qu'il y aura bataille,
Il se fait fier plus que tigre et lion.
Il parle aux Franks, interpelle Olivier :
« Mon compagnon, ne parlez pas ainsi.
« Notre empereur nous laissa des Français,
« Il en fit mettre à part ces vingt mille hommes ;
« A son escient, il n'y a pas un lâche !
« Pour son seigneur, on doit souffrir grands maux,
« Tout endurer, et grands froids et grands chauds.
« On doit y perdre et son sang et sa chair.
« Va de ta lance et moi de Durandal,

(1) J'ai essayé de rendre l'allitération du vers :

Par nos i ert e *colps* e li *caples*.

« Que me donna le roi, ma bonne épée ; (1)
« Et, si je meurs, qui l'aura pourra dire.
« — Fut cette épée à noble chevalier. — »

XIV

COMMENT L'ARCHEVÊQUE DONNE L'ABSOLUTION AUX FRANÇAIS AVANT LA RENCONTRE

D'autre part est l'archevêque Turpin.
Il éperonne et monte sur un tertre,
Parle aux Français et leur dit ce sermon :
« Seigneurs barons, Charle ici nous laissa.
« Pour notre roi, nous devons bien mourir.
« La chrétienté aidez à soutenir.
« Bataille aurez, tous vous en êtes sûrs,
« Car de vos yeux, vous voyez les païens.
« Confessez-vous (2), demandez grâce à Dieu.
« Vous absoudrai pour vos âmes guérir.
« Si vous mourez, vous serez saints martyrs ;

---

(1) On verra plus bas dans quelle circonstance Charlemagne donna Durandal à Roland.
(2) Le texte dit : Clamez vos culpes.

« Siéges aurez en haut du paradis. »
Ils mettent pied à terre et se prosternent.
Au nom de Dieu les bénit l'archevêque :
Pour pénitence, il enjoint de frapper.

Et les Français se remettent sur pieds.
Ils sont absous et quittes de leurs fautes.
Au nom de Dieu, Turpin les a bénis.
Ils ont monté leurs destriers rapides.
Ils sont armés comme des chevaliers ;
En appareil de bataille ils sont tous.
Le preux Roland interpelle Olivier :
« Mon compagnon, vous le savez très-bien,
« Que Ganelon nous a mis dans un piége.
« Il a reçu de l'or et des présents.
« Notre empereur nous devrait bien venger !
« Le roi Marsile a fait marché de nous ;
« Mais il sera payé par nos épées. » AOI.

Voici Roland aux défilés d'Espagne,
Sur Vaillantif, son bon cheval rapide (1).

---

(1) Dans toutes les chansons de geste, le cheval a une personnalité bien marquée ; il est l'ami du chevalier. Il en est de même dans les épopées anciennes, notamment dans le *Schahnameh*, où Raksch joue un rôle très-animé auprès du héros persan Rustem.

Il est armé ; ses armes lui siéent bien.
Le baron va tenant son fort épieu (1),
Contre le ciel le fer en est tourné ;
Un gonfalon tout blanc tient au sommet.
Les franges d'or lui battent jusqu'aux mains.
Noble est son corps, son front clair et riant.
Son compagnon vient après, le suivant,
Et les Français l'appellent leur garant.
Il regardait les païens fièrement,
Et les Français d'un air modeste et doux.
Il leur a dit ces mots courtoisement :
« Seigneurs barons, allez d'un pas tranquille.
« Ces Sarrasins vont chercher grand martyre.
« Nous en aurons un bel et bon butin :
« Nul roi de France en eut mais un si riche. »
Comme il parlait les troupes se rencontrent. AOI.

Olivier dit : « Pourquoi donc parlerai-je ?
« Vous n'avez pas daigné sonner du cor.
« De l'empereur vous n'avez pas l'appui.
« Ce n'est sa faute ; il n'en sait mot, le brave !
« Ceux qui sont loin ne sont pas à blâmer.
« Chevauchez donc de toute votre force,
« Seigneurs barons, tenez-vous ferme au champ.

(1) Le texte dit *palmeïant* son épieu, de *palma*.

« Au nom de Dieu, soyez bien décidés
« A recevoir et donner de grands coups.
« N'oublions pas la devise de Charles ! »
Et les Français poussent leur cri de guerre.
Qui les ouït alors crier : « Monjoye ! »
D'un grand courage aura le souvenir.
Ils partent, Dieu ! avec quelle fierté !
Éperonnant pour aller le plus vite ;
Ils vont frapper : qu'ont-ils de mieux à faire ?
Les Sarrasins ne sont pas effrayés.
Franks et païens, voici qu'ils se rencontrent !

XV

CE QU'IL ADVIENT AUX CHEFS PAÏENS QUI AVAIENT JURÉ DE TUER ROLAND

C'est Aëlroth, le neveu de Marsile,
Qui le premier chevauchait en avant.
Sur nos Français il dit de mauvais mots :
« Félons (1) Français, aurez affaire à nous.

(1) Les Sarrasins, comme les chrétiens, font un grand usage du mot *félon*. Il ne faut pas toujours l'entendre dans le sens spécial de traître. Il signifie aussi méchant, pervers, astucieux. On l'a vu avec ce sens à la page 147. Mais le mot *félon* a, dans les chansons de

« Vous a trahis, qui devait vous défendre.
« Fol est le roi, qui vous laisse en ces gorges :
« La douce France en perdra son renom,
« Et l'empereur le bras droit de son corps. »
Roland l'entend : Dieu! qu'il en eut grand deuil!
Il éperonne et lance son cheval.
Il va frapper Aëlroth tant qu'il peut,
Lui rompt l'écu, détache le haubert,
Tranche le sein et lui brise les os,
Toute l'échine il sépare du dos;
Du coup de lance il lui fait rendre l'âme,
Frappant si bien qu'il fait brandir le corps
Et du cheval l'abat à pleine lance.
En deux moitiés il a le cou brisé.
Bien qu'il soit mort Roland lui parle ainsi :
« Outré brigand! l'empereur n'est pas fou
« Et n'a jamais aimé la trahison.
« Il a bien fait de nous laisser aux gorges.
« N'y perdra pas douce France sa gloire.
« Frappez, Français! le premier coup est nôtre!
« A nous le droit, et ces gloutons (1) ont tort (2). » AOI.

---

geste, un sens technique. Il signifie implicitement traître à Dieu, infidèle par excellence, ou, comme disent les orientaux, *Ghiaour*.

(1) Le mot glouton n'a pas le sens spécial de la gourmandise. Il est très-fréquemment employé dans les chansons de geste.

(2) Dans nos poëmes du moyen âge, la préoccupation du droit domine toutes les autres. Nul n'attaque sans affirmer son droit : la croyance universelle est que le droit triomphe, mais avec l'assistance de Dieu.

Un duc est là qu'on nomme Falseron ;
Il était frère au roi des Sarrasins
Et possédait Batlen et Balbion.
Il n'y a pas félon plus endurci.
Entre les yeux il a le front très-large,
Grand demi-pied l'on peut y mesurer.
Il a grand deuil de voir mort son neveu !
Il sort des rangs, il s'expose en avant,
Poussant le cri de guerre des païens ;
Puis il commence à provoquer les Franks :
« La douce France ici perdra l'honneur ! »
Mais Olivier l'entend et s'en irrite ;
Des éperons il pique son cheval,
En vrai baron va frapper le païen,
Brise l'écu, fracasse le haubert,
Lui met au corps les pans du gonfalon,
Et des arçons il l'abat mort du coup.
A terre il voit le glouton qui gisait ;
Lors il lui dit avec grande fierté ;
« Je n'ai souci, brigand, de vos menaces.
« Frappez, Français, et nous les vaincrons bien. »
Il dit le cri de l'empereur : « Monjoye ! » AOI.

Un autre chef est là, c'est Corsablis,
Il est le roi d'un étrange pays.
Il interpelle ainsi les Sarrasins :
« Nous pouvons bien soutenir ce combat,

« Car les Français y sont en petit nombre.
« Ceux qui sont là nous devons dédaigner.
« Charles ne peut leur en sauver un seul !
« Voici le jour où leur faudra mourir ! »
Mais l'archevêque avait bien entendu.
Il n'est personne à lui plus haïssable.
Il a piqué des éperons d'or fin,
Va le frapper d'une si grande force,
Qu'il rompt l'écu, déconfit le haubert,
Et dans le corps lui met son grand épieu,
Frappant si bien qu'il fait brandir le corps;
A pleine lance il l'abat mort à terre.
Il se retourne et voit le glouton gir;
Ne laisse pas de lui parler ainsi :
« Maudit païen, vous en avez menti !
« Charles, mon sire, est toujours notre appui.
« Et nos Français ne pensent à s'enfuir.
« Vos compagnons n'iront pas plus avant.
« Je vous l'apprends : vous devez tous mourir !
« Frappez, Français, et que nul ne s'oublie !
« Ce premier coup est nôtre, Dieu merci ! »
Pour retenir le champ, il dit : « Monjoye ! »

Angelier joint Malprimis de Brigal;
Son bon écu ne lui vaut un denier.
Angelier rompt la boucle de cristal,
Dont la moitié lui tombe sur la terre,

Rompt le haubert, pénètre dans la chair
Et dans le corps enfonce son épieu.
Le Sarrasin tombe tout d'une pièce.
L'âme de lui Satan emporte vite (1). **AOI.**

Gérer atteint l'amiral Balaguer,
Lui rompt l'écu, démaille le haubert,
Et dans le cœur il lui met son épieu,
Frappant si bien qu'il traverse le corps
Et l'abat mort par terre à pleine lance.
Olivier dit : « Notre bataille est belle ! »

Sanche le duc joint l'émir de Moriane,
Brise l'écu couvert de fleurs et d'or,
Le bon haubert, qui ne peut le sauver,
Lui fend le cœur, le foie et le poumon
Et l'abat mort, qu'on pleure ou qu'on en rie.
Turpin lui dit : « C'est un coup de baron ! »

Puis Anséis laisse aller son cheval.
Il va frapper Turgis de Tourtelouse,
L'écu lui rompt au-dessus de la boucle,

---

(1) Cette prévision de la destinée future des païens et des traîtres se rencontre dans presque tous nos poëmes.

De son haubert brise la double maille,
Lui met au corps le fer du bon épieu,
Frappant si bien que tout le fer traverse.
A pleine lance il le renverse mort.
Et Roland dit : « Voilà le coup d'un brave ! »

Puis Angelier, le Gascon de Bordeaux,
Son cheval pique et lui lâche les rênes.
Il va frapper Escremiz de Valterne,
Lui froisse et rompt l'écu qu'il porte au cou.
Sur la tunique il fausse le haubert,
Le frappe au corps entre les deux mamelles;
A pleine lance, il l'abat, mort, de selle.
Il dit après : « Vous êtes tous perdus ! » AOI.

Et Gautier frappe un païen, Estorgant,
Sur le rebord de l'écu, par devant,
Dont il enlève et le rouge et le blanc.
De son haubert il sépare les pans,
Lui met au corps son bon épieu tranchant,
Et l'abat, mort, de son cheval courant.
Il dit après : « Vous n'aurez de garant. »

Et Béranger ! Il frappe Estramariz,
Brise l'écu, déconfit le haubert,

Lui fait entrer au corps son fort épieu
Et l'abat mort entre mille païens.
Des douze pairs païens dix sont occis.
Il n'est resté que deux qui soient vivants :
Le roi Chernuble et le preux Margariz (1).

Margariz est très-vaillant chevalier,
Et bel et fort et rapide et léger!
Il éperonne; il atteint Olivier,
Brise l'écu sur la boucle d'or pur,
Et lui conduit l'épieu le long des côtes.
Dieu ne permit que le corps fût touché :
La lance froisse et n'abat pas la chair.
Rien ne l'arrête, il dépasse Olivier,
Et, pour rallier les siens, du clairon sonne.

La bataille est merveilleuse et confuse!
Le preux Roland ne s'en effraye pas.
Tant que le bois dure, il va de l'épieu.

---

(1) Les autres ont été tués dans l'ordre même où ils s'étaient offerts à Marsile. Chernuble va bientôt succomber; mais on ne voit pas la mort de Margariz et cependant il ne reparaît plus. Dans la suite de ce premier combat, Turgis et Falseron sont tués une seconde fois. On peut supposer que quelque remanieur ou copiste aura supprimé ou altéré une strophe relative à Margariz. Peut-être aussi l'a-t-on confondu avec *Marganice*; voir plus bas.



A quinze coups, il le rompt et le perd.
Il tire alors Durandal, son épée,
Il éperonne et va frapper Chernuble,
Lui rompt le casque où luit maint escarboucle,
Coupe le cuir avec la chevelure,
Coupe les yeux et toute la figure,
Le blanc haubert dont la maille est menue,
Et tout le corps jusques à l'enfourchure,
Avec la selle en or pur incrustée.
Jusqu'au cheval l'épée est arrivée,
Et fend l'échine en suivant la jointure.
Homme et cheval tombent sur l'herbe drue.
Il dit après : « Brigand, malheur à toi !
« Tu n'auras pas l'aide de Mahomet.
« Ce glouton-là ne vaincra pas nos gens ! »

XVI

COMMENT LES FRANÇAIS REPOUSSENT L'AVANT-GARDE DES SARRASINS

Roland s'en va par le champ de bataille,
Tient Durandal, qui bien tranche et bien taille
Les Sarrasins et leur fait grand dommage.
Vous l'eussiez vu jeter l'un mort sur l'autre,

Et le sang clair épandu sur la place.
Tout son haubert, ses bras en sont sanglants,
Et du cheval le cou jusqu'aux épaules.
Olivier n'est en retard de frapper.
Les douze pairs ne sont pas à blâmer,
Et les Français y frappent et massacrent.
Les Sarrasins ou meurent ou se pâment.
« Nos chevaliers font bien, » dit l'archevêque.
« Monjoye ! » dit-il. C'est la devise à Charles ! AOI.

Dans la mêlée Olivier a brisé
Son bois de lance, il n'en a qu'un tronçon ;
Il en frappa le païen Falseron (1),
Rompit l'écu couvert de fleurs et d'or,
Hors de la tête il lui mit les deux yeux,
Et la cervelle est tombée à ses pieds.
Il le renverse avec sept cents des siens.
Puis il occit Estragus et Turgis (2) ;
Mais le tronçon se brise à la poignée.
Roland lui dit : « Ami, que faites-vous ?
« En tel combat à quoi sert un bâton ?
« N'y ont valeur que le fer et l'acier.
« Où votre épée est-elle, Hauteclaire (3),

(1) Voir la note de la page 207.
(2) Ibid.
(3) Hauteclaire est l'épée d'Olivier.

« Dont la poignée est d'or et de cristal? »
— « Je n'eus le temps de la tirer, dit-il,
« Car de frapper j'ai si grande besogne! » AOI.

Sire Olivier tire sa bonne épée,
Comme Roland l'avait tant demandé;
En chevalier, il la montre bientôt,
Il va frapper Justin de Valferré;
Par le milieu lui fend toute la tête,
Tranche le corps et la cuirasse à franges,
Avec la selle incrustée en or pur.
Du destrier il partage l'échine:
Il abat tout mort devant lui sur l'herbe.
Roland lui dit: « Je vous nomme mon frère (1)!
« Pour de tels coups notre empereur nous aime! »
De toutes parts on s'écria: » Monjoye! » AOI.

Le preux Gérin est sur son cheval bai,
Et son ami Gérer sur Passe-Cerf;
Ils ont lâché la rêne, ils éperonnent
Et vont frapper le païen Timozel,
L'un sur l'écu, l'autre sur le haubert,
Les deux épieux lui brisent dans le corps;

(1) Roland, depuis cette adoption, donne souvent le nom de frère à Olivier.

Sur un sillon ils le renversent mort.
Je n'ouïs dire et je ne sus jamais
Lequel des deux y fut le plus agile.
Esprévariz, fils d'Abel, était là ;
C'est Angelier de Bordeaux qui le tue.
Turpin après leur occit Siglorel ;
Cet enchanteur a déjà vu l'enfer,
Où l'a conduit Jupiter, par magie (1).
« Nous en voilà délivrés ! « dit Turpin.
Roland répond : « Le brigand est vaincu !
« Frère Olivier, que de tels coups me plaisent ! »

Et la bataille est devenue horrible !
Franks et païens merveilleux coups y rendent.
Frappent les uns, les autres se défendent.
Et mainte lance est brisée et sanglante,
Maint gonfalon rompu, mainte devise.
Tant de Français y perdent leur jeunesse,
Ne reverront leurs mères, ni leurs femmes,
Ni ceux de France attendant aux passages. AOI.

Charles le Magne en pleure et se tourmente.
Mais à quoi bon ? Il ne peut les aider !

---

(1) Le moyen âge considérait les dieux du paganisme comme ayant une existence réelle en qualité de démons ou de magiciens.

Mauvais service a rendu Ganelon
Lorsqu'il vendit les siens à Saragosse.
Il y perdit ses membres et sa vie,
Quand la cour d'Aix à mort le condamna,
Puis avec lui trente de ses parents,
Qui de mourir n'avaient pas la pensée. AOI.

La bataille est merveilleuse et pesante.
Y frappent bien Olivier et Roland,
Notre archevêque y rend bien mille coups.
Les douze pairs ne sont pas en retard.
Tous les Français frappent de même cœur.
Meurent païens et par mille et par cents.
Qui ne s'enfuit, n'évitera la mort.
Qu'il veuille ou non, il y laisse ses jours.
Mais les Français y perdent leurs meilleurs,
Qui ne verront leurs pères ni leurs proches,
Ni l'empereur qui les attend aux gorges.
On sent en France une tourmente étrange.
On y entend le tonnerre et le vent.
Il pleut, il grêle, et démesurément.
La foudre tombe et souvent et menu.
On sent trembler la terre en vérité
De Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens,
De Besançon jusqu'au port de Wissant (1).

---

(1) Le port de Wissant entre Boulogne et Calais est souvent mentionné dans les poëmes du moyen âge.

Pas de maison dont les murs ne se crèvent.
A midi même y a grandes ténèbres.
Pas de clarté si le ciel ne se fend.
Nul ne le voit qui fort ne s'épouvante.
Plusieurs disaient que tout est terminé,
Que c'est la fin de ce siècle à présent.
On ne sait rien et l'on ne dit pas vrai :
C'est le grand deuil pour la mort de Roland !

XVII

LA GRANDE ARMÉE DES SARRASINS ATTAQUE A SON TOUR NOTRE ARRIÈRE-GARDE

Tous les Français ont frappé de bon cœur.
Ils ont occis les païens par milliers.
De cent milliers il ne s'en sauve deux.
Roland a dit : « Nos hommes sont très-braves !
« Et sous le ciel nul n'en a de meilleurs.
« Il est écrit dans la geste française
« Que Charlemagne a de bons combattants ! »
Les Français vont par le champ de bataille,
Chacun recherche avec amour les siens,
Et tendrement pleure sur ses parents.
Surgit Marsile avec sa grande armée ! AOI.

Marsile vient le long d'une vallée,
Avec le gros des païens réunis,
Qu'il a rangés en trente bataillons.
On voit briller les casques gemmés d'or,
Les bons écus, les cuirasses frangées.
Mille clairons y sonnent la fanfare;
Grand est le bruit par toute la contrée.
« Frère Olivier, mon ami, dit Roland,
« Le félon Gane a juré notre mort;
« La trahison ne peut être celée.
« Grande vengeance en prendra l'empereur.
« Bataille forte et rude nous aurons.
« Homme ne vit un tel rassemblement.
« J'y frapperai, moi, de ma Durandal,
« Et vous, ami, frappez de Hauteclaire.
« En tant de lieux nous les avons portées,
« Et nous avons gagné tant de combats!
« On ne pourra faire chansons contre elles! » AOI.

Marsile voit le martyre des siens.
Il fait sonner ses cors et ses trompettes.
Puis il chevauche avec sa grande armée (1).
Devant chevauche un Sarrasin, Abisme.

---

(1) Le texte dit : Sa grant ost *banie*; c'est-à-dire, convoquée par le ban. De même, à la page 153, Roland dit à Charlemagne :

En Sarraguce menez vostre ost banie.

Il n'y a pas plus félon dans la bande.
Il est souillé de vices et de crimes.
Il ne croit pas en Dieu, fils de Marie.
Il est tout noir comme la poix fondue.
Il aime mieux trahison et carnage
Que tout l'argent et tout l'or de Galice.
On ne le vit jamais jouer ni rire;
Mais il est brave et d'une grande audace,
Et pour cela cher au païen Marsile,
Tient le dragon où sa gent se rallie.
Jamais Turpin n'aimera ce païen.
Dès qu'il le vit, il voulut le frapper.
Tranquillement il se dit en lui-même :
« Ce Sarrasin paraît fort hérétique !
« Il sera mieux que j'aille pour l'occire :
« Je n'aime pas les félons de la sorte.
« Je n'aime pas couards ni couardise. » AOI.

Notre archevêque engage la bataille
Sur le cheval qu'il prit au roi Grossaille,
En Danemark, après l'avoir occis.
Le destrier est léger et rapide,
A les pieds fins avec les jambes plates,
La cuisse courte et la croupe bien large,
Les côtés longs et l'échine bien haute,
Blanche la queue et la crinière jaune,

Petite oreille avec la tête fauve.
Aucun cheval qui lui soit comparable!
Turpin de Reims hardiment éperonne,
Ne manque pas de courir sur Abisme,
Va le frapper sur son écu d'émir,
Recouvert d'or, améthystes, topazes,
De diamants, d'escarboucles ardentes;
L'émir Galaf lui transmit cet écu,
Qu'au Val-Métas un diable lui donna.
Sans épargner, Turpin frappe l'écu;
Après ce coup, il ne vaut un denier.
D'un flanc à l'autre il perce le païen
Et l'abat mort sur une place vide.
Et les Français disent: « Quel grand courage!
« Avec Turpin la croix est bien gardée! »

Les Franks voyaient les païens si nombreux!
De toutes parts les champs en sont couverts.
Chacun réclame Olivier et Roland,
Les douze pairs, pour être leurs garants.
Alors Turpin leur dit tout ce qu'il pense:
« Seigneurs barons, n'allez pas défaillir!
« Au nom de Dieu, que vous ne fuyiez pas!
« Qu'on n'aille pas chansonner contre nous!
« Il nous vaut mieux mourir en combattant!
« C'est notre sort: nous finirons ici:
« Après ce jour, ne serons plus vivants.

« Mais je vous suis bien garant d'une chose,
« C'est que le saint paradis vous attend :
« Vous siégerez parmi les bienheureux ! »
Et sur ces mots, les Français s'enhardissent.
Il n'est aucun qui n'ait crié : « Monjoye ! » AOI.

XVIII

EXPLOITS MERVEILLEUX D'OLIVIER, DE TURPIN ET DE ROLAND

Il y avait un chef de Saragosse ;
Une moitié de la ville est à lui :
C'est Climorin, qui n'était pas prud'homme ;
Il a reçu la foi du comte Gane,
Par amitié le baisa sur la bouche
Et lui donna son casque à Saragosse.
Il dit qu'il veut honnir Terre-major,
Qu'à Charlemagne il prendra la couronne.
Son bon cheval, qu'on nomme Barbamouche,
Est plus léger qu'épervier, qu'hirondelle.
Il l'éperonne et lui lâche les rênes.
Il va frapper Angelier de Gascogne,
Que n'ont sauvé l'écu ni la cuirasse,
De son épieu lui met la pointe au corps,

L'atteint si bien que tout le fer passe outre :
A pleine lance, il l'abat mort à terre,
Après s'écrie : « Ils sont bons à confondre !
« Frappez, païens, pour rompre cette presse. »
Les Franks disaient : « Dieu ! quel deuil de brave homme ! »

Le preux Roland interpelle Olivier :
« Mon compagnon, voilà mort Angelier !
« Nous n'avions pas plus vaillant chevalier.
— « Dieu me le donne à venger, » répond-il.
Il a piqué des éperons d'or pur ;
De Hauteclaire est l'acier tout sanglant.
Avec vigueur il frappe Climorin,
Brandit son coup et le Sarrasin tombe ;
Les démons vite ont emporté son âme.
Puis Olivier occit le duc Alphen.
D'Escabadiz il a tranché la tête,
Désarçonné sept cavaliers arabes,
Qui plus jamais ne pourront guerroyer.
« Mon compagnon, dit Roland, est fâché,
« Et plus que moi va se faire louer.
« Pour de tels coups Charles nous aime plus. »
Il crie alors : « Frappez-les, chevaliers ! » AOI.

Ailleurs était le païen Valdabrun ;
Il éleva le roi Marsilion.

Il est le chef de quatre cents vaisseaux ;
Tous les marins ne réclament que lui.
Par trahison il prit Jérusalem ;
Il viola le temple Salomon (1),
Devant les fonts occit le patriarche.
Il a reçu la foi du comte Gane,
Et lui donna l'épée à riche garde.
Son bon cheval, qu'il nomme Gramimon,
Est plus léger que ne l'est un faucon :
Il l'a piqué des éperons aigus ;
Il va frapper Sanche, le riche duc,
Lui rompt l'écu, lui brise le haubert,
Lui met au corps les pans du gonfalon ;
A pleine lance il l'abat des arçons.
« Frappez, dit-il, païens, nous les vaincrons ! »
Les Franks disaient : « Dieu ! quel deuil de baron ! » AOI.

Le preux Roland, quand il vit Sanche mort,
On peut savoir quel grand deuil il en eut.
Il éperonne, il court à toute force,
Tient Durandal, qui vaut plus que l'or fin,
Et va frapper Valdabrun tant qu'il peut
Sur son bon casque orné de pierreries,

(1) Le trouvère veut parler sans doute de l'église du Saint-Sépulcre et des autres lieux saints de la Palestine. La préoccupation de la croisade se trouve dans presque toutes nos chansons de geste.

Tranche la tête et l'armure et le corps,
Avec la selle incrustée en or pur,
Profondément entre au dos du cheval :
Tous deux sont morts, qu'on le blâme ou le loue.
Païens disaient : « Ce coup nous est trop dur ! »
Roland répond : « Ne puis aimer les vôtres ;
« Par-devers vous est l'orgueil et le tort ! » AOI.

Un Africain est là, venu d'Afrique,
C'est Malcuidant, le fils du roi Malcud.
Son armement est tout en or battu ;
Plus que tout autre au soleil il reluit
Sur son cheval qu'il nomme Saut-Perdu ;
Aucune bête aussi vite ne court.
Il va frapper Anséis sur l'écu,
Dont le vermeil et l'azur sont brisés ;
De son haubert il fracasse les pans,
Lui met au corps et le fer et le bois.
Le comte est mort et son temps est fini.
Les Franks disaient : « Quel dommage, baron ! »

Turpin allait par le champ de bataille ;
Tel tonsuré jamais ne chanta messe,
Qui de son corps ait fait tant de prouesses.
« Dieu te le rende, a-t-il dit au païen ;
« Tu m'as occis un que mon cœur regrette. »

Sur Malcuidant il pousse son cheval,
Frappe si fort sur l'écu de Tolède,
Qu'il l'abat mort du coup sur l'herbe verte.

D'une autre part est le païen Grandogne,
Fils de Capel, le roi de Cappadoce.
Son bon cheval, qu'il nomme Marinore,
Est plus léger que n'est oiseau qui vole.
Il éperonne, il a lâché la rêne,
Il va frapper Gérin à grande force,
Lui rompt l'écu vermeil, du coup l'enlève;
Il lui déclôt en entier sa cuirasse,
Lui met au corps tout son gonfalon bleu
Et l'abat mort près d'une haute roche.
Il tue encor son compagnon Gérer,
Et Béranger, et Guy de Saint-Antoine.
Il va frapper un riche duc, Austore,
Seigneur d'Envers sur Rhône et de Valence;
Il l'abat mort. Païens s'en réjouissent.
Les Franks disaient : « Comme les nôtres tombent! »

Le preux Roland tient son épée en sang.
Il entend bien que les Français se troublent,
A si grand deuil qu'il est près d'éclater.
« Dieu te confonde, a-t-il dit au païen;
« Tu m'as occis qui je te vendrai cher! »

Il éperonne, et son cheval s'élance :
Lequel payera? car ils sont en présence.

Grandogne était et prudhomme et vaillant,
Et vigoureux et brave combattant.
Sur son chemin il rencontra Roland.
Dès qu'il le vit il le reconnut bien
Au fier visage, au corps qu'il avait noble,
A son regard comme à sa contenance.
Il ne peut pas s'empêcher d'avoir peur.
Il voulait fuir, mais il ne le put pas.
Roland le frappe avec tant de vigueur!
Jusqu'au nasel (1) il lui fend tout le casque,
Tranche le nez, et la bouche, et les dents,
Le corps entier et la cotte de mailles,
Les bords d'argent de la selle dorée,
Et du cheval le dos profondément.
Homme et cheval sont occis sans remède.
Les Sarrasins tout dolents gémissaient;
Les Franks disaient : « Notre garant bien frappe! »

(1) Le nasel est la partie du casque destinée à protéger le nez.

XIX

COMMENT APRÈS LE CINQUIÈME CHOC IL NE RESTE PLUS QUE SOIXANTE FRANÇAIS

Et la bataille est grande et merveilleuse!
Les Franks frappaient de leurs épieux brunis.
Vous eussiez vu grande douleur des gens!
Tant d'hommes morts ou blessés et sanglants!
L'un gît sur l'autre ou de face ou de dos.
Les Sarrasins n'y peuvent plus tenir.
Bon gré mal gré, ces païens déguerpissent :
Les Franks les ont chassés de vive force. AOI.

La bataille est merveilleuse et hâtive!
Les Franks frappaient avec force et colère,
Tranchaient les poings, les côtes, les échines,
Les vêtements jusques à la chair vive,
Et le sang clair coulait sur l'herbe verte.
Terre-major, Mahomet te maudit :
Plus que toute autre est la race hardie!
Il n'est païen qui n'ait crié : « Marsile!
« Chevauche, roi, nous avons besoin d'aide! »

Le preux Roland interpelle Olivier ;
« Mon compagnon, n'est-ce pas votre avis,
« Que l'archevêque est bien bon chevalier ?
« Meilleur n'y a sur terre et sous le ciel !
« Il sait frapper et de lance et d'épée ! »
Olivier dit : « Allons donc pour l'aider ! »
Et les Français, à ces mots, recommencent.
Durs sont les coups, cruel est le combat.
Bien grande perte il y a des chrétiens.
Celui qui vit Olivier et Roland
Frapper, tailler de leurs bonnes épées,
De bons guerriers pourra se souvenir !
Notre archevêque avec son épée frappe.
Des païens morts on connaît bien le nombre,
Car c'est écrit dans les chartes et brefs.
La geste (1) dit plus de quatre milliers.
A quatre chocs les Franks ont résisté ;
Mais le cinquième est cruel et funeste !
Tous sont occis, ces chevaliers français,
Soixante hormis ; Dieu les a préservés !
Ils se vendront bien cher avant qu'ils meurent.

---

(1) Voir la note de la page 181.

XX

ROLAND SONNE DU COR ET COMMENT SES TEMPES SE FENDENT

Roland des siens a vu la grande perte. AOI.
Il interpelle Olivier, son ami.
« Beau cher ami, par Dieu qui vous protége,
« Voyez gésir à terre tant de braves !
« Plaindre pouvons France douce, la belle,
« De tels barons qu'elle reste déserte !
« Roi, notre ami, que n'êtes-vous ici ?
« Frère Olivier, comment pourrons-nous faire ?
« Comment à Charle envoyer des nouvelles ?
Olivier dit : « Je ne sais nul moyen.
« Mieux vaut mourir que d'encourir la honte. » AOI.

Roland lui dit : « Je sonnerai du cor :
« Charle entendra, qui passe aux défilés.
« Je garantis que les Franks reviendront. »
Olivier dit : « Ce serait grande honte ;
« Pour vos parents ce serait un affront

« Qui durerait pendant toute leur vie.
« Quand j'en parlai, vous ne le fîtes pas.
« Ne m'est avis qu'à présent le fassiez :
« Vous ne pourrez corner avec vigueur,
« Car vous avez déjà les bras sanglants. »
Roland répond : « J'ai frappé de beaux coups! »

Il dit encor : « Notre bataille est dure!
« Je cornerai : le roi Charle entendra! »
Olivier dit : « Ce ne serait pas brave!
« Quand je l'ai dit, vous l'avez dédaigné.
« Que Charle y fût, nous n'eussions rien souffert.
« Ceux qui sont loin ne sont pas à blâmer. »
Olivier dit encor : « Par cette barbe,
« Si je revois Aude, ma noble sœur,
« Vous ne serez jamais entre ses bras. » AOI.

Roland répond : « Pourquoi cette colère? »
Olivier dit : « Ami, c'est votre faute.
« Car le courage est sens et non folie.
« Mesure vaut mieux que témérité.
« Les Franks sont morts, c'est par votre imprudence!
« Charles de nous n'aura plus de service.
« Vous m'eussiez cru, le roi fût retourné,
« Et nous eussions gagné cette bataille.
« Le roi Marsile eût été pris ou mort.

« Nous a perdus votre témérité.
« Charles le Grand de nous n'aura plus d'aide,
« Un homme tel, on n'en reverra plus.
« Vous y mourrez : France en sera honnie.
« Ici nous faut la loyale amitié :
« Avant ce soir, cruelle départie! » AOI.

Turpin entend que les preux se querellent.
Il a piqué des éperons d'or pur,
Vient auprès d'eux, se prend à les gronder :
« Sire Roland, et vous, sire Olivier,
« Au nom de Dieu, ne vous querellez pas!
« Sonner du cor ne peut plus nous servir.
« Et cependant cela vaut encor mieux.
« Que le roi vienne, il pourra nous venger.
« Il ne faut pas que les païens échappent.
« Nos Franks ici descendront de cheval,
« Nous trouveront morts et taillés en pièces,
« Sur des sommiers nous prendront dans des bières,
« Nous pleureront de deuil et de pitié,
« Nous enfouiront auprès des monastères.
« Loups, porcs ni chiens ne nous mangeront pas. »
Roland répond : « Sire, c'est très-bien dit. » AOI.

Roland a mis le cor devant sa bouche,
L'ajuste bien et sonne à grande force.

Hauts sont les monts et le son va très-loin :
On l'entendit répondre à trente lieues.
Charle l'entend, toute sa troupe aussi.
L'empereur dit : « Nos hommes ont bataille. »
Et Ganelon lui répond au contraire :
« D'autre que vous ça paraîtrait mensonge. » AOI.

Avec douleur, avec si grand effort,
Le preux Roland a sonné de son cor
Que le sang clair lui jaillit par la bouche :
De son cerveau les tempes sont rompues.
Le bruit qu'il fait de son cor est très-grand.
Charles, qui passe aux défilés, l'entend ;
Nayme l'entend : tous les Français écoutent.
« J'entends le cor de Roland, dit le roi,
« Il ne corna jamais qu'en combattant. »
Gane répond : « Il n'y a pas bataille ;
« Vous êtes vieux, vous êtes blanc fleuri ;
« Par tels discours vous semblez un enfant.
« Vous connaissez tout l'orgueil de Roland.
« C'est merveilleux que Dieu le souffre encore !
« Il assiégea Noples sans vous le dire.
« Les Sarrasins sortirent de la ville ;
« Six de leurs chefs attaquèrent Roland :
« Il les occit et fit laver le champ

« Pour que leur sang ne parût pas sur l'herbe (1).
« Pour un seul lièvre il corne tout un jour !
« Avec ses pairs il est à plaisanter.
« Qui, sous le ciel, l'oserait provoquer ?
« Chevauchez donc, pourquoi vous arrêter ?
« Terre-major est très-loin devant nous. » AOI.

XXI

CHARLEMAGNE RETOURNE SUR SES PAS AVEC LA GRANDE ARMÉE

Le preux Roland a la bouche sanglante,
De son cerveau les tempes sont rompues.
Il corne encore avec peine et douleur.
Charles l'entend et les Français l'entendent.
Le roi leur dit : « Ce cor a longue haleine. »
Nayme répond : « Roland est en détresse.

(1) Le fait qui est rappelé ici par Gane et auquel il a déjà été fait allusion à la page 153, est expliqué dans l'ouvrage intitulé : *Histoire poétique de Charlemagne,* par Gaston Pâris. I vol. in-8. Paris. 1865, page 263.



« Bataille y a ! Celui-ci qui voulait
« Vous le cacher, il l'a trahi, c'est sûr !
« Adoubez-vous ! criez votre devise !
« Et secourez votre noble famille :
« Bien l'entendez, Roland se désespère. »

Notre empereur a fait sonner ses cors.
Français ont mis pied à terre ; ils s'adoubent
De bons hauberts, de casques et d'épées,
De beaux écus et d'épieux grands et forts.
Les gonfalons sont blancs, vermeils et bleus.
Tous les barons montent leurs destriers,
Éperonnant tant que les gorges durent.
Tous l'un à l'autre ils se disaient en route :
« Si nous voyions Roland avant qu'il meure,
« Comme, avec lui, donnerions de grands coups ! »
Mais c'est en vain ; ils avaient trop tardé !

L'ombre de nuit s'éclaircit ; le jour vient.
Sous le soleil reluisent les armures ;
Casques, hauberts jettent grande lueur,
Et les écus qui sont bien peints en fleurs,
Et les épieux et les drapeaux dorés.
Notre empereur chevauche avec colère,
Et les Français anxieux et dolents.

Il n'en est pas qui durement ne pleure,
Et pour Roland n'ait une grande peur.
L'empereur fait prendre le comte Gane;
Il le confie aux gens de sa cuisine.
Puis interpelle ainsi Bégon, leur chef :
« Bien me le garde ainsi, comme un félon,
« Qui m'a trahi ma noble parenté. »
Bégon le prend, lui donne pour gardiens
Cent cuisiniers, des meilleurs et des pires.
Ils épilaient sa barbe et ses moustaches;
Chacun du poing le frappait quatre coups.
Ils l'ont battu de bâtons et de verges,
Puis ils ont mis un collier à son cou,
Et comme un ours ils l'y ont enchaîné.
Par déshonneur l'ont mis sur un sommier.
Ils le tiendront tant qu'à Charle ils le rendent. AOI.

Les monts sont hauts et ténébreux et grands,
Les vaux profonds, rapides les torrents :
Clairons sonnaient et derrière et devant.
Ils répondaient tous au cor de Roland.
Le roi chevauche avec emportement,
Et les Français anxieux et dolents.
Tous de leurs yeux pleuraient amèrement,
Et priaient Dieu de garantir Roland
Jusqu'ils viendront ensemble sur le champ.
Comme, avec lui, frapperaient-ils gaîment!

Mais à quoi bon? C'est inutilement.
Trop ont tardé! ne peuvent être à temps! AOI.

Le roi chevauche avec grande colère,
Sur sa cuirasse était sa blanche barbe (1).
Tous les barons de France éperonnaient.
Il n'en est pas qui ne montre colère
De ne pas être avec le preux Roland
Qui se combat aux Sarrasins d'Espagne.
S'il est blessé, nul ne s'échappera.
Dieu! les soixante en sa troupe restés,
Jamais meilleurs n'eut roi ni capitaine! AOI.

XXII

COMMENT LA BATAILLE CONTINUE A RONCEVAUX

Roland regarde et les monts et les landes :
De ceux de France il voit tant de morts gir!
Il pleure ainsi les nobles chevaliers :

---

(1) On interprète cette mise de la barbe en dehors comme un signe de bravade ou de défi.

« Seigneurs barons, Dieu de vous ait pitié,
« Le paradis qu'il octroie à vos âmes,
« En saintes fleurs qu'il les fasse placer (1) !
« Meilleurs guerriers, jamais on n'en a vu !
« Si longuement vous m'avez tous servi !
« Vous avez pris tant de pays pour Charles !
« Pour quel malheur il vous avait nourris !
« Terre de France, êtes si doux pays,
« Par ce désastre aujourd'hui dépeuplée !
« Barons français, vous mourez par ma faute.
« Je ne vous puis défendre ni sauver.
« Que Dieu vous aide ! il ne mentit jamais.
« Frère Olivier, je ne vous dois faillir.
« Je meurs de deuil, si quelqu'un ne m'occit.
« Mon compagnon, retournons pour frapper ! »

Roland revient sur le champ de bataille.
De Durandal il frappe comme un brave !
Il a tranché Faldrin du Pin en deux
Et vingt païens des plus prisés de tous.
Homme jamais ne prit telle revanche :
Comme les cerfs s'en vont devant les chiens,
Devant Roland les païens s'enfuyaient.
Turpin lui dit : « Comme vous frappez bien !

---

(1) Nos anciens poëtes parlent toujours des fleurs du paradis. *Saintes fleurs* signifient le paradis.

« Un chevalier doit avoir ce courage!
« Qui porte lance et monte un bon cheval,
« Dans le combat doit être fort et fier;
« Car autrement il ne vaut deux deniers.
« Moine il doit être en quelque monastère
« Et tout le jour prier pour nos péchés! »
Roland répond : « Frappez, n'épargnez pas! »
Puis, à ces mots, les Français recommencent.
Bien grande perte il y eut de chrétiens!

Qui sait que nul ne sera prisonnier,
En tel combat il fait grande défense.
Aussi les Franks sont fiers comme lions.
Voici le roi Marsile, en vrai baron,
Sur son cheval qu'il appelle Gaignon.
Il éperonne et va frapper Beuvon
(C'est le seigneur de Beaune et de Dijon),
Lui rompt l'écu, lui brise le haubert,
Et l'abat mort sur l'herbe d'un seul coup.
Puis il occit Ivoire avec Ivon,
Ensemble avec Gérard de Rossillon.
Le preux Roland, qui n'est pas loin de là,
Dit au païen : « Puisse Dieu te confondre!
« Tu m'as fait tort en tuant mes amis :
« Tu le payeras avant de me quitter,
« Et tu sauras le nom de mon épée. »
En vrai baron il va frapper Marsile.

Il tranche au roi le poing de la main droite;
Puis prend la tête à Jurfaleu le Blond
(C'était le fils du roi des Sarrasins).
Païens criaient : « Aide-nous, Mahomet!
« Vous tous, nos Dieux, vengez-nous donc de Charles!
« En cette terre il nous mit tels félons
« Qui pour mourir ne fuiront pas le champ. »
L'un dit à l'autre : « Or donc, enfuyons-nous! »
Et sur ce mot, cent mille hommes s'en vont.
Qu'on les rappelle, ils ne reviendront pas! AOI.

Mais à quoi bon? Si Marsile est en fuite,
Est resté là son oncle Marganice (1),
Qui tient Carthage, Alferne et Garmalie
Et l'Éthiopie, une terre maudite.
La noire gent, dont il est le seigneur,
A le nez grand et les oreilles larges.
Ensemble ils sont plus de cinquante mille.
Ils chevauchaient fièrement, en colère,
« Nous recevrons, dit Roland, le martyre,
« Je le sais bien, nous n'avons guère à vivre;
« Félon celui qui ne se vendra cher!
« Frappez, seigneurs, de vos armes fourbies.
« Disputez bien et vos morts et vos vies.

---

(1) Ou le calife : ne pas confondre avec Margariz. Voir page 207.

« Ne faisons pas honnir la douce France.
« Quand sur ce champ viendra Charles, mon sire,
« Et qu'il verra l'état des Sarrasins,
« Quinze des leurs morts contre un seul des nôtres,
« Notre empereur, certes, nous bénira ! » AOI.

Quand Roland voit cette race maudite
Des Éthiopiens, qui sont plus noirs que l'encre,
Et n'ont de blanc ailleurs que sur les dents,
Le comte dit : « Or, je le sais vraiment,
« Que nous mourrons aujourd'hui, c'est certain.
« Frappez, Français, je vous le recommande. »
Olivier dit : « Maudits soient les plus lents ! »
Et sur ces mots, les Franks ont attaqué.

XXIII

COMMENT OLIVIER EST BLESSÉ A MORT

Quand les païens voient si peu de Français,
Ils ont entre eux orgueil et réconfort.
Ils se disaient : « Charlemagne avait tort ! »
Là, Marganice est sur un cheval bai ;

Il pique bien de ses éperons d'or,
Frappe Olivier dans le dos par derrière,
Le blanc haubert lui détache du corps,
Et fait sortir l'épieu par la poitrine.
« Vous recevez un bon coup, lui dit-il,
« Charles à tort vous laissa dans les gorges !
« Il nous a nui, mais ne peut s'en vanter,
« Car sur vous seul j'ai bien vengé les nôtres. »

Olivier sent qu'à mort il est frappé,
Tient Hauteclaire au bon acier bruni,
Et va frapper le païen sur son casque,
Dont les fleurons et les pierres jaillissent.
Il lui trancha la tête jusqu'aux dents,
Brandit son coup dont il l'abattit mort.
Il dit après : « Païen, sois-tu maudit !
« Je ne dis pas que Charles n'ait perdu ;
« Mais à ta femme ou bien à d'autres dames,
« Dans ton pays, tu ne te vanteras
« De m'avoir pris la valeur d'un denier,
« D'avoir fait tort soit à moi soit à d'autres ! »
Puis il appelle à son secours Roland. AOI.

Olivier sent qu'à mort il est blessé :
De se venger il n'aura le loisir.
Dans la mêlée, il frappe comme un brave.

Il leur tranchait les lances, les écus,
Les pieds, les poings, les selles et les côtes.
Qui l'aurait vu démembrer les païens,
L'un mort sur l'autre à terre les jeter,
D'un bon guerrier pourrait se souvenir !
Le cri de Charle il ne veut oublier :
« Monjoye ! il dit d'une voix haute et claire.
« Roland, mon pair et mon ami, venez,
« Approchez-vous de moi, car aujourd'hui
« Avec douleur nous serons séparés. » AOI.

Roland regarde Olivier au visage :
Le teint est bleu, pâle et décoloré ;
Le sang tout clair coule le long du corps,
Et sur la terre en retombent les gouttes.
« Dieu ! dit Roland, je ne sais plus que faire.
« Votre courage, ami, vous est funeste.
« Nul ne sera qui vaille autant que toi (1) !
« Eh ! France douce, aujourd'hui restes vide
« De bons guerriers, confondue et déchue (2) !

---

(1) Dans cette strophe et dans d'autres passages que j'ai laissés intacts, le trouvère, comme certains auteurs latins du moyen âge, emploie dans une même phrase le singulier et le pluriel du pronom de la deuxième personne.

(2) Voici ces beaux vers, dont j'ai rendu le mouvement d'une manière bien imparfaite :

E, France dulce, cun hoi remendras guaste
De bons vassals, cunfundue et chaeite !

« Notre empereur en aura grand dommage ! »
Sur son cheval, à ces mots, il se pâme ! AOI.

Voici Roland pâmé sur son cheval,
Et son ami blessé mortellement.
Il a saigné tant que ses yeux sont troubles ;
Il ne peut voir ni de près ni de loin,
Pour reconnaître aucun homme mortel.
Il rencontra Roland, son compagnon,
Frappa si fort sur son casque doré
Qu'il le fendit jusques à la visière ;
Mais dans la tête il ne pénétra pas.
Sur un tel coup, Roland l'a regardé ;
Il lui demande avec calme et douceur :
« Mon compagnon, le fîtes-vous de gré ?
« Je suis Roland qui vous a tant aimé.
« Vous ne m'aviez défié nullement (1). »
Olivier dit : « Je vous entends parler,
« Mais ne vous vois ; que Dieu veille sur vous !
« Je vous frappai, mais pardonnez-le-moi. »
Roland répond : « Je n'ai pas eu de mal :
« Je vous pardonne ici et devant Dieu. »

(1) On ne pouvait s'attaquer ni chercher à se nuire avant d'avoir, par un défi, prévenu son adversaire de se tenir sur ses gardes. Gane a eu soin de défier Roland et les douze pairs (page 158), et il le rappellera au début du procès.

Les deux amis l'un sur l'autre se penchent.
Sur cet adieu, les voilà séparés.

Olivier sent l'angoisse de la mort,
Et ses deux yeux lui tournent dans la tête.
Il perd la vue et l'ouïe en entier,
Descend à pied, sur la terre se couche,
A haute voix fait sa confession
Et vers le ciel avec les deux mains jointes,
Demande à Dieu lui donner paradis
Et de bénir Charle et la France douce,
Et son ami Roland par-dessus tous.
Le cœur lui faut et sa tête s'affaisse;
Le corps s'étend de son long sur la terre.
Le comte est mort ! c'en est fait d'Olivier.
Le preux Roland le pleure et se désole.
Jamais sur terre homme plus désolé !

Quand Roland voit que mort est son ami,
Et gît couché la face contre terre,
A le pleurer il se prend doucement :
« Mon compagnon, vous étiez trop hardi.
« Des jours, des ans ensemble avons été.
« Mal ne me fis, ni je ne t'offensai,
« Et quand tu meurs, ce m'est douleur de vivre ! »
Puis, à ces mots, Roland tombe pâmé

Sur son cheval qu'on nomme Vaillantif;
Mais retenu par ses éperons d'or,
Par où qu'il penche il ne peut pas tomber.

XXIV

COMMENT IL NE RESTE PLUS QUE TROIS FRANÇAIS VIVANTS

Dès qu'il a pu recouvrer connaissance
Et revenir de cette pâmoison,
Bien grande perte apparut à Roland.
Français sont morts, il les a tous perdus,
Fors l'archevêque et fors Gautier de Luz.
Gautier revient de là-haut, des montagnes,
Où ceux d'Espagne il a bien combattus;
Ses gens sont morts : les païens ont vaincu.
Qu'il veuille ou non, par les vallons il fuit;
Il appelait Roland à son secours.
« Eh! noble preux, brave homme, où donc es-tu?
« Quand tu fus là, je n'eus jamais de peur.
« Je suis Gautier, qui conquis Maëlgut;
« Je suis neveu de Droon le Chenu;
« J'étais aimé de toi pour mon courage.
« Est démaillé mon haubert et rompu,

« L'écu percé, la lance mise en pièces,
« Et par le corps un épieu m'a frappé.
« Je vais mourir ; mais cher me suis vendu ! »
Il dit ces mots : Roland les entendit.
Il éperonne et galope vers lui. AOI.

Roland en deuil était mal disposé.
Dans la mêlée il commence à frapper.
De ceux d'Espagne, il en jette morts vingt,
Et Gautier six, et l'archevêque cinq.
Les Sarrasins disaient : « Quels trois félons (1) !
« Gardez, seigneurs, qu'ils s'en aillent vivants.
« Qui ne va pas les attaquer, est traître !
« Lâche est celui qui les laisserait fuir ! »
Lors la huée et le cri recommencent ;
De toutes parts on vient les assaillir. AOI.

Le preux Roland est un noble guerrier !
Gautier de Luz est bien bon chevalier,
Et l'archevêque homme brave éprouvé !
Aucun ne veut rien laisser faire aux autres.
Dans la mêlée ils frappent les païens.
Mille d'entre eux avaient mis pied à terre,

---

(1) Pour le sens du mot *félon*, voir la note de la page 201.

Sur leurs chevaux ils sont quarante mille,
Qui de trois Franks n'osaient pas s'approcher.
Ils leur lançaient des piques, des épieux,
Des javelots, des flèches et des dards.
Aux premiers coups ils ont occis Gautier;
Turpin de Reims a son écu percé,
Brisé le casque et la tête blessée;
Tout son haubert est rompu, démaillé;
Il est blessé de quatre épieux au corps,
Et dessous lui son cheval est occis.
Or, c'est grand deuil quand l'archevêque tombe ! AOI.

Turpin de Reims, quand il se sent tombé,
Et dans le corps frappé de quatre épieux,
Rapidement, le brave, se relève,
Cherche Roland, accourt auprès de lui
Et dit ces mots : « Je ne suis pas vaincu !
« Brave guerrier ne se rend pas vivant. »
Il tire Almace (1), au bon acier bruni,
Sur les païens il frappe mille coups
Sans épargner, Charles l'a dit depuis :
Il en trouva quatre cents alentour,
Les uns blessés, d'autres coupés en deux;
D'autres païens avaient perdu la tête.

---

(1) Son épée. Voir l'ouvrage de G. Pâris, page 370.

L'a dit aussi celui qui fut présent,
Le brave Gille! il fut sauvé par Dieu,
Et l'écrivit dans un moustier de Laon.
Qui dirait moins l'aura mal entendu (1).

XXV

ROLAND ET TURPIN DEMEURENT MAITRES DU CHAMP DE BATAILLE

Le preux Roland combattait noblement,
Mais tout suant et tout chaud est son corps,
Et dans la tête il a grande douleur.
D'avoir corné, sa tempe en est rompue;
Il veut savoir si Charles reviendra.
Souffle en son cor, qui sonna faiblement.
Charles s'arrête, il écoute le cor :
« Seigneurs, dit-il, nos affaires vont mal.
« Mon neveu va nous manquer aujourd'hui;
« J'entends au son qu'il ne vivra plus guère.
« Qui veut le voir, chevauche avec vitesse.
« Faites corner tous nos clairons ensemble. »

---

(1) La tradition relative à Gille se retrouve dans le poëme de *Hugues Capet*. Hugues, en fuite, rencontre le solitaire qui avait échappé au désastre de Roncevaux.

Soixante mille avec force ont corné :
Monts résonnaient, vallons y répondaient.
En l'entendant, les païens ne rient pas.
Ils se disaient : « Nous allons avoir Charles ! » AOI.

« Charle s le roi revient ; de ceux de France,
« Nous entendons les clairons résonner.
« Si Charles vient, Dieu ! quelle grande perte !
« Nous y perdrons l'Espagne, notre terre ;
« Si Roland vit, la guerre recommence. »
Lors quatre cents se rassemblent en armes,
Et des meilleurs qui soient dans leur armée ;
Avec vigueur ils attaquent Roland.
Le noble comte, assez a-t-il à faire ! AOI.

Le preux Roland, quand il les voit venir,
Se fait plus fort, plus fier et plus solide ;
Ne lâchera tant qu'il sera vivant.
Sur son cheval, qu'on nomme Vaillantif,
Il pique bien des éperons d'or fin ;
Et dans la masse il va les assaillir,
Ensemble avec l'archevêque Turpin.
Les Sarrasins se disaient : « Sauvons-nous !
« De ceux de France on entend les clairons ;
« Charles revient, le puissant empereur ! »

Le preux Roland n'aima jamais les lâches,
Les orgueilleux, ni les hommes méchants,
Ni chevalier s'il ne fut bon guerrier.
Il appela l'archevêque Turpin :
« Moi, je chevauche et vous êtes à pied ;
« Mais par amour pour vous je reste ici :
« Ensemble aurons et le bien et le mal ;
« Homme de chair ne fera que vous laisse (1) ;
« Nous allons rendre aux païens cet assaut.
« Les meilleurs coups sont ceux de Durandal. »
Turpin répond : « Félon qui bien n'y frappe !
« Charles revient, qui nous vengera bien. »

Païens disaient : « Sommes nés malheureux !
« Et ce jour d'hui pour nous est bien cruel :
« Avons perdu nos seigneurs et nos pairs.
« Charles revient avec ses gens, le brave !
« Nous entendons les clairons des Français.
« Grand est le bruit de ceux qui crient : « Monjoye ! »
« Le preux Roland est de fierté si grande
« Qu'homme de chair ne pourra pas le vaincre.
« Tirons de loin et laissons lui le champ. »
Et les voici qui lui lancent des flèches,
Piques, épieux et des dards empennés ;

(1) *Pur nul hume de car*. Roland dit qu'il n'abandonne pas Turpin, quel que soit le nombre des ennemis vivants.

L'écu du comte ils fracassent et percent,
Et son haubert ils rompent et démaillent.
Mais en son corps ils ne l'ont pas atteint;
Mais Vaillantif, ils l'ont blessé vingt fois;
Le bon cheval tombe mort sous le comte.
Ils fuient alors et lui laissent le champ.
Le preux Roland à pied y est resté. AOI.

XXVI

COMMENT L'ARCHEVÊQUE TURPIN DONNE L'ABSOUTE AUX FRANÇAIS

Païens s'en vont, fâchés et courroucés;
Devers l'Espagne ils se précipitaient.
Le preux Roland ne peut pas les poursuivre,
Il a perdu son cheval Vaillantif.
Qu'il veuille ou non, à pied il est resté.
Puis il alla pour aider à Turpin,
Il délaça son casque de la tête,
Il enleva le blanc haubert léger,
Il découpa son surtout en entier,
Il en plaça les morceaux sur les plaies,
Contre son sein il embrassa Turpin,
Sur l'herbe verte avec soin le coucha

Et doucement lui fit cette prière :
« Homme de cœur, donnez-moi mon congé.
« Nos compagnons qui nous étaient si chers,
« Ils sont tous morts : ne les oublions pas.
« Je veux aller les chercher dans la foule,
« Et devant vous les porter et ranger. »
Turpin lui dit : « Allez et revenez :
« Le champ est vôtre et mien, grâces à Dieu ! »

Roland tout seul, par le champ de bataille,
Fouille les vaux et fouille les montagnes.
Le preux trouva Gérer avec Gérin,
Et Béranger et le marquis Othon,
Puis il trouva Sanche avec Anséis,
Trouva Gérard, le vieux de Rossillon.
Le preux Roland les a pris un par un,
Les a portés tous devant l'archevêque,
Et les a mis en rang à ses genoux.
Turpin ne peut s'empêcher de pleurer,
Lève sa main et bénit les Français.
Il dit après : « Vous eûtes du malheur !
« Seigneurs, que Dieu place toutes vos âmes
« Au paradis, parmi les saintes fleurs.
« Ma propre mort me donne tant d'angoisses !
« Je ne verrai plus le grand empereur (1) ! »

---

(1) Remarquez avec quelle vénération et quel amour les che-

Roland retourne, il cherche dans le champ,
Lors il retrouve Olivier, son ami,
Contre son sein étroitement l'embrasse,
Du mieux qu'il peut l'apporte à l'archevêque,
Sur un écu près des autres le couche,
Et l'archevêque absout et les bénit.
Lors la douleur et la pitié redoublent,
Et Roland dit : « Olivier, bel ami,
« Vous fûtes fils au vaillant duc Renier,
« Chef et seigneur jusqu'au val de Runers.
« Pour rompre lance et pour briser écu,
« Pour effrayer et vaincre l'orgueilleux,
« Pour conseiller et soutenir les braves,
« Il n'y eut pas de meilleur chevalier !

XXVII

COMMENT L'ARCHEVÊQUE REND SON AME A DIEU

Le preux Roland, quand il voit morts ses pairs,
Sire Olivier qu'il avait tant aimé,

---

valiers français parlent de Charlemagne. Olivier dit, à la page 227, qu'on ne verra pas un pareil roi.

Il s'attendrit, il commence à pleurer,
Et son visage est tout décoloré;
Il a tel deuil qu'il ne peut se tenir;
Qu'il veuille ou non, à terre il choit pâmé.
Turpin lui dit : « Vous fûtes trop vaillant ! »

Quand l'archevêque a vu Roland pâmer,
Il eut tel deuil, jamais n'en eut si grand.
Il étendit la main et prit le cor.
En Roncevaux il est une eau courante,
Il veut aller pour donner à Roland.
Son petit pas il marche en chancelant,
Si faible il est qu'il ne peut avancer,
N'en a la force, a trop perdu de sang.
Avant qu'il puisse aller un seul arpent,
Le cœur lui faut, il retombe en avant,
Et de la mort il ressent les angoisses.

Le preux Roland revient de pâmoison,
Se met sur pieds, mais a grande douleur,
Car il regarde en amont, en aval :
Sur l'herbe verte, un peu devant les autres,
Il voit gésir le noble chevalier,
Turpin, que Dieu mit sur terre en son nom.
« *Meâ culpâ*, » dit-il les yeux au ciel.
Et, les deux mains jointes, il priait Dieu

Pour qu'il reçût au paradis Turpin.
Mort est Turpin, le bon guerrier de Charles !
Par grands combats et par très-beaux sermons,
Contre païens il fut toujours champion.
Lui donne Dieu sa bénédiction ! AOI.

Le preux Roland voit l'archevêque à terre ;
Hors de son corps il voit gir les entrailles,
Et sur le front bouillonner la cervelle.
Sur la poitrine, entre les deux mamelles,
Il a croisé ses mains blanches et belles.
Puis il le plaint à la mode de France :
« Eh ! chevalier de bonne aire, homme noble,
« Je te confie au Glorieux du ciel :
« Plus volontiers nul ne le servira !
« Nul ne sut mieux, depuis les saints Apôtres,
« La foi garder et convertir les hommes.
« Que n'ait votre âme aucun mal ni souffrances !
« Du paradis lui soit la porte ouverte ! »

XXVIII

POURQUOI ROLAND ESSAYE DE BRISER SON ÉPÉE

Roland sent bien que la mort lui est proche :
Le cervelet lui sort par les oreilles.
Il priait Dieu pour qu'il sauvât ses pairs,
Et pour lui-même invoquait Gabriel.
Il prit son cor pour n'avoir de reproche,
Et Durandal l'épée en l'autre main.
Plus loin qu'un trait lancé d'une arbalète (1),
Il s'avança sur la terre d'Espagne,
Gravit un tertre. Au-dessous d'un bel arbre
Il y avait quatre marches de marbre.

---

(1) MM. Francisque Michel et Génin lisent :

D'un arbaleste ne poet traire un quarrel.

M. Müller lit :

Plus qu'arbaleste ne poet traire un quarrel.

J'adopte, avec M. Louis Moland, le sens donné par le texte de Gœttingue. Il importe, en effet, comme on le verra plus bas, de bien préciser que Roland est resté maître du champ de bataille et qu'il est mort sur la terre étrangère *cunquerrantment.*

Sur l'herbe verte il tombe à la renverse;
Là s'est pâmé, car la mort lui est proche.

Hauts sont les pics et très-hauts sont les arbres.
Il y a là quatre marches de marbre.
Le preux Roland pâmait sur l'herbe verte.
Un Sarrasin des deux yeux le guettait;
Il se feint mort, il gît entre les autres,
De sang salit son corps et son visage,
Saute sur pieds, se hâte de courir.
Il était beau, fort et de grand courage;
Par son orgueil lui vint mortelle rage;
Saisit Roland, et son cor et ses armes.
« Vaincu, dit-il, est le neveu de Charles!
« Je porterai cette épée en Syrie! »
Il la tirait, Roland s'en aperçut.

Roland sent bien qu'il lui prend son épée,
Ouvre les yeux et ne lui dit qu'un mot:
« Je le sais bien, tu n'es pas un des nôtres! »
Il tient le cor, qu'il n'eût pas voulu perdre:
Il en frappa le païen sur son casque,
Brisa l'acier et la tête et les os,
Lui fit sortir les deux yeux de la tête;
Juste à ses pieds il l'a renversé mort.
« Brigand, dit-il, tu fus donc si hardi

« De me saisir, soit à droit, soit à tort?
« Qui l'apprendra te tiendra pour un fou!
« En est fendu le pavillon du cor,
« Tous les cristaux et l'or en sont tombés. »

Il s'aperçoit qu'il a perdu la vue,
Se met sur pieds, tant qu'il peut s'évertue;
Mais son visage a perdu sa couleur.
Devant Roland est une pierre brune :
Dix coups il frappe en deuil et par rancune;
Grince l'acier, ne rompt ni ne s'ébrèche,
Le comte dit : « Aide, sainte Marie!
« Eh! Durandal, quel malheur! bonne épée!
« Quand je me meurs, ne puis plus vous défendre!
« Avec vous j'ai gagné tant de batailles,
« Et j'ai conquis tant de vastes pays,
« Que garde Charle à la barbe chenue!
« Ne vous ait pas qui fuit devant un autre!
« Un bon guerrier vous a longtemps tenue,
« Tel n'en aura jamais la libre France. »

Il frappe encor la pierre de sardoine;
Grince l'acier, ne rompt ni ne s'ébrèche.
Quand il voit bien qu'il ne peut la briser,
Il recommence à la plaindre à soi-même :
« Eh! Durandal, que tu es claire et blanche!

« Comme au soleil tu reluis et flamboies !
« Charles était aux vallons de Moriane,
« Quand Dieu du ciel lui manda, par son ange,
« De te donner à brave capitaine ;
« Me la ceignit, le noble roi, le Magne.
« Je lui conquis Normandie et Bretagne ;
« Je lui conquis le Maine et le Poitou ;
« Je lui conquis et Bourgogne et Lorraine ;
« Je lui conquis Aquitaine et Provence,
« La Lombardie et toute la Romagne ;
« Je lui conquis la Bavière et la Flandre,
« Et l'Allemagne et la terre de Pouille,
« Constantinople (il en reçut l'hommage),
« Toute la Saxe, à l'empereur soumise ;
« Je lui conquis Écosse, Galle, Islande,
« Et l'Angleterre (il en fit son domaine) (1).
« Ai-je conquis de pays et de terres,
« Que Charles tient, qui barbe a toute blanche !
« Pour Durandal j'ai douleur et regret,

---

(1) L'énumération de ces pays est fort incertaine dans le texte d'Oxford. Aussi serait-il oiseux d'expliquer pourquoi l'on a donné raison ici à telle ou telle lecture.

Le vers relatif à l'Angleterre est ainsi conçu :

> E Engleterre que il teneit sa cambre,

ce qui veut dire faire partie du domaine privé.

On trouvera plus loin la même expression appliquée à la ville de Laon.

« mieux vaut mourir qu'aux païens elle reste !
« Sauve, Dieu Père, à France cette honte ! »

Il frappe encor sur une pierre grise,
Plus en abat que je ne vous sais dire ;
Grince l'acier, ne fléchit ni ne rompt.
Contre le ciel l'épée a rebondi.
Le comte voit qu'il ne la brisera !
Tout doucement il la plaint à soi-même :
« Eh ! Durandal, que tu es belle et sainte !
« Que dans ta garde il y a de reliques :
« Dent de saint Pierre et sang de saint Basile,
« Et des cheveux de mon sieur saint Denis,
« Du vêtement de la Vierge Marie !
« Ce n'est le droit que des païens te tiennent :
« Par des chrétiens tu dois être servie.
« Ne vous ait homme à faire lâcheté !
« J'aurai conquis avec vous tant de terres,
« Que Charles tient, à la barbe fleurie,
« Et l'empereur en est puissant et riche. »

XXIX

COMMENT ROLAND SE CONFESSE A DIEU

Roland sent bien que la mort le prend tout,
Et de la tête au cœur lui descendait.
Il est allé sous un pin en courant,
Il s'est couché le sein sur l'herbe verte ;
Il met sous lui son épée et son cor;
Vers les païens il a tourné sa tête.
Et s'il le fait, c'est qu'il veut être sûr
Que Charles dise, et toute son armée,
Le noble preux, qu'il est mort en vainqueur.
Il bat sa coulpe et souvent et menu (1),
Pour ses péchés il offre à Dieu son gant. AOI.

Roland sent bien que son temps il n'a plus.
Là, sur un pic et tourné vers l'Espagne,
Il a frappé d'une main sa poitrine.

(1) C'est-à-dire, il dit *meâ culpâ*, en se frappant la poitrine. Voir la note de la page 198.

« *Meâ culpâ*, mon Dieu, par tes mérites,
« Pour mes péchés, les grands et les petits,
« Que j'aurai faits dès l'heure où je suis né
« Jusqu'à ce jour où je suis parvenu! »
Il tend vers Dieu le gant de sa main droite.
Anges du ciel descendent près de lui. AOI.

Le preux Roland gisait dessous un pin.
Il a tourné sa tête vers l'Espagne.
De mainte chose il lui vient souvenance :
De tant de lieux qu'il a conquis, le brave!
De douce France et de sa parenté,
De son seigneur, Charles, qui l'a nourri.
Il ne peut pas qu'il ne pleure et soupire.
Mais il ne veut pas s'oublier lui-même,
Dit ses péchés, demande grâce à Dieu :
« Notre vrai Père, et qui ne mens jamais!
« Qui de la mort ressuscitas Lazare,
« Et qui sauvas Daniel des lions,
« Sauve mon âme aussi de tout péril
« Pour les péchés que j'ai faits en ma vie! »
Il offre à Dieu le gant de sa main droite;
Saint Gabriel de sa main le lui prend.
Dessus le bras sa tête était penchée;
Il est allé vers sa fin les mains jointes;
Dieu lui manda son ange Chérubin
Et saint Michel qu'on nomme du Péril;

Vient avec eux l'ange saint Gabriel;
Au paradis portent l'âme du comte.

XXX

CHARLEMAGNE PARVIENT A RONCEVAUX ET COMMENT IL POURSUIT LES SARRASINS

Roland est mort : Dieu a son âme au ciel.
Notre empereur parvient à Roncevaux.
Il n'y a là ni chemin ni sentier,
De terre vide une aune, un seul pied même,
Où n'y ait pas Français et Sarrasins,
Charles s'écrie : « Où, Roland, êtes-vous?
« Où l'archevêque et le comte Olivier?
« Où sont Gérin et son ami Gérer?
« Le duc Othon, le comte Béranger?
« Ives, Ivoire, eux que j'ai tant aimés?
« Qu'est devenu le Gascon Angelier?
« Sanche le duc et le brave Anséis?
« Où sont Gérard de Rossillon, le vieux,
« Les douze pairs que j'y avais laissés? »
Mais à quoi bon quand nul d'eux ne répond?
« Dieu, je puis bien me désoler, dit Charles,

« De n'être pas au combat dès l'abord. »
Le roi tirait sa barbe par colère ;
Pleurent des yeux ses braves chevaliers.
Ils sont vingt mille à terre qui se pâment :
Nayme le duc en a grande pitié.

Il n'y a pas chevaliers ou barons
Qui de pitié ne pleurent tendrement,
Pleurent leurs fils, leurs frères, leurs neveux,
Et leurs amis, et leurs liges seigneurs ;
Et la plupart se pâment contre terre.
Nayme le duc a fait en homme sage,
Sans plus tarder il dit à l'empereur :
« Sire, voyez devant nous à deux lieues,
« Vous pouvez voir les grands chemins poudreux,
« Tant il y a de la gent sarrasine !
« Chevauchez donc, vengez cette douleur ! »
— « O Dieu, dit Charle, ils sont déjà si loin !
« Vous conseillez et le droit et l'honneur :
« De France douce ils m'ont ravi la fleur ! »
Le roi commande Othon et Gibouin (1),
Thibaut de Reims et le comte Milon :
« Gardez le champ, les vaux et les montagnes,

(1) Dans la strophe précédente, Charlemagne regrette comme mort Othon, qui reparaît ici. Il y a là une erreur de copiste.

« Laissez les morts gésir tout comme ils sont.
« Qu'aucune bête ou lion n'en approche,
« Que n'en approche écuyer ni valet;
« Je ne veux pas qu'aucun homme en approche,
« Jusque Dieu veuille ici que revenions. »
Et par amour doucement ils répondent :
« Droit empereur, cher sire, ainsi ferons. »
Mille Français ils retiennent des leurs. AOI.

Notre empereur fait sonner ses clairons.
Il part, le brave, avec sa grande armée.
Aux Sarrasins qui le dos ont tourné,
Tous de bon cœur ils tiennent la poursuite.
Quand le roi voit que le soir va tomber,
Sur l'herbe verte il descend dans un pré,
Et, prosterné, demande au seigneur Dieu
Que le soleil il lui fasse arrêter,
Tarder la nuit et le jour demeurer.
L'ange apparaît qui lui parle souvent;
Rapidement il lui commande ainsi :
« Charles, poursuis, la clarté ne te manque.
« La fleur de France as perdu, Dieu le sait :
« Peux te venger de la gent criminelle. »
Charles l'entend et remonte à cheval. AOI.

Pour l'empereur Dieu fit un grand miracle,
Car le soleil immobile est resté.

Païens fuyaient; les Franks les chassent bien,
Dans un vallon ténébreux ils les joignent.
Vers Saragosse ils vont les poursuivant,
A coups pléniers ils s'en vont les tuant,
Coupent leur route et les autres chemins.
Les païens ont devant eux l'eau de l'Èbre.
Profonde elle est, merveilleuse et rapide;
Pas de bateaux, de bacs ni de chalands.
Les Sarrasins sréclament Tervagant,
Sautent dans l'eau, mais ils n'y ont salut.
Les adoubés, qui sont les plus pesants,
Pour la plupart coulèrent vers le fond.
Les autres vont à contre-val flottant.
Mais les moins lourds d'entre eux ont tant bu d'eau
Qu'ils se noient tous avec grande douleur.
Les Franks criaient : « C'est pour venger Roland! » AOI.

XXXI

COMMENT LES FRANÇAIS PASSENT LE RESTE DE LA NUIT

Quand l'empereur voit tous les païens morts,
Les uns occis et la plupart noyés
(Ses chevaliers en ont un grand butin),

Le noble roi descend de son cheval ;
Il se prosterne et rend grâces à Dieu.
Quand il se dresse est couché le soleil.
L'empereur dit : « Il est temps de camper,
« Il est trop tard pour joindre Roncevaux :
« Nos chevaux sont ennuyés et lassés ;
« Otez la selle et le frein de leurs bouches,
« Et par ces prés les laissez rafraîchir. »
Et les Français : « Sire, vous dites bien ! » AOI.

Notre empereur a pris son campement,
Et les Français, sur la terre déserte,
A leurs chevaux ont enlevé les selles,
Et les freins d'or qu'ils laissent pendre aux cous.
Ils trouveront au pré de l'herbe fraîche ;
Autre service on ne peut pas leur rendre.
Ceux qui sont las s'endorment sur la terre.
Il n'y eut point cette nuit de vedette.

Notre empereur s'est couché dans un pré,
Son grand épieu sous la tête, le brave !
Il ne se veut cette nuit désarmer.
Il a vêtu son blanc haubert frangé,
Lacé son casque orné de pierreries
Et ceint Joyeuse ; elle n'a sa pareille,
Et trente fois réfléchit la lumière.

Avons ouï tous parler de la lance
Dont fut en croix blessé Notre-Seigneur :
Charles en a le fer, grâces à Dieu.
Dedans la garde il l'a fait enchâsser :
Pour cet honneur et pour cette bonté,
Le nom « Joyeuse » à l'épée est donné ;
Barons français ne doivent l'oublier.
C'est pour cela qu'ils ont le cri : « Mon-Joye, »
Et nulle gent ne peut tenir contre eux (1).

Claire est la nuit et la lune luisante.
Charle est couché ; mais a deuil de Roland,
Et d'Olivier fortement il lui pèse,
Des douze pairs et de la gent française.
A Roncevaux il laissait tant de morts !
Il ne pouvait s'empêcher de pleurer,
Et priait Dieu pour qu'il sauvât leurs âmes.
Las est le roi, car sa peine est si grande !
Il n'en peut plus, et finit par dormir.
Dans tous les prés s'endorment les Français,
Aucun cheval ne peut tenir debout ;
qui veut de l'herbe, il la broute couché.
A bien appris, qui beaucoup a souffert !

(1) On a donné deux autres origines au mot *monjoye*, à savoir *meum gaudium* et *mons Jovis*.

L'empereur dort comme homme tourmenté.
Dieu lui manda l'ange saint Gabriel,
Lui commandant de garder Charlemagne;
Toute la nuit l'ange est près de sa tête;
Par vision, à Charles il fait voir
Qu'une bataille il y a contre lui ;
Il la lui montre avec de tristes signes.
Charles le roi regardait vers le ciel :
Il voit venir tonnerres et gelées,
Orages, vents, merveilleuses tempêtes,
Un appareil de flammes et de feux.
Soudainement tout tombe sur sa gent;
Brûlent le frêne et le pommier des lances,
Et les écus jusqu'aux boucles d'or pur ;
Grinçait l'acier des hauberts et des casques.
En grand danger il voit ses chevaliers,
Ours, léopards, qui veulent les manger,
Givres, serpents, dragons, diables vivants
Et de griffons plus de trente milliers.
Il n'en est pas qui ne coure aux Français,
Et les Français : « Charlemagne, au secours! »
Charles en sent et douleur et pitié,
Y veut aller, mais en est empêché (1).
De vers le bois, un grand lion lui vient;

(1) Il s'agit du désastre de Roncevaux, que Charlemagne a pressenti et qu'il n'a pu empêcher, ou la guerre contre les Saxon .

Il était fier, orgueilleux et féroce (1)!
Il court au roi, s'attaque à son corps même;
Tous deux à bras se prennent pour lutter;
Mais on ne sait lequel abattra l'autre.
Et l'empereur ne s'est pas éveillé.

Après, lui vient une autre vision,
Qu'il est en France, à son Aix-la-Chapelle :
Il tient un ours par une double chaîne;
D'Ardenne il voit venir trente autres ours.
Chacun parlait comme un homme vivant;
Ils lui disaient : « Sire, rendez-le-nous!
« Ce n'est le droit que vous le reteniez;
« Notre parent nous devons secourir. »
De son palais un lévrier accourt,
Entre les ours attaque le plus grand,
Sur l'herbe verte et devant tous les autres.
Là le roi vit un merveilleux combat;
Mais on ne sait lequel des deux vaincra (2).
L'ange fit voir au baron (3) ces deux songes;
L'empereur dort jusqu'au demain grand jour.

---

(1) Le saxon Witikind ou un émir Baligant dont il est fait mention dans un épisode que nous n'avons pas conservé.

(2) Gane est l'ours enchaîné. Les trente autres sont ses parents qui se sont portés cautions. Le lévrier est Thierry, comme plus haut.

(3) Baron, comme ber, signifie brave, homme, *vir*. On remar-

XXXII

COMMENT MARSILE ET BRAMIMONDE SE DÉSESPÉRAIENT

Le roi Marsile a fui vers Saragosse.
Sous l'olivier il descend de cheval,
Rend à ses gens cuirasse, épée et casque,
Et tristement se couche en l'herbe verte.
Il a perdu la main droite en entier;
Du sang qui sort il s'est pâmé d'angoisse.
Est devant lui sa femme Bramimonde,
Qui pleure, crie et se désole fort;
Sont avec eux plus de trente mille hommes,
Qui maudissaient Charle et la douce France.
Vers Apollon ils courent en sa grotte,
Tous à l'envi le tancent, l'injurient:
« Eh! mauvais dieu, tu nous fis telle honte!

---

quera qu'il n'y a aucune fixité dans les titres et qualifications que le trouvère donne à ses héros. Roland est appelé successivement marquis, comte, baron. Ce dernier titre est appliqué ici à Charlemagne. On le donne aussi à saint Pierre, à saint Denis, à saint Sylvestre, à saint Thomas de Cantorbéry, etc., etc.

« C'est notre roi, tu le laissas confondre!
« Qui bien te sert, mal tu le récompenses. »
Ils ont ôté son sceptre et sa couronne,
Par les deux mains l'ont au pilier pendu,
Puis à leurs pieds par terre ils l'ont foulé,
De leurs bâtons l'ont battu, tout brisé.
De Tervagant ils prennent l'escarboucle,
Et Mahomet jettent dans un fossé,
Où porcs et chiens le mordent et le foulent.

De pâmoison Marsile est revenu,
Se fait porter en sa chambre voûtée,
Écrite et peinte en diverses couleurs;
Pleure sur lui Bramimonde, la reine,
Ses cheveux tire et se dit malheureuse,
Pleure, gémit, et crie à haute voix :
« Eh! Saragosse, aujourd'hui tu vas perdre
« Le noble roi qui t'avait en gouverne,
« Nos mauvais Dieux lui firent félonie,
« Qui ce matin au combat lui faillirent
« Dans le combat contre ces Franks hardis,
« Qui sont si fiers, et n'ont soin de leur vie.
« Leur empereur à la barbe fleurie,
« Il est très-brave et d'une grande audace;
« S'il a bataille, il ne fuira jamais.
« C'est un grand deuil que quelqu'un ne le tue! »

XXXIII

CE QUE LES FRANÇAIS FONT A SARAGOSSE

Il fait grand chaud, la poussière se lève ;
Païens fuyaient, les Français les poursuivent;
Chasse dura jusques à Saragosse.
En haut des tours, Bramimonde est montée
Ensemble avec les clercs et les chanoines
De leur loi fausse et que Dieu n'aime pas.
Ces prêtres n'ont d'ordre ni de tonsure.
Quand elle vit les Français accourir,
Elle cria : « Mahomet, aidez-nous !
« Eh ! noble roi, nos hommes sont vaincus,
« Nos chevaliers occis à grande honte,
« Et les Français vont prendre Saragosse. »
Marsile entend, se tourne vers le mur,
Pleure des yeux, et sa tête s'affaisse.
Il meurt de deuil. Comme péché l'encombre,
Les diables vifs ont emporté son âme.

Païens sont morts, leur troupe est confondue,
Et Charlemagne a gagné sa bataille.

De Saragosse il renverse la porte :
Or il sait bien qu'on ne peut la défendre.
Prend la cité ; sa gent y est venue,
Et cette nuit l'occupe par la force.
Charles est fier, à la barbe chenue.
Les tours lui rend la reine Bramimonde,
Dix grosses tours et cinquante petites.
Travaille bien celui que Dieu protége !

Passe le jour, arrive la nuit sombre ;
Claire est la lune et les étoiles flambent.
Notre empereur est maîtré à Saragosse.
Mille Français vont chercher dans la ville
La synagogue et les mahomeries ;
De leurs maillets, de leurs haches ils brisent
Tous les portraits et toutes les idoles ;
Nul sortilége ou fausseté n'y reste.
Le roi croit Dieu, veut faire son service :
Eau du baptême ont béni les évêques ;
Au baptistère ils mènent les païens.
S'il y en a qui contredisent Charles,
Il les fait pendre, ou brûler, ou tuer (1).
Cent mille et plus y furent baptisés
Et vrais chrétiens, mais la reine exceptée :

---

(1) Voir la note de la page 148.

En France douce on l'emmène captive :
Le roi la veut convertir par amour.

La nuit passa, le jour clair apparut.
Charles garnit les tours de Saragosse ;
Il y laissa mille bons chevaliers,
Qui garderont la ville pour le roi.
Charles chevauche et ses hommes aussi,
Et Bramimonde, il l'emmène captive,
Mais il ne veut lui faire que du bien.

XXXIV

CHARLEMAGNE PLEURE SON NEVEU

De bon matin, quand l'aube perce à peine,
Est éveillé l'empereur Charlemagne.
Saint Gabriel qui de par Dieu le garde,
Leva la main, sur lui signa la croix.
Notre empereur se lève, se désarme ;
Toute la troupe alors s'est désarmée,
Et les Français avec hâte chevauchent
Par ces sentiers longs et ces chemins larges ;

Ils s'en vont voir le merveilleux désastre
A Roncevaux où la bataille fut. AOI.

A Roncevaux Charles est arrivé.
Des morts qu'il trouve il commence à pleurer :
« Seigneurs français, ralentissez le pas !
« Car c'est à moi d'aller seul en avant,
« Pour mon neveu que je voudrais trouver.

« J'étais dans Aix, un jour de grande fête :
« Là se vantaient mes vaillants chevaliers
« De grands combats et de forts coups d'épée.
« J'ouïs Roland dire cette raison,
« Qu'il ne mourrait en royaume étranger,
« Qu'en devançant ses hommes et ses pairs,
« Avec le chef tourné vers l'ennemi,
« Et qu'en vainqueur il finirait, le brave! »
Un peu plus loin qu'on ne lance un bâton,
Devant les siens, il monte sur un pic.

Quand l'empereur va cherchant son neveu,
Il voit les fleurs et le gazon du pré
Qui sont vermeils du sang de nos barons.
Il a pitié, ne peut ne pas pleurer.
Sous les deux pins est parvenu le roi;

Il aperçoit les coups sur les trois pierres;
Sur l'herbe verte il voit gir son neveu.
Charle a douleur et ce n'est pas merveille;
Il saute à pieds, y va de pleine course.
Entre ses mains il soulève Roland
Sur lui se pâme : il en a tant d'angoisse!

Notre empereur revint de pâmoison.
Nayme le duc et le comte Asselin,
Geoffroy d'Anjou, le preux Henri, son frère,
Prennent le roi, le dressent sous un pin.
Regarde à terre, il voit son neveu gir,
Et doucement se met à le pleurer (1).
« Ami Roland, Dieu te prenne en pitié!
« Homme jamais ne vit tel chevalier,
« Pour engager et gagner grands combats;
« Vers le déclin mon honneur est tourné. »
Charles se pâme; il ne se peut tenir. AOI.

Charles le roi revint de pâmoison.
Quatre barons le tiennent par les mains.

(1) Dans l'ardeur du combat, on donne un mot d'éloge au chevalier qui frappe un grand coup, et de regret à celui qui succombe. Il est aussi d'usage de faire l'oraison funèbre avec plus de détail quand on en a le loisir. Roland l'a fait pour Olivier et Turpin. Ici Charlemagne rend ce pieux devoir à Roland. Les exemples en sont fréquents.

Regarde à terre, il voit son neveu gir,
Le corps gaillard, mais la couleur perdue,
Les yeux lui sont tournés et ténébreux.
Charles le plaint par amour et par foi :
« Ami Roland, que Dieu mette ton âme
« En paradis parmi les glorieux !
« Comme tu vins à tort dans ce pays !
« Jour n'y aura que pour toi je ne pleure.
« Que vont déchoir ma force et mon audace !
« Je n'aurai plus qui soutienne mon droit !
« Je crois n'avoir sur terre un seul ami ;
« J'ai des parents, je n'en ai nul si brave ! »
A pleines mains, il tire ses cheveux.
Cent mille Franks en ont douleur si grande,
Qu'il n'en est pas qui tendrement ne pleure. AOI.

« Ami Roland, en France je retourne.
« Quand je serai dans mon domaine, à Laon,
« De maints États viendront les étrangers ;
« Demanderont : où est le capitaine?
« Je leur dirai qu'il est mort en Espagne.
« Dans la douleur je tiendrai mon royaume,
« N'y aura jour que ne pleure et m'en plaigne !

« Ami Roland, brave et belle jeunesse !
« Quand je serai dans Aix, à ma chapelle,

« Les gens viendront demander des nouvelles ;
« J'en donnerai d'étranges et cruelles ;
« Mort est Roland, qui conquit tant pour moi.
« Vont contre moi se rebeller Saxons,
« Bulgares, Huns, tant de peuples divers (1),
« Et les Romains, et tous ceux de Palerme,
« Et ceux d'Afrique et ceux de Califerne.
« Puis s'accroîtront mes peines, mes souffrances.
« Qui conduira si puissamment mes troupes,
« Quand il est mort celui qui nous guidait?
« Tu vas rester déserte, France douce !
« J'ai si grand deuil que voudrais ne pas être ! »
Notre empereur tire sa blanche barbe,
Et des deux mains les cheveux de sa tête.
Cent mille Franks se pâment contre terre.

« Ami Roland, Dieu te prenne en merci !
« En paradis que ton âme soit mise !
« Qui t'a tué France a mis en détresse.
« J'ai si grand deuil que ne voudrais survivre
« A mes parents qui pour moi sont occis.

---

(1) A cause de l'anachronisme, je me crois autorisé à traduire *Hongre* par Huns. C'est ainsi que, dans la première branche de *Garin le Lohérain*, on appelle Hongres les peuples qui ont fait l'invasion d'Attila.

Au vers suivant, le texte ajoute aux Romains et aux Palermitains les *Puillains*, c'est-à-dire les gens de la Pouille.

« M'accorde Dieu, fils de sainte Marie,
« Qu'avant d'atteindre aux défilés de Size,
« L'âme aujourd'hui soit de mon corps partie,
« Entre les leurs que mon âme soit mise,
« Et que ma chair soit près d'eux enfouie ! »
Pleure des yeux, tire sa blanche barbe,
Et Nayme dit : « Charle a grande douleur ! » AOI.

XXXV

CHARLEMAGNE FAIT RENDRE LES DERNIERS DEVOIRS AUX MORTS ET LES FRANÇAIS REVIENNENT EN FRANCE

« Sire empereur, a dit Geoffroy d'Anjou,
« Ne démenez si fort cette douleur.
« Par tout le champ faites chercher les nôtres
« Que ceux d'Espagne en bataille ont tués.
« Dans un charnier commandez qu'on les porte. »
Le roi lui dit : « Sonnez de votre cor. » AOI.

Geoffroy d'Anjou de son cor a sonné.
Charles commande ; à pied sautent les Franks.
Tous leurs amis qu'ils ont retrouvés morts,

Dans un charnier ils les portent d'abord.
Assez y a d'évêques, de chanoines,
Moines, abbés et prêtres tonsurés;
Ils ont absous les morts au nom de Dieu,
Fait allumer les parfums et la myrrhe,
Ils les ont tous encensés bravement;
En grand honneur ils les ont enterrés
Et laissés là : qu'eussent-ils fait de plus? AOI.

Notre empereur fait mettre à part Roland,
Sire Olivier et Turpin l'archevêque.
Devant lui-même, il les a fait ouvrir,
Et les trois cœurs en un drap recueillir;
En blanc cercueil de marbre il les a mis,
Et puis les corps des barons il a pris,
Et dans des peaux de cerf il les a mis,
Frottés d'épice et lavés dans le vin.
Le roi commande, et Thibaut, Gibouin,
Milon le comte et le marquis Othon
Les ont très-bien chargés sur trois charrettes
Et recouverts d'un tapis de gala. AOI.
Les Français sont joyeux et bien dispos :
De vive force ils traversent Narbonne (1),

(1) Le détail de ce voyage et la mention de la Cerdagne (page 184) indiquent que le lieu du désastre, d'après notre poëme, serait la Cerdagne. C'est sur cette route que l'on trouve une localité appelée

Vont à Bordeau, la cité de grand prix,
Là, sur l'autel du baron saint Seurin (1),
L'empereur met le cor du preux Roland :
Les pèlerins peuvent l'y voir encore.
Par les grands bacs qui sont sur la Gironde,
Le roi conduit son neveu jusqu'à Blaye,
Sire Olivier, son noble compagnon,
Avec Turpin qui fut sage et vaillant.
Il les fait mettre en des cercueils tout blancs.
A Saint-Romain, là gisent les barons,
Recommandés à Dieu et à ses moines.
Charles chevauche et par monts et par vaux;
Jusque dans Aix, il ne veut faire halte;
Tant chevaucha qu'il descend au perron.
Sitôt venu dans son palais altier,
Par messagers Charles mande ses juges,
Saxons, Lorrains, Bavarois et Frisons,
Les Allemands, avec les Bourguignons,
Les Poitevins, les Normands, les Bretons,

Tour de Karol. On se serait donc trompé en cherchant le Roncevaux de Roland dans le *Roncisval* qui existe sur la frontière de Navarre.

Cependant, dans l'hypothèse qui s'appuie ainsi sur les détails de la *Chanson de Roland*, il est difficile d'expliquer la participation des Basques à la défaite de notre arrière-garde, participation confirmée par l'histoire et par le chant basque d'Altabiçaren.

(1) Saint Séverin.

Et les Français les plus sages de tous.
Lors commença le plaid de Ganelon.

XXXVI

AUDE (1) DEMANDE A CHARLEMAGNE OU EST ROLAND, SON FIANCÉ.

Notre empereur est revenu d'Espagne.
Il vient dans Aix, premier siége de France,
Monte au palais, entre en la grande salle.
Aude s'en vient, la belle demoiselle,
Et dit à Charle : « Où est Roland le preux,
« Qui m'a juré de me prendre pour femme? »
Charles en a douleur et grande peine,
Pleure des yeux, tire sa barbe blanche :
« Sœur, chère amie, homme mort tu demandes!
« J'en veux trouver en échange un meilleur,
« Et c'est Louis, je ne peux pas mieux dire;
« Il est mon fils, il tiendra mes États. »

---

(1) Ce nom est celui d'une vierge qui vivait au ve siècle et dont la fête se célèbre le 18 novembre.

Aude répond : « Ce discours m'est étrange !
« A Dieu ne plaise, à ses saints, à ses anges,
« Après Roland que je reste vivante ! »
Elle pâlit, tombe aux pieds du roi Charles,
Meurt aussitôt. Que Dieu prenne son âme !
Barons français la pleurent et la plaignent.

Aude la belle à sa fin est allée,
Et l'empereur la croit évanouie.
Il a pitié, Charlemagne, il en pleure,
La prend aux mains, de terre la relève :
La tête choit sur l'épaule inclinée.
Quand Charles voit que morte il l'a trouvée,
Il a mandé d'abord quatre comtesses.
Aude est portée en un couvent de nonnes ;
Jusques au jour les nonnes l'ont veillée ;
Sous un autel elles l'ont enterrée ;
Et l'empereur lui rend beaucoup d'honneur. AOI.

XXXVII

COMMENT CHARLEMAGNE FAIT JUGER LE COMTE GANE

Notre empereur dans Aix est revenu.
Gane, le traître, en des chaînes de fer,
Est dans la ville en face du palais.
Contre un potéau les serfs l'ont attaché ;
Ils ont lié ses mains par des courroies ;
Il est battu de bâtons et de verges :
N'a mérité qu'on le traite autrement.
Avec douleur il attend son procès.
Il est écrit dans une ancienne geste
Que Charles mande hommes de plusieurs terres :
Ils sont venus dans Aix, à la chapelle.
C'est un grand jour de fête solennelle,
Celle, dit-on, du baron saint Sylvestre.
On commença d'instruire le procès
De Ganelon qui trahison a fait.
Or, devant lui le roi l'a fait traîner. AOI.

« Seigneurs barons, dit le roi Charlemagne,
« De Ganelon jugez-moi donc le droit.

« Avec l'armée en Espagne il alla,
« Il m'a ravi de mes Français vingt mille,
« Et mon neveu, que vous ne verrez plus,
« Sire Olivier, le brave, le courtois.
« Gane a trahi les pairs pour des richesses. »
Ganelon dit : « Félon si je le cache !
« Roland m'avait fait tort dans mon avoir,
« J'ai poursuivi sa détresse et sa mort ;
« Mais trahison, je n'en reconnais nulle. »
Et les Français disent : « Nous entendrons. »

Devant le roi se tient le comte Gane,
Le corps gaillard, la face colorée ;
S'il eût été loyal, un vrai baron !
Il regardait les Franks, les autres juges,
Et ses parents, qui sont trente avec lui ;
Puis il cria d'une voix haute et claire ;
« Au nom de Dieu, barons, entendez-moi,
« Je fus au camp avec l'empereur Charles,
« Je le servais par amour et par foi,
« Quand son neveu Roland me prit en haine,
« Et me choisit pour une mort cruelle,
« Je fis message auprès du roi Marsile ;
« Par mon savoir, je vins à me sauver.
« Je défiai Roland le valeureux,
« Sire Olivier et tous leurs compagnons.
« Charles l'ouït, et ses barons aussi.

« Je me vengeai, mais je n'ai pas trahi (1). »
Et les Français : « Nous irons en conseil. »

Quand Gane voit que son grand plaid commence,
Il réunit trente de ses parents.
Il en est un que les autres écoutent :
C'est Pinabel, du castel de Sorence (2).
Il sait parler avec des raisons justes,
Est bon guerrier pour défendre ses armes. AOI.

Gane lui dit : « En vous, ami, me fie :
« Tirez-moi hors de mort, de calomnie. »
Pinabel dit : « Vous serez tôt sauvé.
« Il n'est Français vous condamnant à mort,
« Si l'empereur m'accorde le combat,
« Qu'avec mon fer je ne démente ici. »
Gane le comte aux pieds du roi s'avance.

Saxons, Normands, Bavarois, Poitevins
Et les Français sont allés au conseil ;
Assez y a d'Allemands, de Thiois.

---

(1) Voir page 189, et la note de la page 239.
(2) Voir page 161.

Ceux de l'Auvergne y sont les plus courtois,
C'est Pinabel qui les fait tenir cois.
L'un dit à l'autre : « Il faut en rester là :
« Laissons le plaid et prions l'empereur,
« Pour cette fois, d'acquitter Ganelon,
« Et qu'il le serve avec amour et foi.
« Roland est mort : plus ne le reverrons;
« Nous ne l'aurons pour or ni pour richesses.
« Fou qui voudrait combattre Pinabel. »
Il n'en est pas qui vienne contredire,
Hors Thierry seul, le frère de Geoffroy.

XXXVIII

THIERRY JUGE QUE GANE EST FÉLON, ET COMMENT PINABEL VIENT LE DÉMENTIR

Vers l'empereur retournent les barons.
« Nous vous prions, sire, lui disent-ils,
« De proclamer que Gane est acquitté;
« Puis qu'il vous serve avec amour et foi.
« Laissez-le vivre : il est homme très-noble;
« Roland est mort, plus ne le reverrons;
« Ganelon mort ne nous en rendra rien,

« Nous ne l'aurons pour or ni pour richesses. »
Le roi leur dit : « Vous m'êtes tous félons ! » AOI.

Quand Charles voit que tous lui font défaut,
Il s'assombrit et sa tête s'affaisse.
Il a tel deuil qu'il se dit malheureux;
Mais devant lui s'avance un chevalier;
C'était Thierry, frère du duc d'Anjou.
Il a le corps maigre, élancé, gracile,
Les cheveux noirs et le visage brun;
Il n'est pas grand, mais non plus trop petit.
Courtoisement il dit à Charlemagne :
« Beau sire roi, ne vous troublez ainsi.
« Je vous ai bien servi, vous le savez.
« Pour mes aïeux je dois tenir ce plaid.
« Quel tort qu'ait fait Roland au comte Gane,
« Votre service eût dû le garantir ;
« Gane est félon de ce qu'il l'a trahi.
« Il a commis envers vous un parjure.
« Je le condamne à pendaison, à mort,
« Et que son corps soit jeté dans le feu,
« Comme à félon qui félonie a fait.
« S'il a parents, qui démentir me veuillent,
« Par cette épée, à mon flanc que j'ai ceinte,
« Je soutiendrai mon arrêt sur-le-champ. »
Et les Français : « Or, vous avez bien dit! »

Devant le roi Pinabel est venu :
Il est grand, fort, agile et courageux.
Celui qu'il frappe, a bien fini son temps.
Il dit au roi : « Sire, le plaid est vôtre.
« Or, commandez qu'il n'y ait tant de noise.
« Voici Thierry qui jugement a fait ;
« Je le démens et je l'en combattrai. »
Il donne au roi le gant de sa main droite.
L'empereur dit : « Bons garants je demande. »
Trente des siens le cautionnent loyal.
Le roi leur dit : « Vous le garantissez. »
Les fait garder jusques au jugement. AOI.

Quand Thierry voit qu'il y aura bataille,
Il tend au roi le gant de sa main droite,
Et Charlemagne accepte ses garants.
Il fait porter quatre bancs sur la place.
Là vont s'asseoir ceux qui doivent combattre.
On reconnaît que tout est bien réglé ;
Le comte Ogier des Ardennes l'annonce.
Ils font venir leurs chevaux et leurs armes. AOI.

Avant d'aller combattre, ils se confessent ;
Ils sont absous et bénis tous les deux,

Vont à la messe, à la communion (1),
Et de grands dons ils offrent aux couvents.
Devant le roi tous deux sont revenus.
Leurs éperons ils ont aux pieds chaussés,
Vêtent leurs blancs hauberts forts et légers,
Leurs casques clairs attachent sur la tête,
Ceignent au corps l'épée à garde d'or,
Les écus peints suspendent à leur cou;
A la main droite ils ont l'épieu tranchant,
Puis ont monté leurs destriers rapides.
Alors pleuraient cent mille chevaliers,
Qui de Thierry pour Roland ont pitié.
Dieu connaît bien quelle sera la fin!

XXXIX

DU COMBAT QUI EUT LIEU AUPRÈS D'AIX-LA-CHAPELLE ENTRE PINABEL ET THIERRY

Au-dessous d'Aix, la prairie est très-large;
Là des barons se fera la bataille.

---

(1) Il y avait une messe spéciale qu'on appelait messe du jugement de Dieu. (Note de F. Génin.)

Ils sont tous deux courageux et prud'hommes,
Et leurs chevaux sont rapides et vifs.
Ils piquent bien, lâchent toutes les rênes,
A toute force ils frappent l'un sur l'autre,
Les deux écus ils froissent et fracassent,
Rompent hauberts et déchirent les sangles;
Les selles d'or tournent, tombent à terre.
Cent mille Franks pleurent, qui les regardent. AOI.

Les chevaliers sont tous les deux à terre :
Rapidement ils se dressent sur pieds.
Pinabel est fort, alerte et léger.
L'un cherche l'autre, ils n'ont plus de chevaux.
Avec l'épée à la garde d'or pur,
Ils se frappaient sur les casques d'acier.
Les coups sont forts à fendre les deux casques.
Les chevaliers français sont dans l'angoisse :
« Dieu, faites voir que Charle a le bon droit. »

Pinabel dit : « Reconnais-toi vaincu,
« Et je serai ton homme par amour,
« Te donnerai de mes biens à ton gré;
« Mais avec Charle accorde Ganelon.
Thierry répond : « N'est besoin que j'y pense. »
« Sois-je félon si jamais je l'octroie!
« Qu'entre nous Dieu montre aujourd'hui le droit! » AOI.

Thierry lui dit : « Pinabel, tu es brave
« Et grand et fort ; ton corps est bien moulé ;
« Pour ta valeur tes pairs te reconnaissent.
« Laisse finir ici cette bataille.
« Avec le roi je t'accorderai bien ;
« De Ganelon justice sera faite
« Telle que jour n'y aura qu'on n'en parle. »
Pinabel dit : « Ne plaise au Seigneur Dieu !
« Je soutiendrai toute ma parenté,
« Homme mortel ne me fera céder.
« Mieux vaut mourir que mériter le blâme ! »
A se frapper voici qu'ils recommencent
Sur leurs cimiers tout incrustés d'or pur ;
Au ciel volaient les étincelles claires.
Les séparer, on ne le pourrait plus :
Sans homme mort, ils ne finiront pas. AOI.

Il est très-preux, Pinabel de Sorence :
Il a frappé Thierry sur son bon casque ;
Le feu jaillit et l'herbe s'en allume.
De son épée il présente le fil,
Sur le visage il la lui fait descendre
(La droite joue en est ensanglantée), [1]
Et le haubert fend du dos jusqu'au ventre.
Dieu ne permit qu'il le renversât mort. AOI.

Thierry voit bien que sa joue est blessée,
Le sang tout clair choit sur l'herbe du pré !
Dessus le casque il frappe Pinabel,
Jusqu'au nasel il le brise et le fend,
Lui fait couler la cervelle en dehors,
Brandit le coup et le renverse mort.
Or, par ce coup, le combat est fini !
Les Franks criaient : « Dieu y a fait miracle.
« Il est de droit que Gane soit pendu,
« Et ses parents qui répondent pour lui ! » AOI.

Quand eut Thierry vaincu dans le combat,
L'empereur Charle est venu près de lui,
Ensemble avec trente de ses barons,
Nayme le duc et l'ardennois Ogier,
Geoffroy d'Anjou, Guillaume, sieur de Blaye.
L'empereur prend entre ses bras Thierry,
Le front essuie avec ses peaux de martre,
Puis il les ôte et lui met d'autres peaux.
Tout doucement on désarme Thierry,
Sur une mule arabe l'on le monte,
Et l'on retourne avec joie et courage
Jusque dans Aix ; on descend à la place.
Lors commença l'occision des autres.

XL

CHARLEMAGNE REND LA JUSTICE, ET COMMENT DIEU LUI FAIT CONNAITRE SA VOLONTÉ.

Le roi s'adresse à ses ducs, à ses comtes :
« Conseillez-moi sur ceux que j'ai gardés.
« Pour Ganelon ils sont venus au plaid,
« Pour Pinabel se sont rendus garants. »
— « Qu'il n'en survive aucun, » répondent-ils.
Le roi commande à son viguier Basbrun :
« Va, pends-les tous à des arbres maudits.
« Par cette barbe au poil blanc et chenu,
« S'il en échappe un seul, tu seras mort. »
Basbrun répond : « Qu'ai-je autre chose à faire? »
Puis, avec cent sergents, il les entraîne.
Trente ils étaient qui furent tous pendus.
Que le félon soit occis et détruit! AOI.

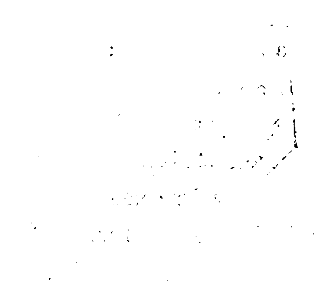
Les Poitevins, les Bretons, les Normands,
Les Bavarois, avec les Allemands,
Tous sont d'accord, et surtout les Français,

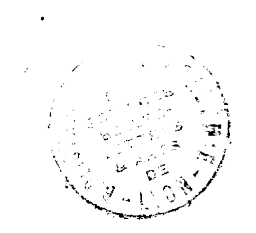
Que Gane meure en merveilleux tourment.
Quatre chevaux sont menés devant lui.
On l'y attache et des pieds et des mains.
Les chevaux sont orgueilleux et rapides,
Quatre sergents les poussent en avant,
Vers un ruisseau qui coule dans un champ.
Pour Gane, c'est grande perdition.
Voici les nerfs qui vont tous s'allongeant,
Puis, de son corps les membres qui s'arrachent,
Et le sang clair s'épand sur l'herbe verte.
Comme félon convaincu, Gane est mort.
Il ne faut pas que les traîtres se vantent!

Quand Charlemagne eut fini sa vengeance,
Il appela les évêques de France,
Ceux de Bavière avec ceux d'Allemagne :
« Ici je garde une noble captive.
« Tant elle ouït sermons, vit bons exemples,
« Qu'elle veut croire et devenir chrétienne.
« Baptisez-la pour qu'à Dieu soit son âme. »
— « Il faut qu'elle ait, dirent-ils, des marraines.
« Assez y a dames de haut lignage;
« La foule est grande aux bains d'Aix-la-Chapelle. »
Reine d'Espagne alors fut baptisée;
On lui trouva le nom de Julienne.
Chrétienne elle est, vraiment par connaissance.

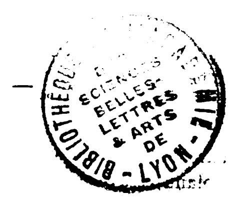
Le jour se passe et la nuit s'assombrit.
Charle est couché dans sa chambre voûtée.
Saint Gabriel, de par Dieu, lui vint dire :
« Charles, convoque encor ta grande armée.
« Va conquérir la terre de Syrie;
« Tu secourras le roi Vien d'Antioche,
« Dans la cité que les païens assiégent.
« Là les chrétiens te réclament et crient. »
Mais l'empereur n'y voudrait point aller.
« Dieu, dit le roi, si peineuse est ma vie ! »
Pleure des yeux, tire sa barbe blanche.

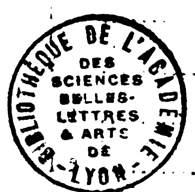
ICI FINIT LA GESTE DE THÉROULDE.





TABLE





FIN.



IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN

Imprimerie de L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.



